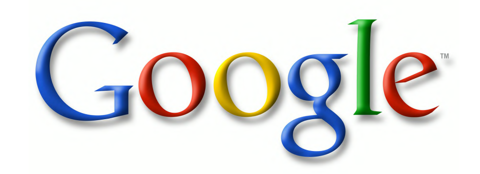
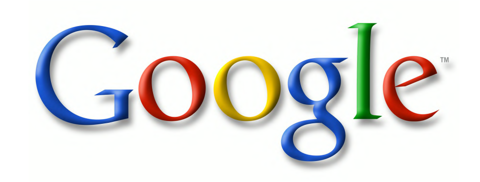
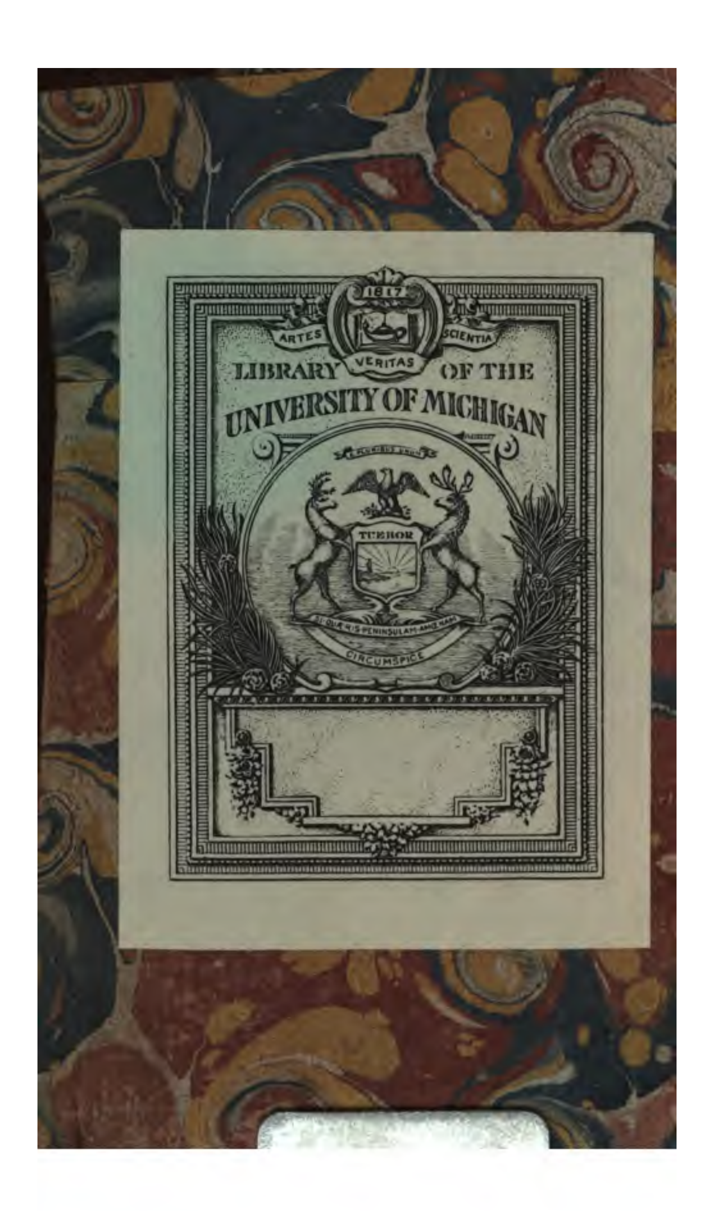
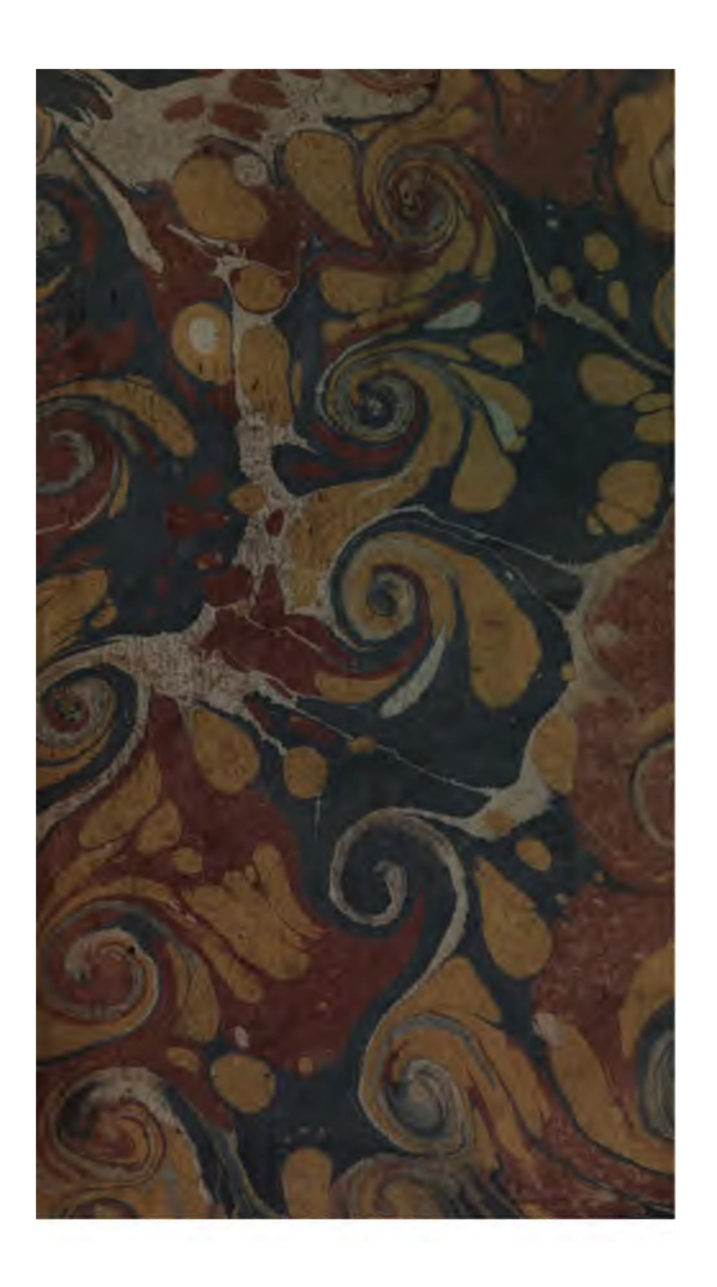





DT
323.5
.M95
S48


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



70 [illegible]

88

466

Seran de la Tour

HISTOIRE
DE
MOULEY MAHAMET,
FILS DE
MOULEY ISMAEL,
ROY DE MAROC.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.
Complexu in misero, longâ sic morte necabat.
Virg. Æneid. lib. 8°.



A GENEVE.

1749.

[redacted]



PRÉFACE.

C'EST le plus méchant des Hommes, c'eſt le plus cruel des Tyrans, Mouley Iſmaël, que caractériſent les Vers qui ſont à la tête de cet Ouvrage. Le fils, Mouley Mahamet fut l'eſpérance, les délices & l'honneur de la Nation, dont le pere fut l'horreur; né avec les talens & les vertus des Princes policés, il ne lui manqua

pour en avoir la gloire, qu'une autre Patrie.

Un Ecrivain de cette Nation, qui se croit l'estimatrice des hommes, proposa, il y a quelques années, ses Mémoires pour servir à l'Histoire de Mahamet, à l'admiration de son Pays. Un grand Homme né dans l'Afrique de nos jours, c'est-à-dire, au sein de la plus affreuse Barbarie, lui parut un spectacle digne de la curiosité de Londres. Plus de seize siécles auparavant, le Prêteur de l'Afrique, partie du monde qui ne faisoit alors qu'une

Province de l'Empire Romain, envoya ordre au grand Marius d'en sortir. Ce fameux banni, après avoir long-tems regardé en silence, l'Officier du Préteur, lui fit enfin cette réponse : Va dire à ton Maître, que tu as vû Caïus Marius assis sur les ruines de Carthage. Scherfield, l'Ecrivain dont je parle, met ce mot dans la bouche de la Nature, qui répond aux plaintes d'un Africain sur la férocité de ses Compatriotes ; je suis toujours la même, eux-seuls ont

changé. Va leur dire, ajoute-t-elle, que tu as vû Mahamet formé de mes mains & de leur ſang au milieu des ruines de l'humanité. On jugera ſi ce Cherif étoit digne de l'éloge.

Que ceux dont l'ame ſenſible ou foible récule au ſpectacle de la cruauté, détournent les yeux de deſſus cette Hiſtoire. Partout la terreur y excite la pitié par des traits qui étonnent la plus intrépide fermeté. On en a ſupprimé un grand nombre; on a adouci les autres; il en eſt

qui sont exposés dans tout le patétique de la vérité ; on a dû le faire. Cacher la profondeur d'une playe, c'est en augmenter le danger : on ne craint point de le dire : le gouvernement des Princes d'Afrique est la playe de l'humanité ; il n'est pas possible de le considérer sans être pénétré de douleur & de compassion.

Voilà les sentimens qu'on se propose d'exciter dans le cœur des Lecteurs. Sans un motif aussi capable de soutenir, il ne paroît pas croya-

ble qu'on pût achever cette Hiſtoire. Les actions du pere y jettent ſouvent dans une ſtupidité d'horreur ſi profonde, que ſi le fils ne la diſſipoit pas, on n'auroit pas la force de la ſupporter ; il conſole heureuſement par les vertus de l'homme, les qualités du Prince & les talens du Héros. Lui ſeul peut faire reprendre la plume qui échappe & tombe des mains immobiles, lorſqu'on parle de ſon pere ; ceci n'eſt point exaggération ; on en ſera trop convaincu à la lecture.

tres, Rois, tout couroit en foule donner son nom; c'étoit un point d'honneur dans ces siécles de transport, de vouer sa patrie, sa fortune, sa gloire & son sang à la conquête des Lieux saints: la terre étoit couverte des armées des Chrétiens; la Mer disparoissoit sous leurs flottes; la politique tristement gémissante sur la perte de tant de richesses, de siécles & d'hommes qui pouvoient être employés plus utilement, n'oseroit effacer de ses fastes ces jours qu'elle re-

grette encore. Un zéle aussi furieux qu'aveugle empruntoit la voix de la Religion. Elle n'osoit seulement faire entendre la sienne.

Qu'on pardonne à la sensibilité des grands malheurs la chimere, si l'on veut, & le songe d'un homme qui parle pour ses freres. L'humanité flétrie, désolée, presqu'anéantie en Afrique propose une expédition plus facile & peut-être plus sainte. Le Christianisme en partageroit le premier la gloire. Nous traversons l'Univers

pour aller chercher des Sauvages au-delà des extrêmités des Mers, & nous abandonnons des Barbares plus à plaindre qui sont à nos portes. Des Souverains à châtier, des infortunés à délivrer, des Pays immenses, fertiles, riches par conséquent sitôt qu'on voudra qu'ils le soient, à conquerir. Sont-ce là des projets indignes d'ambition ? Plusieurs Empereurs Mahométans, touchés des calamités de l'Afrique ont regretté que l'éloignement les empêchât

de les ſoulager. Les Puiſſances Maritimes de l'Europe, dont la plûpart ne ſont ſéparées de ces Contrées que par le Détroit de Gibraltar & par la Méditerranée, l'exécuteront, ſi elles le veulent, ſans peine & preſque ſans danger. Les Chrétiens d'Europe ſeront-ils moins ſenſibles que les Turcs de Conſtantinople. Il importe peu à ces malheureux qu'elle Puiſſance briſe le Sceptre de fer qui les accable. Le Gouvernement le plus dur d'Europe, l'eſclavage, ſi l'on veut,

le ſeul par qui les Africains Payens connoiſſent les Européens Chrétiens, ſeroit pour eux le ſiécle d'or. L'Eſpagne & le Portugal, qui conſervent encore pluſieurs places ſur les Côtes d'Afrique, pourroient, en ouvrir les chemins.... C'eſt trop prendre ſur les droits des Religieux qui prêchent ſi conſtamment & ſi inutilement cette commiſeration. On a dit, en commençant, l'expoſition de ce projet, que ce n'étoit qu'un ſonge. La jalouſie inquiéte de la premie-

re des vertus de l'Europe, & peut-être la plus funeste, la politique, n'y consentira jamais. Elle ne verroit point une Puissance de notre Continent armer pour ce dessein sans la combattre. L'aggrandissement le plus juste & le plus généreux est un crime à ses yeux. La soumission d'une partie du monde que cette Puissance s'attacheroit en faisant sa félicité altéreroit l'équilibre. La politique ordonne donc que des Nations entieres naissent, & périssent malheureuses sans

espoir de secours. Laissons des réflexions inutiles & chimériques pour en faire de plus sages. Que l'état de l'Afrique apprenne aux Peuples d'Europe à sentir un bonheur, dont ils jouissent sans le connoître, celui de naître sous des Gouvernemens, dont l'humanité est le premier principe. Que les François en particulier goutent la douceur de vivre sous les Loix d'un Prince dont nos neveux diront, ce fut un bonheur d'être né sous son Règne. Un des plus * profonds Connois-

* Préface de l'Esprit des Loix.

ſeurs des hommes, & le Juge le plus éclairé de leurs mœurs a prévenu leurs voix. Je rends graces au Ciel, dit-il, de ce qu'il m'a fait naître dans le Gouvernement où je vis, & de ce qu'il a voulu que j'obéiſſe à celui qu'il m'a fait aimer.

Les ſources d'où la plus grande partie des faits que je rapporte, ſont tirés, ſont entre les mains de tout le monde. Saint-Olon, Mouette, Brait-Walt, Scherfield, quelques Anonymes François & Etrangers, & toutes les Re-

lations des Religieux qui vont en Afrique racheter les Captifs.

Une de ces dernieres, imprimée à Paris en 1714. dit que la mere de Mahamet étoit Georgienne & Chrétienne. Mouette * François d'origine, que quinze ans d'esclavage sous le Regne de Mouley Ismaël, ont mis à portée de prendre des connoissances plus justes, assure positivement le contraire. Mouley Ismaël, dit-il, ce sont ses propres expressions,

* Edition de Paris 1683.

eut Mouley Mahamet d'une Renégate Eſpagnole ; c'eſt ſon témoignage qui m'a déterminé à préferer ce ſentiment, qui eſt celui de Scherfield, dont j'ai tiré preſque tous les détails qu'on ne rencontre point ailleurs. Tels ſont, ceux qui regardent, Correro & Selime, & les converſations qu'ils ont enſemble. Sans ce caractere de vérité, on ne les auroit point inſérées dans cet Ouvrage, quelqu'intérêt & quelque gravité qu'elles puiſſent avoir. Au reſte il s'en faut

bien qu'on ait mis tout ce que Scherfield fait dire aux différens personnages qui occupent la Scéne; il les fait discourir par harangues, si souvent & si longuement, que l'on est fondé à présumer qu'il écrivoit pour le Libraire autant que pour le Lecteur. Mais malgré sa diffusion il supprime tous les faits apocriphes. Telle est l'Histoire de la jeunesse de Mahamet, ses aventures avec son frere Gouverneur de Maroc, lorsque lui étoit Gouverneur du vieux Serrail du

Roy qui étoit alors en cette Ville, la guerre civile des deux Freres, leur prise par le célébre Abdrehaman Grenite, leur combat à coup de sabre, de bâton & de poing successivement, en présence du Roy leur pere & de toute la Cour. Ce que ces mêmes Relations attribuent à Mahamet dans le Gouvernement de Fez, sa maladie feinte, la visite du Médecin du Roy qui en découvre la fausseté, Scherfield le contredit expressément. Il nie que ces traits soient de

l'Hiſtoire de Mahamet. Sans doute la reſſemblance de nom entre ce Cherif & quelqu'un de ſes freres aura trompé les Auteurs de ces Relations. Elles s'accordent d'ailleurs avec tous les autres Hiſtoriens dans les faits principaux, & ceux dans leſquels on les accuſe de s'être trompés, ſont peu importans. La fourberie, les artifices & l'avarice des Miniſtres d'Afrique occupent bien plus ces vertueux Miſſionnaires que l'Hiſtoire de ce Pays: il eſt même ſurprenant, comme

il le disent eux-mêmes, que ne la sçachant que des Esclaves de leur Nation, ils ne soient pas plus mal informés.

Le Lecteur aura peut-être quelque regret de voir si peu de Geographie & de Chronologie dans cet Ouvrage. L'Auteur peut l'assurer qu'il n'a rien épargné, pour ne lui laisser rien à désirer sur ces deux points. La Géographie est le guide de l'Histoire; la Chronologie en est le flambeau; tout le monde le sçait: mais à moins d'en faire d'imagination &

de calcul arbitraire, il n'est pas possible de marquer les lieux & les tems plus exactement qu'ils le sont, quand on a pû le faire. Cet essai sur l'Histoire d'Afrique fournira peut-être un jour des moyens de réparer ces défauts.

HISTOIRE



HISTOIRE DE MOULEY MAHAMET.

LIVRE PREMIER.



OULEY Iſmaël étoit né Cherif, titre qui n'eſt donné qu'aux ſeuls Enfans des Rois de Maroc. Le peu de traits qu'on rapportera de ſon affreuſe Hiſtoire fera voir qu'avec tous les vices des Peuples les plus féro-

ces il n'eut aucune de leurs vertus.

Malgré l'inquiétude & l'ambition qui le dévoroient, la crainte l'engagea à dissimuler son caractére sous le régne du Roy son frere. Il se contentoit d'étudier sécretement les circonstances & de les préparer pour les tems où il pourroit se montrer à découvert. Le hazard le servit mieux que ses intrigues. La mort enleva le Roy lorsqu'il entroit à peine dans la force de l'âge.

Mouley déguisa la joye que lui donna cet accident, sous les dehors de la plus profonde tristesse. Il ne cessoit point de remercier le Ciel de la mort du

Roy ; tout Miquenez crut qu'il le pleuroit ſincérement.

Le Roi de Maroc avoit laiſſé pluſieurs Cherifs, dont l'aîné devoit lui ſuccéder. La jeuneſſe, le malheur & les qualités de ce Prince lui avoient gagné le cœur des principaux de l'État. Mouley reconnut les diſpoſitions de la Cour & jugea qu'il étoit néceſſaire à ſes projets de s'y accommoder. Ce fut dans cette vue qu'il s'empreſſa à ſe ſoumettre des premiers à ſon neveu. Il lui offrit ſes conſeils, ſes ſervices & ſon expérience avec tous les témoignages de la tendreſſe ; il la devoit à un jeune Prince qui la méri-

toit. On n'osa pas même soupçonner sa conduite.

Dans toutes les circonstances difficiles du nouveau Régne, personne ne montra plus de zéle de sagesse & de fermeté que Mouley. Il lui fut facile de tromper un cœur crédule & prévenu dont il s'étoit emparé. Le jeune Prince avoit déposé entre les mains de son oncle un Sceptre que les siennes n'avoient pas la force de porter; comme il le voyoit uniquement appliqué aux détails du Gouvernement, il lui renvoyoit toutes les affaires & toute la puissance. Cette sécurité naturelle à son âge & à son cœur le jetta insensiblement

dans le précipice que le fourbe lui préparoit.

Quelques Sujets attachés & pénétrans, essayerent envain d'arracher le bandeau qui couvroit les yeux du jeune Prince. Il aimoit le Cherif son oncle, il l'estimoit, il le croyoit en tout; la fermeté de ses meilleurs Sujets les perdit dans son esprit, sans l'éclairer sur ses dangers. Il imputa toujours à la haine ou à la jalousie les accusations que l'on formoit contre son oncle.

Mouley n'attendoit pour lever le masque que la liberté de le lever sans danger. Il avoit donné les principaux Emplois

à ſes créatures ; les meilleures Troupes étoient commandées par des Chefs à ſa dévotion ; il avoit tenu l'Armée diſperſée dans des quartiers d'où elle pouvoit aiſément ſe raſſembler au premier ordre. Les préparatifs de ſa révolte étant ainſi diſpoſés, il jugea les ménagemens inutiles. Il partit bruſquement de Miquenez ſous un prétexte emprunté, & ſe rendit à la tête de l'Armée qu'il avoit miſe dans ſes intérêts. Cette démarche fut ſuivie d'une Déclaration de Guerre qui commença par le ſupplice de tous ceux qui avoient oſé faire connoître ſes deſſeins à ſon neveu.

On ne répétera point ici les détails de cette révolution qui se trouvent dans toutes les Relations des Voyageurs de ces tems. Il suffit de dire que le jeune Roi à la tête d'une Armée qu'il avoit assemblée à la hâte, ne perdit pas un instant. Il marcha au-devant des Rebelles avec la confiance de la vertu qui va combattre la trahison. Il osa même accepter plusieurs fois la bataille. Le succès fut quelque tems incertain. On avoit persuadé au Roi que c'étoit des Criminels qu'il alloit châtier incapables de soutenir sa présence. Il connut que c'étoit des furieux ligués contre lui qui ne se-

roient vaincus, que lorſqu'ils ſe-roient entiérement détruits. A-près beaucoup d'eſcarmouches qui arrivoient tous les jours, pluſieurs combats & deux ba-tailles rangées, l'argent, les Soldats, & les reſſources lui manquerent tout-à-coup. Il tomba au pouvoir du traître que ſa confiance avoit mis en état de le détrôner. Maroc après pluſieurs années de guerre ci-vile, changea enfin de maître. Ou plutôt Maroc reçut à la pla-ce de ſon légitime Souverain le plus barbare Uſurpateur qui ait regné ſur l'Afrique.

Mouley reconnu & maître abſolu de Miquenez, fit l'eſſai

de ſa nouvelle puiſſance par une foule d'exécutions terribles qui porterent la douleur & la conſternation dans les premieres familles de l'Etat. Tout ce qui avoit pris le parti de ſon neveu fut ſacrifié à ſa vengeance. Tout ce qui fut ſuſpect à ſa défiance fut traité avec la même rigueur que ceux qui avoient été convaincus du crime de fidélité envers leur Roi. Ce fut de ces traits ſanglans que furent marqués les premiers jours du Régne du Tyran.

La terreur acheva ce que les ſupplices avoient commencé. Le jeune Prince ſans Trône fut bien-tôt ſans Sujets & ſans Amis.

Les Relations varient sur sa destinée. Les unes assurent que Mouley le fit périr secrétement ; d'autres disent qu'il traîna dans les prisons une vie plus malheuse que la mort. Ce qui est certain, c'est qu'il ne parut plus dans la suite ; s'il lui resta un parti, la crainte de l'Usurpateur le força à se cacher d'abord, & le dissipa ensuite entiérement.

Cette Révolution fit longtems couler le plus pur sang du Royaume sur les échaffauts. Il semble qu'un si grand nombre d'exécutions publiques auroit dû préserver l'intérieur de * l'Al-

* C'est le nom du Palais des Rois de Maroc.

caſſave de la cruauté qui les ordonnoit. Il n'en fut cependant pas exempt, comme on va voir par quelques traits eſſentiels au tableau qu'on eſt obligé de donner.

Mouley prenoit ſouvent le plaiſir de la promenade à une Ménagerie de Bêtes féroces qui étoit entretenue avec beaucoup de ſoin & de dépenſe. Il s'y rendit un jour ſans être accompagné d'aucune de ſes femmes, abſolument ſeul. Soit par ennui, ſoit par inquiétude, il fit jetter devant lui de la viande à ſes Tigres. Comme il remarqua qu'ils la dévoròient avec avidité, il voulut ſe donner le plaiſir

de voir des Chrétiens combattre contre eux. On en conduisit sur le champ soixante, la plupart chargés des chaînes de leur esclavage, à qui il ordonna, sous peine d'être brûlés vifs dans l'instant, d'ôter aux Tigres affamés la viande qu'il leur avoit fait donner.

L'ame de ces infortunés suspendue entre les périls ne savoit à quel genre de mort se déterminer. Les Noirs de la Garde du Roi en saisirent plusieurs pour décider les autres, en les faisant périr par les flâmes. L'un d'eux prononça avec force le nom de son Dieu qu'il invoquoit en élevant les bras au Ciel, lui

demanda le courage de mourir en Chrétien, & y mourut en se précipitant sur les Tigres. Ses camarades saisis du même esprit suivirent son exemple. Tous expirérent sur le lieu même. Ces combats étoient un des divertissemens de Mouley.

De la Ménagerie le Roi alla à ses Bâtimens, amusement ordinaire & inutile de son inquiétude qui ne changeoit rien à son caractére Un manœuvre, esclave Chrétien, chargé de fers aux pieds & aux mains descendoit alors d'une échelle. Le Roi lui ordonna de descendre plus vîte : il répondit que cela étoit impossible. Cette réponse

fut ſon arrêt. Le Roi ſe fit donner un fuſil & le fit tomber ſans vie. Le Chef de cette bande d'Eſclaves ayant été mandés avec les principaux de ceux qui la compoſoient pour rendre compte au Roi de la pareſſe & de l'indolence de ſes camarades, vous êtes des chiens, leur dit-il, tranſporté de rage, vous ne travaillez point & je ne ſuis pas d'humeur à le ſouffrir : ce ſont ſes propres expreſſions qui ſe trouvent dans pluſieurs Voyages. A ces mots il tire ſon ſabre, va ſur ces miſérables & en fait une horrible boucherie. Voyant enſuite que quelques-uns reſpiroient encore, il or-

donna à sa Garde de les achever en faisant une décharge sur eux. Par malheur quelques balles passerent assez près de lui pour en être entendues. Alors lâchant la bride à sa férocité, il se précipita sur sa Garde même massacra le Commandant & avec lui plus de cinquante hommes. Il courut ensuite à son Alcassave poussant des cris effroyables qui répandirent par-tout une nouvelle terreur. Traits affreux à rapporter. La vérité qui permet qu'on les adoucisse avec ménagement défend de les supprimer.

La Sultane Zidana fut informée dans l'instant des transports

du Roi. Elle ſe rendit auſſi-tôt auprès de lui pour remettre ſon eſprit. En effet ſi-tôt qu'il l'apperçut, ſa préſence commanda à ſes tranſports. Le ſang qui dégoutoit de ſes habits & de ſes mains, & le feu qui ſortoit de ſes yeux lui inſpirérent cependant quelque frayeur. Elle oublioit l'aſcendant qu'elle avoit ſur le cœur du Tyran. Jamais la beauté & la vertu n'en exercerent un plus abſolu. Depuis pluſieurs années cette femme n'étoit plus jeune. Son âge commençoit même à ſe graver ſur ſon front par des traits auſſi peu faits pour l'amour qu'ils ſont ineffaçables. Elle étoit d'une

grosseur monstrueuse. Ses yeux petits & enfoncés ne devoient le foible éclat dont ils brilloient qu'à sa couleur olivâtre. Avec tant de difformité elle négligeoit l'Art & la parure. Son visage étoit le tableau de son cœur. On y lisoit l'expression de tous les vices. C'étoit de cette femme que le Tyran de l'Afrique étoit esclave. Le Serrail se remplissoit envain de Sultanes charmantes. Leurs graces & leur jeunesse se succédoient inutilement. Zidana les voyoit arriver sans crainte & sans ombrage. Elle étoit même plus attentive que les Ministres des plaisirs du Serrail à animer la

cupidité des Consaires de Maroc. Si le Roi entendoit parler de quelqu'Espagnole, Françoise ou Italienne dont le portrait parut le toucher, il n'étoit point de récompenses qu'elle n'offrit à celui qui la conduiroit au Serrail.

Ceux qui avoient quelque commerce avec ce couple affreux, ne purent jamais concevoir quel nœud secret formoit une liaison si étroite & si constante. Tout le peuple de Miquenez plus hardi & plus imbécille dans ses jugemens attribuoit hautement à la magie ce qu'il ne pouvoit attribuer à une autre cause. Quel qu'elle fut, ja-

mais passion ne fut plus absolue que celle de Mouley pour Zidana.

Tel étoit l'état du Serrail lorsque le célébre Busquez Rénégat Espagnol entreprit d'y conduire plusieurs beautés de son Pays. Brigand de profession, il avoit été dénoncé à la Justice. Poursuivi dans une Forêt qui finissoit à la Mer, il lui étoit impossible d'échapper. Heureusement il trouva sur le bord du rivage un Corsaire de Maroc, & se jetta avec précipitation sur son Vaisseau.

Le Maroquin l'ayant interrogé, fut content de son courage. Busquez avoit été si déter-

miné ſur Terre qu'il y avoit lieu de croire qu'il ne le feroit pas moins ſur Mer. Un Eſpagnol au fait des Côtes de ſon Pays étoit un tréſor pour le Corſaire. Il n'en couta à Buſquez pour être enrôlé que de quitter ſa Religion pour embraſſer l'Alcoran. Mais toutes les Religions ne ſont-elles pas égales pour ceux qui n'en veulent point avoir.

Buſquez ſervit ſous les ordres de ſon Patron avec beaucoup de zéle & de diſtinction. Dans l'eſpace d'une ſeule année il fit un grand nombre de Priſes ſur différentes Côtes qui furent toutes reçues au Serrail. Avec des

ſuccès ſi marqués, Buſquez jugea qu'il n'étoit pas né pour partager la gloire & le profit de ſes expéditions. Jaloux de ſervir en Chef il oſa demander une audience à Zidana, & fut aſſez heureux pour l'obtenir. Après avoir appris à la Sultane ſa Profeſſion, & lui avoir fait le récit de ſes entrepriſes, il l'aſſura qu'il connoiſſoit ſur les Côtes d'Eſpagne une des plus belles filles du monde entier, âgée ſeulement de quatorze ans. Il ajouta que dépendant d'un Capitaine, il ne pouvoit armer en ſon nom ſans une Commiſſion expreſſe de la Cour & la ſupplia de la lui faire accorder.

Zidana prévenue d'avance par les présens de Busquez, lui fit accorder sa demande. Il fit travailler sur le champ à la construction & à l'équipement d'un Vaisseau pour aller en course. Reconnu pour le premier homme du métier, sa réputation lui fit trouver plus d'Associés pour cette entreprise qu'il ne lui en falloit. Au bout de très-peu de tems il se mit en Mer sur un des meilleurs Corsaires qui eut paru dans les Ports d'Afrique. Son Capitaine le traversa dans tout. Il combattit tous les obstacles avec son courage ordidinaire & les surmonta.

Busquez arriva heureusement

ſur les Côtes du Royaume de Seville. Il laiſſa ſon Vaiſſeau dans une Rade ſûre, & deſcendit à terre accompagné ſeulement de deux hommes auſſi déterminés que lui. Tous trois habillés en Soldats Eſpagnols, arriverent le ſoir au Bourg d'Aranjues qui appartenoit au Marquis de Fuenzara, & ſe logerent à la premiere Auberge qu'ils rencontrerent. Ce déguiſement étoit néceſſaire à Buſquez qui avoit paſſé pluſieurs années de ſa jeuneſſe au ſervice du Marquis, dont le Château n'étoit éloigné du Bourg que d'une demi-lieue. C'étoit Eliſabeth de Fuenzara ſa fille unique qui étoit le prin-

cipal objet du Voyage du Corsaire. Il l'avoit vue lorſqu'elle étoit dans la plus tendre enfance, donner l'eſpérance d'une beauté parfaite. A l'âge de douze ans, lorſque Buſquez fut contraint de ſortir d'Eſpagne, elle étoit encore plus belle qu'elle n'avoit promis de l'être. Le cœur & l'eſprit répondoient en elle au viſage le plus intéreſſant; avec tant de dons rares, elle étoit ſi ſimple & ſi modeſte qu'elle ſembloit ignorer qu'elle les poſſédât.

Le Comte de Serrano Capitaine des Gardes du Roi d'Eſpagne vint par hazard chez le Marquis pour arranger quelques affaires.

affaires. Il ne vit point ſa fille ſans l'aimer, & il ne l'aima pas un ſeul inſtant ſans ſouhaiter de paſſer ſa vie avec elle. Sa naiſſance & ſa fortune étoient dignes de l'héritiere du nom & des biens de la Maiſon de Fuenzara. Il la demanda, l'obtint, l'épouſa, & trouva dans ſon bonheur le gage d'un bonheur égal & ſûr. Son Service l'appellant à Madrid, il fut obligé de partir d'Aranjués quinze jours après ſon mariage. La tranquillité étoit rentrée dans la maiſon de ſon beau-pere lorſqu'il en ſortit; ce ne fut pendant le ſéjour qu'il y fit, qu'un enchaînement continuel de plaiſirs & de fêtes, qui

y avoit attiré tout le canton.

La Comtesse de Serrano ne se consola de l'absence de son mari, que par la résolution qu'elle prit de s'occuper uniquement de lui dans la solitude. Elle exigea qu'il lui laissât cette liberté jusqu'à son retour, & passa sa vie avec son pere & quelques amis particuliers qui faisoient toute sa société. Elle alloit réguliérement à la promenade tous les soirs. Quelquefois même pour jouir sans distraction de son cœur & du souvenir de son mari, elle y retournoit après souper. Elle n'étoit alors accompagnée que de ses femmes qui la suivoient en silence.

Busquez apprit avec douleur le mariage de la Comtesse. Il avoit dit à la Sultane qu'elle étoit fille ; quoiqu'on l'assurât que sa beauté n'avoit jamais paru dans un si beau jour, qu'elle étoit aussi animée depuis qu'elle étoit femme, qu'elle paroissoit languissante avant que de l'être, il sentoit qu'il lui manquoit un mérite vis-à-vis du Roi de Maroc.

La nuit étoit aussi belle qu'un beau jour, quoiqu'avec moins d'éclat. Busquez, après avoir soupé avec ses Camarades, fit appeller l'Hôte, & le paya, sous prétexte de continuer sa route. Il ne lui fut pas difficile de sur-

prendre la Comteſſe. Il connoiſſoit non-ſeulement les plus belles promenades, mais celles qu'elle aimoit mieux que les autres. A peine eut-il été une heure en embuſcade qu'il reconnut la voix de la Comteſſe qui chantoit. Il s'approcha ſans bruit avec ſes Camarades, obſerva ſa ſuite, & s'étant apperçu qu'elle n'avoit avec elle que deux femmes, il l'enleva ſans peine & ſans danger. Les deux hommes qu'il avoit avec lui, la portoient alternativement, & lui conduiſoit ces deux femmes. Une d'elles ne pouvant ſuivre, tant à cauſe de la vîteſſe dont ils marchoient, que parce qu'elle s'évanouit, il

la poignarda & continua ſon chemin. Après bien des détours qu'il avoit été obligé de faire, pour éviter & les maiſons & les chemins connus, il arriva à ſon Vaiſſeau & mit ſur le champ à la voile. Le Corſaire courut encore la côte pendant quelque tems, fit pluſieurs priſes conſidérables ſur terre & ſur mer, & rentra dans le Port trois mois après ſon départ.

On ne décrit point la ſituation de la Comteſſe. Elle eſt plus facile à concevoir qu'à peindre. Son pays, ſon pere, ſon époux, ſa liberté, ſa Religion, elle perdit tout dans un inſtant. Elle voulut ſe donner la mort; des Gardes

qui ne la perdoient point de vûe, la forcerent à vivre. Elle résolut de ne prendre aucune nourriture ; on lui en donna malgré ses efforts, sa répugnance & sa douleur. Elle souhaita la laideur & la difformité, & sa beauté recevoit un nouvel éclat de son malheur même. Elle n'ignora pas long-tems la condition qui l'attendoit. Elle se flatta toujours que la mort l'affranchiroit de son horreur avant que l'on descendît à terre. L'espérance de son désespoir ne fut suivie d'aucun effet. Elle vêcut, arriva à Miquenez, & fut présentée à Zidana par le Corsaire.

La Sultane la reçut avec cette ſurpriſe qui naît toujours du ſpectacle de la beauté, mais avec beaucoup de politeſſe & de douceur. Lorſque Buſquez l'eut informée de la naiſſance, de l'état & des diſpoſitions de ſa Captive, la Sultane la remit entre les mains de ſix Eunuques, à qui elle ordonna ſur-tout de l'empêcher d'attenter à ſa vie. La Comteſſe voyant qu'on n'emmenoit point avec elle la femme de chambre qui l'avoit accompagnée, ſe jetta aux pieds de la Sultane en montrant cette femme & en la demandant par tous les ſignes, qui pouvoient exprimer le chagrin que lui cau-

feroit fa féparation. Zidana lui fit répondre par Bufquez que le Roy pouvoit feul lui accorder la grace qu'elle demandoit, qu'elle lui en parleroit, & qu'elle tâcheroit de l'obtenir. La Comteffe voulut encore infifter par fes larmes & par fes gémiffemens. La Sultane dont le cœur étoit endurci à ces premiers effets de la douleur, fit figne qu'on l'emmenât, & elle difparut. Lorfqu'elle fut fortie de l'Appartement, le Corfaire préfenta encore plufieurs femmes à Zidana & les préfens ufités dans ces occafions. Elle fut fi contente de fa conduite qu'elle lui fit donner une récompenfe plus forte

que toutes celles qu'avoit reçues ſon Capitaine.

Le ſouvenir du Comte de Serrano, je ne ſçai quelle eſpérance qui n'abandonne jamais les malheureux, lors même qu'il ne leur eſt plus permis d'eſpérer, ſoutinrent quelque tems la Comteſſe contre la cruauté de ſon état. On eût cru, lorſqu'elle étoit ſeule, qu'elle étoit encore avec ſon époux. Elle lui parloit, elle lui rappelloit les ſermens qu'ils s'étoient faits de s'aimer toute leur vie, elle ſe jettoit à génoux, ſembloit embraſſer ſes pieds, & le ſupplioit de prendre ſa défenſe. Les cruels qui la gardoient, éprouverent que leur cœur n'é-

toit pas encore fermé à la pitié. Quoiqu'ils n'entendiſſent point l'Eſpagnol, la Comteſſe crut appercevoir qu'ils étoient ſenſibles. Ils parurent l'être en effet juſqu'à ce que les Prêtres Muſulmans entrepriſſent de lui faire embraſſer l'Alcoran.

Ce fut un Eſpagnol qui fut chargé de cet emploi. Ce Rénégat étoit Prêtre, & joignoit la douceur la plus inſinuante à l'incrédulité la plus endurcie & la plus raiſonnée. Il diſoit à la Comteſſe que toutes les Religions étoient bonnes, toutes également émanées du Ciel : que l'intention du Créateur étoit qu'on ſuivoit celle des lieux

où l'on étoit obligé de vivre. Qu'élevé dans le Christianisme: il ne l'auroit jamais professé s'il avoit été instruit de l'Alcoran; que cette Loi paroissoit sur-tout clairement l'ouvrage du Très-Haut, en ce qu'elle étoit plus accommodée aux sens, à l'Etat & à la foiblesse des hommes; il en rapportoit l'origine & l'établissement aux Patriarches mêmes de l'ancien Testament. Il vantoit la justice qu'elle ordonnoit indispensablement. La Comtesse avoit quatorze ans, il falloit passer par l'épreuve des supplices que ses Eunuques & des Esclaves étoient prêts à lui faire souffrir, ou croire le nouvel

Apôtre. A peine avoit-elle été inſtruite des premiers Elemens de ſa Religion par des femmes qui l'ignorent, & qui font profeſſion de l'enſeigner à la jeuneſſe de leur ſexe. Le Rénégat étoit touché du malheur d'une femme de qualité de ſon Pays. Sa beauté ajoutoit encore à ſon éloquence naturelle. Il craignoit plus pour la Comteſſe qu'elle ne craignoit elle-même ; mais il finiſſoit toujours les inſtructions qu'il lui donnoit par le tableau des tourmens qui l'attendoient, ſi elle ne quittoit pas ſa Religion. O Ciel ! s'écrioit-elle, baignée de larmes, je croyois qu'il ne me reſtoit plus rien à

perdre. Je me consolois de mes maux par le bonheur d'être & de vivre Chrétienne. Comment donc ce qui est vertu & piété dans un climat est-il crime & impiété dans un autre ? O Foi divine de mes peres ! ô saints Autels de mon Dieu ! ô ma Religion ! je vous abandonnerois ? Non, disoit-elle, les hommes ne disposeront pas de mon cœur. Trop foible & trop peu éclairée, je sens que je n'aurois pas le courage de sceller de mon sang les vérités saintes qui m'ont été enseignées ; mais je vous déclare que je les croirai toujours. Dieu lira dans mon cœur : Malheureux ! étoit-ce à

vous à m'arracher à son culte. Eh bien, je paroîtrai être Musulmane, je me soumets à tout pour éviter des cruautés, dont la seule idée me fait frémir. Un jour, mon Dieu me donnera la force d'effacer cette foiblesse par un aveu courageux, qui ne craindra ni les supplices ni la mort.

Le Rénégat n'entendoit point la Comtesse sans l'admirer & sans se faire horreur. Il lui dit qu'il se contenteroit de la promesse qu'elle lui faisoit, de professer à l'extérieur l'Alcoran, pourvû qu'elle ne dît qu'à lui seul ce sécret. Il lui fit sentir que c'étoit celui de leur vie à tous deux,

& l'admit au nombre des vrais Croyans. Ainsi la beauté sauva les jours & la Religion de la Comtesse. Correro (c'étoit le nom du Rénégat) l'avoit assurée qu'elle n'en seroit pas moins Chrétienne, quoiqu'elle feignît de ne l'être plus. Le fourbe abusant de son empire sur les cœurs, comptoit persuader bien d'autres crimes à une femme crédule & tremblante devant les supplices.

Mouley n'avoit encore vû la Comtesse qu'une seule fois chez la Sultane Zidana. Il ne déclara sa passion pour elle que par l'ordre qu'il donna à Correro de la convertir ou de périr avec

elle. Le Rénégat avoit déterminé la Comtesse à sacrifier sa Religion ; un point plus difficile lui restoit à persuader, le sacrifice de son cœur & de son époux. Six mois entiers se passerent, sans que tout son art pour corrompre & pour séduire produisît aucun effet. Il condamna plusieurs fois la Comtesse à être fouettée cruellement par ses Eunuques. Ce que la piété & la Foy n'avoient pû obtenir d'elle, le courage de soutenir les tourmens, l'amour l'obtint d'un cœur qui le connoissoit bien mieux que la Foi & la piété. Correro disoit en gémissant à la Comtesse, après l'ignominie &

la dureté de ces outrages, qu'il voyoit avec douleur qu'elle vouloit mourir, & qu'elle seroit satisfaite; mais ce n'est pas votre mort, ajoutoit-il, qui me touche le plus dans votre malheur; c'est votre obstination à résister à la volonté du Ciel, qui s'annonce en tout par les événemens; à fouler aux pieds l'autorité qu'il a donné au Roy de Maroc sur vous; à vous manquer à vous-même, en tout. Eh! qui êtes-vous donc, lui disoit-il, vil & foible roseau, jouet des vents, pour entreprendre de combattre la Loy des circonstances. Votre Dieu n'est-il pas celui qu'on adore dans ce climat? Vo-

tre Souverain ne parle-t-il pas par la voix de Mouley? Si le Ciel n'avoit pas ordonné lui-même ce qu'on exige de vous, doutez-vous qu'il ait assez de puissance pour vous enlever sur le champ de ces lieux ? Comment pouvez-vous consentir à profaner tant de charmes qu'il vous a prodigués par les regards de ces misérables qui les perdent en les deshonorant ? C'est la vertu, dites-vous, c'est la Religion qui vous retiennent : rendez-vous plus de justice, ou connoissez-vous enfin vous-même. Votre Dieu, votre Roy, votre pudeur, ne sont sacrifiés qu'à un amour plus inutile encore que crimi-

nel. Eh, qu'importe au Ciel, ce que vous croyez devoir à un engagement qu'il a rompu, lorſque vous êtes indiſpenſablement ſoumiſe à la néceſſité d'aimer un Maître, & un Roy qui veut bien être votre époux. Son Dieu que votre réſiſtance inſulte a retenu trop long-tems ſon bras prêt à s'appéſantir ſur vous. La mort vous attend, ſi je pars ſans obtenir votre conſentement. Hélas! j'en frémis, elle ne ſera pour vous que le paſſage à une miſere affreuſe, que vous vous faites vous ſeule, à un Etat.... Adieu, Selime (la Comteſſe avoit reçu ce nom en feignant d'entrer dans la Religion Mu-

ſulmane) je vous l'ai dit, la mort eſt prête à trancher vos jours; dans une heure peut-être vous ne ſerez plus.

Selime étoit réſolue de mourir plutôt que de conſentir à écouter les propoſitions de Mouley. Rien ne pouvoit prouver à ſon cœur qu'elle devoit en aimer un autre que le Comte de Serrano. Correro qui s'étoit inutilement flatté de la toucher par la crainte de la mort, l'effraia par celle de l'autre vie, en lui faiſant un crime de ce qu'elle prenoit pour le dernier trait de la vertu. L'exemple de tant d'Européennes qui avoient tenu avant elle la conduite qui lui faiſoit

horreur, la détermina. Cruel, dit-elle à Correro, si c'est dans les sentiers de l'erreur que tu me fais entrer, j'en atteste le Ciel que tu réclames pour m'égarer, toi seul es coupable du crime. Je suis sa voix que je crois entendre. Va trouver le Roy, dis-lui que je consens à tout, parce que tout m'est indifférent. Si je n'avois cru que mon amour, je ne verrois plus le jour ; tu m'ordonnes de vivre de la part de Dieu-même, je me soumets à ses Decrets. Cependant un amour aussi pur que celui que je ressentirai jusqu'au dernier soupir pour mon époux mérite-t-il un supplice aussi cruel.....

je n'oserois ni penser, ni réfléchir. Je ne veux plus marcher qu'à la lueur du flambeau que tu me présentes; malheureux, si c'est au précipice que tu me conduis, le Dieu que tu trahis m'en fera justice, mais je n'en dois point être la victime; sa pitié m'ouvrira les yeux. Songe que tu me répondras, de mon Dieu, de ma Religion, de mon époux & de ma vertu.

Correro dissipa les craintes de Selime, & l'affermit dans la résolution où elle étoit. Il paroissoit pénétré des bontés dont le Ciel la combloit, & l'exhorta à s'en rendre digne par sa conduite. La force & la douceur

de ſa perſuaſion diſpoſoient à ſon gré d'un cœur dont il s'étoit rendu maître. Toute ſon éloquence ne put cependant en chaſſer les remords. Elle les écoutoit avec douleur, & l'impie les étouffoit avec audace.

Lorſque le Roy apprit le ſuccès des ſoins de Correro, il lui en témoigna publiquement ſa joye par une grace éclatante. Il vaquoit alors une des premieres Places de l'Etat. Tous les Prêtres Muſulmans qui étoient faits pour la remplir, la ſollicitoient avec tout leur credit; le Roy la donna à Correro qui n'oſoit ſeulement y aſpirer.

Après une impatience dont

Mouley n'avoit jamais éprouvé ni la vivacité ni la longueur, ce Tyran fut enfin heureux, & son bonheur mit le comble au malheur de Selime. Accoutumée à la passion d'un époux, qui l'adoroit, on peut juger de sa situation; elle passoit ses jours avec un Maître qui lui ordonnoit de l'aimer, & qui ne combattoit son indifférence que par les menaces. Correro la voyoit toujours par ordre du Roy; mais ses conseils ne pouvoient toucher un cœur qui étoit enyvré d'amertume. Insensée que je suis, lui disoit-elle, la mort n'est qu'un instant; je n'ai pû l'affronter, & tous les jours de ma vie

sont

ſont plus cruels que la mort-même. Vous ſçavez pour qui je voulois mourir, vous ſçavez auſſi pour qui je vis: mes maux ſont votre ouvrage; mais je les connois ſeule. Puis je en faire l'aveu, lorſque je ne ne puis les cacher. Je ſerai bien-tôt mere... Hélas! étois-je née pour augmenter le nombre des monſtres de l'Afrique. Si mon horrible Hiſtoire parvient juſqu'à mon Pays, ô Fuenzara! ô Serrano! puiſſe-t-elle parvenir aſſez-tôt à votre connoiſſance, pour vous laiſſer le tems de me rendre mon innoncence en me puniſſant.

Correro préſentoit à la Sultane ſa ſituation ſous un aſpect

tout différent. Il lui faisoit aisément voir que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux, c'étoit de donner des enfans au Roy, que ce moyen étoit le seul pour se maintenir contre les artifices du Serrail, & pour regner sur le cœur de Mouley par la tendresse qu'il auroit pour eux, lorsqu'elle y regnéroit avec moins d'empire dans un âge plus avancé. Tout le passé, ajoutoit-il, n'est pour vous que ce qu'il est en effet pour tout ce qui respire, un songe, une vapeur, une chimere. Votre devoir, & votre honneur, je ne parle point de votre félicité, ne consistent aujourd'hui qu'à fixer le cœur du

Roy, à le mériter par de nouvelles preuves de reconnoiſſance.

Mouley ignoroit cette heureuſe délicateſſe qui ne ſçauroit ſe paſſer du retour. C'étoit aſſez pour ſon cœur de ſe ſatisfaire; le bonheur des Sultanes le touchoit peu : il les regardoit comme des Eſclaves trop honorées, lorſque ſes regards tomboient ſur elles. Les langueurs de Selime, & la douleur continuelle qu'il remarquoit en elle, juſques dans les inſtans où les ſens la font oublier au cœur, lui apprirent cependant qu'il étoit capable de ſentiment : depuis qu'il l'eût aimée, il l'aima ſans par-

tage & ſans interruption. Zidana gouvernoit toujours ſon eſprit ; mais Selime diſpoſoit uniquement de ſon ame. Si l'une n'eût pas détruit les ſémences de vertus que l'autre jettoit dans un cœur prêt à les recevoir, peut-être le Tyran fût-il devenu un Roy. L'autorité qu'un long commerce avoit donné ſur lui à Zidana ne pouvoit plus être combattue. Elle le connoiſſoit, elle ſçavoit l'art de lui inſpirer tous ſes ſentimens, ſoit par un moyen, ſoit par un autre. D'autant plus rédoutable dans ſa pro fonde diſſimulation, qu'elle laiſſoit douter ceux-même qui ne l'ignoroient pas, ſi elle n'étoit

pas la franchiſe & l'ingénuité même.

Avec cette fauſſeté impénétrable la Sultane n'eut pas de peine à gagner la confiance d'une Sultane qui n'avoit dans ſon cœur que des remords à cacher : Selime les montroit ſans crainte & ſans reſerve. Zidana même l'aima, & lui ménageoit elle-même toute la paſſion du Roy.

Lorſque le tems des couches de Selime fut arrivé, ſa rivale s'enferma dans ſon appartement avec elle, juſqu'à ce qu'elle fût hors de tout danger. Ce fut un Cherif, qu'elle mit au monde, & le Roy lui-même le nomma Mouley Mahamet.

Du jour que Selime fut mere, elle ne fut plus la même. Toute sa tendresse se plaça dans son fils, & il lui en inspira malgré elle pour son pere. Cet enfant augmenta encore celle du Roy pour elle. Il ne le quittoit point sans peine, & le retrouvoit toujours avec un plaisir sensible. Dans ses Conseils, dans son Alcassave, à la tête de son Armée, c'étoit le monstre de l'humanité: avec Selime & son fils, c'étoit un pere & un époux. Du nombre prodigieux d'enfans que lui donnerent ses Sultanes, Mahamet fut le seul qui l'intéressât. A peine fut-il sorti des mains des femmes qu'il proposa lui-mê-

me à Selime ceux qu'il croyoit plus propres que les autres à lui donner une bonne éducation. Il l'informa de leurs qualités, de leurs vertus, de leurs talens; & ne voulut point en faire le choix. Selime forcée de nommer un Gouverneur & tout ce qui approchoit de son fils, eut l'attention de préferer ceux que le Roy sembloit préferer lui-même.

L'éducation du Serrail est si sécrete que l'on ne sçait rien de positif, ni de l'enfance, ni des premieres années de Mahamet. Une relation imprimée à la Haye en 1719. en fait un Télemaque conduit par un autre Mentor;

jeu d'un esprit oisif, qui permet à l'imagination d'égarer le jugement. Les discours & la conduite que tient le jeune Cherif dans cet Ouvrage, ne ressemblent pas plus à un Prince Maroquin que Télemaque lui-même. L'amusement permet les Romans qui ont la vérité & les mœurs pour fondement & pour objet; mais il faut toujours les donner pour ce qu'ils sont, & surtout observer la régle inviolable des vrai-semblances. Le cœur de l'homme semble porter dans chaque Pays un caractére particulier qui le distingue. C'est cette nuance particuliere qui doit tracer le coloris du tableau. Si

l'on s'écarte de ce devoir, l'Histoire est si facile à démêler du voile de la Fable que l'on n'a que la foible gloire de tromper la jeunesse qui ne sçait pas l'arracher.

Ce qui est certain, c'est que Selime obtint du Roy qu'il fit venir d'Espagne plusieurs Livres de cette Nation, & qu'elle en apprît la langue à son fils. Busquez qui fut chargé de cette commission en avoit demandé à un Espion qu'il payoit sur les Côtes d'Espagne une certaine quantité des plus beaux & des meilleurs sans s'expliquer davantage. L'Espion lui apporta quelque tems après au lieu qu'il lui mar-

qua environ cent volumes, qui traitoient de la Morale, des Sciences & de la Religion. Comme il demanda à Busquez, s'il étoit satisfait du choix qu'il avoit fait, tous mes Livres sont dans le courage & dans le bon sens, lui dit le Corsaire. Ceux-ci sont pour le Serrail; jamais ils n'ont été plus nécessaires nulle part, car on y est plus ignorant qu'en Espagne. Par bonheur tout le monde l'est, & cela ne paroît point.

Busquez de retour à Miquenez remit sa Commission à Correro qui avoit ordre d'en rendre compte au Roy. Ce Prince étoit si entêté de sa Religion que Cor-

rero jugea à propos de condamner devant lui les Livres qui traitoient de la nôtre. Il persécutoit les Chrétiens qu'il déteſtoit avec tant d'acharnement, qu'il ne falloit que des prétextes pour répandre leur ſang. Favoriſer l'introduction des Livres Eſpagnols qui parloient du Chriſtianiſme, eût été vis-à-vis de lui un attentat digne de la plus exemplaire punition : ainſi, malgré l'eſpérance de Selime, on ne lui remit que ceux qui avoient pour objet les Sciences & les Mœurs; le reſte fut brûlé par Correro même en préſence du Roy qui l'avoit ordonné.

Les traces de la Foi de ſon

Pays ſubſiſtoient toujours dans le cœur de Selime. Dix ans de ſéjour dans des lieux où elle ſembloit profeſſer la Religion qui étoit établie, ne les avoient point effacées. Elle ſentoit bien au fond d'elle-même que par la conduite qu'elle menoit, elle n'étoit ni Muſulmane ni Chrétienne. Elle n'entendoit parler depuis long-tems que de la ſainteté de l'Alcoran, que de ſa vérité & de ſes avantages pour cette vie & pour l'autre. Ceux qui le croyoient, étoient appellés les Enfans & les Amis de Dieu; ceux qui ne le croyoient pas étoient regardés comme des boucs empeſtés avec qui il étoit

défendu d'avoir aucune communication. Elle voyoit des difficultés, & elle ne pouvoit ni concilier les unes, ni lever les autres. Correro auroit pû éclaircir ses doutes & dissiper ses soupçons, s'il n'eut pas été aveuglé au point de croire que la Religion qui l'avoit élevé à un rang pour lequel il n'étoit pas né, étoit l'unique. Les Sciences lui avoient malheureusement appris à douter de tout. Effet ordinaire de la pénétration, lorsqu'elle n'est pas conduite par le jugement. On cherche l'éclat des lumieres & leur utilité est comptée pour rien.

Selime entrevit dans l'étude

de la Morale des rayons de lumiere, qui l'inquiétoient autant que ses réflexions; mais il s'élevoit toujours entr'eux & la vérité des nuages si épais que ses regards ne pouvoient arriver jusqu'à elle. Il ne lui restoit aucune espérance d'éclaircissement. Le Roy avoit expressément défendu à Correro deux choses en permettant à la Sultane de le voir une fois par semaine. La premiere, de parler de la Secte des Chrétiens ni de leur Religion. La seconde, de prononcer seulement le nom de Serrano, ou d'écouter Selime, s'il lui échappoit sous quelque prétexte que ce pût être : la ménace

de mort accompagnoit toujours ſes ordres, & il lui en coutoit auſſi peu pour l'exécuter que pour la faire. Des Eunûques aſſiſtoient toujours aux converſations de Selime & de Correro au-dedans de ſon appartement, & des Gardes au dehors. Quelqu'un d'eux pouvoit entendre l'Eſpagnol, & informer le Roy du peu d'égard qu'on avoit pour ſes ordres, ſi on s'en fût écarté. Selime même n'eût peut-être pas été exceptée de la mort, ſi elle eût oſé le faire. Correro auroit certainement été puni à la derniere rigueur. Mouley étoit également cruel & abſolu.

La Sultane attendant un tems

plus heureux & pour elle & pour ſon fils, ſe contenta de former ſon eſprit ſur les meilleurs principes de la Morale. Mahamet avec ce ſecours ne tarda pas à l'emporter ſur ſes freres, qui étoient élevés ſuivant l'uſage dans une ſoumiſſion ſervile & une ignorance profonde. Ce fut le premier germe de la haine que Zidana fit bientôt éclater contr'elle. Mouley Zidan, fils de cette Sultane & du Roy, avoit toujours charmé ſon pere par ſon eſprit. Il avoit pluſieurs années plus que Mouley Mahamet. Malgré cet avantage, il étoit effacé dans tout par le jeune Cherif. Le Roy ne voyoit

le premier que par complaisance pour sa mere ; il avoit au contraire tant de goût pour l'autre qu'il ne se lassoit point d'être avec lui. Il en parloit à tous ses autres enfans, comme du modéle qu'il auroit souhaité qu'ils choisissent. Souvent il lui proposoit en leur présence des questions faciles pour un esprit qui a la moindre teinture des Sciences, & à peine entendues des plus éclairés de sa Cour. Mahamet démêloit la vérité des ténébres qui la cachoient à leurs yeux, & la rendoit sensible. L'étude à laquelle sa mere l'avoit accoutumé lui avoit fait comprendre la distance qu'il y avoit

de lui à un Sçavant. On lui en donnoit cependant le nom ; il en badinoit le premier, & par un nombre infini de questions qu'il ne pouvoit résoudre, & qu'il étoit seul en état de se proposer, il prouvoit de bonne foi son peu de lumieres. Son pere lui demanda un jour ce qu'il pensoit des Princes d'Europe. Je vois par les Livres qui viennent de ces climats, lui répondit-il, qu'ils se croyent beaucoup plus sages & beaucoup plus éclairés que nous: Ils nous appellent sauvages & barbares. Il faudroit le prouver, en nous rendant humains & policés. Ne seroient-ils pas plus heureux, s'ils faisoient notre

bonheur. Avec des lectures animées par la réflexion, il sentit qu'il vivoit en effet avec des barbares ; mais il comprit aussi que l'ignorance étoit mere de cette barbarie, & que le mal n'étoit pas sans remede.

Zidana toujours jalouse de tout ce qui partageoit avec elle le cœur du Roy, s'occupoit sans cesse à diminuer le goût qu'il prenoit pour Mahamet. Le Cherif n'entroit que dans sa quinziéme année, lorsqu'elle lui fit donner un Serrail. Sensible pour ses femmes il les aima, mais ne leur donna jamais aucun empire sur lui. Ses freres étoient heureux de la mollesse des plaisirs. Pour lui

il se crut né pour des plaisirs plus nobles & plus utiles, la raison, la liberté, pour d'autres mœurs enfin que celles de son Pays. Le despotisme tyrannique le ré-voltoit encore plus dans l'amour que dans le Gouvernement. Il ne connoissoit de bonheur qu'à regner sur des cœurs libres; quoiqu'il ne trouvât au Serrail que des Esclaves, il en sortoit sans dégoût, mais il y rentroit sans passion. Tout le tems qu'il ne donnoit pas à sa mere, il le passoit avec les Alcayds de ré-putation, les Officiers & les Gardes de son pere, les Soldats même ou à la chasse.

Ainsi Zidana ne réussit point

encore par ce moyen qu'elle avoit jugé infaillible, pour le diſtraire de l'attention de gagner la confiance & la tendreſſe de ſon pere ; elle devenoit même de jour en jour plus forte. La jalouſie de la Sultane l'empêchoit de juger ſainement ſur ce point. Mahamet avoit trop de vertus, pour être long-tems l'ami de Mouley Iſmael.

Le Roy étoit un jour enfermé avec le Cherif & l'Alcayd Meleç, un des plus conſidérables de ſa Cour. C'étoit un homme cruel, ſauvage & feroce, qui paſſoit pour être dur, groſſier & ſévere. Un bonheur, qui ne le trahit jamais dans toutes

les expéditions dont il fut chargé, fit croire qu'il avoit de grands talens pour la guerre, qu'il ne sçavoit pas plus que ceux qu'il accusoit de l'ignorer. Il avoit un défaut; il étoit inconstant, facile à embrasser un parti, aussi facile à le quitter. La Cour de Miquenez étoit toujours pleine de factions; aucune ne voulut se l'associer.

On ne sçait quel sujet irrita si fort Mouley Ismael contre lui dans la conversation qu'il avoit avec lui en présence de son fils. Tout ce que l'on a appris sur ce sujet, c'est que le Roy lui dit en fureur: Malheureux tu mourras, tu le mérites; à ces mots il

ordonne à ſon fils de lui couper la tête. Melec éperdu s'enfuit. Le Roy ordonne à ſon fils de le ſuivre & de lui apporter ſa tête. Mahamet ſe jette à ſes genoux, & lui demande grace en tremblant; le Roy renverſe ſon fils, lui marche ſur le corps, & court lui-même après Melec le ſabre levé. L'Alcayd tremblant, ſe retira dans l'appartement de Zidana: les génoux de la Sultane, où le Roy le trouva proſterné, furent ſon azile. Il avoit été Gouverneur de Mouley Zidan, & avoit rempli cette place à la ſatisfaction de la Sultane. Elle parla en ſa faveur; le Roy voulut la lui refuſer;

& il lui accorda non-ſeulement la grace, mais l'oubli de l'offenſe. Melec reſta à la Cour & recouvra peu de tems après la faveur du Roy.

Mouley Mahamet fut traité avec plus de rigueur : Le Roy lui reprocha ſa déſobéiſſance avec beaucoup de dureté. Il lui ordonna de demeurer dans ſon Serrail pendant un mois entier, ſans lui laiſſer ſeulement la liberté de voir ſa mere. C'étoit punir deux innocens à la fois. Il ménaça même Selime de lui imputer les fautes de ſon fils, parce qu'il diſoit qu'elle ſeule en étoit cauſe. Il les regardoit comme la ſuite néceſſaire des

maximes d'Europe, dont il lui reprochoit d'avoir rempli son esprit. La mere souffroit tout pour son fils. Toutes ses actions, toutes ses démarches, tout son bonheur se rapportoient à lui seul. Rien ne lui coutoit pour lui ménager la faveur du Roy.

Le tems de la disgrace de Mahamet étant expiré, il alla remercier son pere de la liberté qu'il lui rendoit. Le Roy lui dit qu'il lui avoit donné un Gouvernement, qu'il falloit qu'il partit dans quinze jours, & le congédia après l'avoir vû un instant; il lui dit seulement d'aller voir sa mere. Tous deux reconnurent dans l'apparence de cette faveur

l'effet de la jalousie de Zidana. Il y avoit long-tems qu'elle l'avoit offerte, dans la vûe d'éloigner le principal obstacle de l'avancement de son fils ; mais Selime l'avoit fait convenir elle-même en présence du Roy, qu'il étoit trop jeune pour un Emploi de cette importance. Par malheur pour la vérité, Mouley n'avoit plus de volonté devant Zidana. Elle souhaita l'éloignement du Cherif, & elle étoit certaine de l'ordonner en le demandant. Elle regardoit avec raison Mahamet, comme le nœud des restes de la passion, que le Roy conservoit pour Selime. Elle ne douta pas que la

mere ne fût bientôt oubliée, lorſque le fils ſeroit abſent. Mahamet & Selime n'ignoroient pas que c'étoit là l'objet de la grace qu'on leur vantoit. Tout les effrayoit ſous un Regne où le vice & la vertu étoient également ſacrifiés, lorſqu'ils paroiſſoient avec éclat.

Lorſque le Roy avoit envoyé ſes enfans dans des Gouvernemens, il ne leur avoit donné juſqu'alors que la liberté de piller impunément ſes voiſins & ſes propres ſujets ; il fit plus pour Mahamet, il lui donna une eſpéce de maiſon, & lui permit de choiſir pluſieurs enfans des principaux Alcayds qui ſe propo-

ſoient pour l'accompagner. Selime reconnut même dans cet empreſſement général de la jeuneſſe de la Cour, les piéges de Zidana. Son fils par ſon conſeil les renvoya tous au choix du Roy, qui n'en nomma que ſix. Sans cette précaution Zidana n'auroit pas manqué d'accuſer le Cherif de ſe ménager ſecretement un parti. Par ces défiances qu'elle inſpiroit à ſon gré au Roy, elle l'avoit déja engagé à faire périr un de ſes enfans. Elle eût voulu que Mouley Zidan lui fût reſté ſeul.

Toute la douceur de la vie de Selime étoit dans Mahamet. Il lui tenoit lieu de tout, parce

qu'il faisoit diversion avec ses malheurs, & qu'il l'avoit accoutumée à les perdre quelquefois de vûe. L'Alcassave étoit devenu pour elle moins affreux. Elle rougissoit quelquefois de ne plus haïr Mouley Ismaël ; son fils lui faisoit oublier qu'il étoit le monstre & le fleau de l'humanité. On lui avoit persuadé qu'elle étoit son épouse, il lui avoit donné le nom de mere : elle croyoit que le devoir avoit changé son cœur, tandis que ce changement étoit l'ouvrage de la tendresse. Née douce & sensible, cette premiere qualité lui fit supporter son état; l'autre lui rendit par le moyen

de ſon fils, juſqu'au bonheu
d'aimer, dans le ſein d'un Peu-
ple dont elle déteſtoit la bar
barie & le Souverain.

Lorſque Mahamet prit con
gé pour aller dans ſon Gouver
nement, le Roy lui dit qu'il avoi
donné ordre qu'on lui donna une
gratification au-deſſus de ce
qu'il pouvoit eſpérer. Songe
maintenant à faire ta fortune toi-
même, ajouta-t-il. Je t'envoye
dans une Province riche; tous
ſes biens ſont à toi, il ne faut
que ſçavoir t'en emparer. Gar-
de-toi ſur-tout d'écouter les cris
ſéditieux & les plaintes crimi-
nelles des Peuples. C'eſt par la
mort qu'il faut étouffer leurs mur-

mures. Ce ſont des Eſclaves trop heureux lorſque je leur laiſſe la vie. Après cette inſtruction digne de celui qui la donnoit. Mouley embraſſa froidement ſon fils & lui ordonna de partir.

Mahamet après avoir viſité ſes freres, ſes femmes, & les Miniſtres ſe rendit chez Selime: Elle s'étoit préparée à cette ſéparation, elle ne put la ſoutenir lorſque l'inſtant en fut arrivé. Jamais elle n'avoit ſenti qu'elle étoit mere, comme elle le ſentit lorſqu'il fallut ſe priver de ſon fils. Le paſſé l'affligeoit, le préſent l'inquiétoit, elle ne voyoit dans l'avenir que des ſujets de trembler pour un fils né pour

être vertueux, mais dont elle connoiſſoit le caractere. Lorſqu'elle le vit, ſes larmes ceſſerent par un effort de la douleur, plus fort que celui qui les fait répandre. Elle tint quelque tems les yeux attachés ſur lui, & ne dit que ces ſeules paroles : O Cherif ! de quel peré êtes-vous né, & fut-il jamais une mere plus infortunée que la vôtre? Elle le ſerra étroitement entre ſes bras, demeura muette & immobile dans cette ſituation, & s'arracha tout d'un coup à ſa douleur, ſa tendreſſe & ſes craintes. Mahamet ne put la ſuivre dans l'appartement d'une Sultane de ſes amies, où elle ſe reti-

ra. Il partit en la quittant, & se rendit à son Gouvernement. Il croyoit ne goûter que le plaisir de la liberté dont il comptoit y jouir; & sous un Tyran qu'il trouvoit dans son pere, quoiqu'il se déguisât, il n'aspiroit, sans le sçavoir, qu'à l'indépendance.

Tandis que Selime se nourrissoit de ses regrets, Zidana goûtoit toute la douceur de son triomphe. Elle avoit entrepris de détruire l'amour du Roy pour la mere, & sa tendresse pour leur fils. Elle jugea qu'il falloit les séparer pour les perdre sûrement. Toujours constante dans ses principes, toujours invariable

dans sa fermeté, jamais elle n
fut mieux avec tous deux qu'ell
paroissoit y être en suivant so
dessein.

L'état de tristesse & de dou
leur où tomba Selime par l'ab
sence de son fils ennuya d'abor
le Roy, & bientôt le dégoû
succeda à l'ennui. La Sultan
s'efforçoit inutilement de dissi-
muler la situation de son cœur
Sans douceur & sans aucune es
péce de plaisir, il lui étoit bien
difficile d'en offrir dans son com-
merce. Elle se plaignoit d'elle-
même au Roy, le supplioit de
lui pardonner une langueur dont
elle ne pouvoit être maîtresse,
& de lui conserver ses bontés.

Le Roy fatigué de ses chagrins, la ménaçoit souvent de ne la plus voir. La nécessité de ménager sa faveur à son fils, l'engagea à un déguisement dont elle ne s'étoit pas crue capable. Toujours la même au fonds de son cœur, elle parut reprendre l'égalité d'humeur qui avoit attaché Mouley autant que sa beauté. Le Roy à son tour l'aima autant qu'il l'eût jamais aimée. Toutes les graces qu'elle demandoit pour son fils, lui étoient accordées. Tout le tems qu'il déroboit aux affaires, à Zidana & à ses cruautés, il le passoit avec elle.

A mesure que le goût du Roy

ſe renouvelloit pour Selime ; il ſe refroidiſſoit pour Zidana. Mouley Zidan languiſſoit, oublié dans l'Alcaſſave, tandis que tout le Royaume de Maroc parloit avec admiration de ſon frere. Il ſuffit aux jeunes Princes de donner de l'eſpérance, pour l'inſpirer. Les Peuples qui en attendent leur félicité, ne demandent qu'à ſe perſuader qu'ils ſont tels, qu'il faudroit qu'ils fuſſent, & tels qu'ils ſont ſi rarement. Par malheur pour ſa mere, Mahamet méritoit les ſentimens qu'il inſpiroit. Au milieu d'un Peuple plus barbare que les Sauvages du Canada, un Cherif promettoit les lumieres,

les talens & les vertus d'un Prince d'Europe. Il étoit adoré, il n'avoit pas vingt ans ; on jugeoit généralement qu'il étoit né pour changer la face d'un Pays à qui ses seules mœurs avoient appris la barbarie où il vivoit. C'en étoit trop pour être à l'abri de la haine de Zidana.

La conduite du Cherif dans son Gouvernement dissipoit les ombrages que son ennemie donnoit sans cesse au Roy contre lui. Tout l'Alcassave le défendoit contre ses artifices. Elle fut plus heureuse contre sa mere. Le Roy cessa de la voir absolument, & défendit qu'on

prononçât ſeulement ſon nom devant lui. Selime n'ignora que le coup qu'on lui avoit porté dans le cœur du Roy ; elle connoiſſoit la main d'où il partoit.

Le ſujet de la diſgrace de Selime ne tranſpiroit point. Six mois s'étoient paſſés ſans qu'elle pût en avoir aucune connoiſſance. Le Roy qui s'étoit fait violence pendant tout ce tems reprit enfin ſon caractere. La Sultane n'étoit alors à ſes yeux que la femme la plus infidéle & la plus coupable de l'Univers. Il ordonna en ſecret les apprêts de la mort qu'il lui deſtinoit, & voulut la voir encore une fois.

Jamais il ne fut plus touché du plaiſir de la voir, & jamais il ne fut plus terrible. Va mourir, perfide, lui dit-il, il ne lui dit rien de plus, & les bourreaux la ſaiſirent. La Sultane y conſentit en frémiſſant, & ſe jetta à ſes pieds en lui demandant la raiſon de ſa mort. Cette ſoumiſſion irrita encore le Roy. Il tira un poignard qui étoit à ſa ceinture & le leva ſur elle; elle s'avança pour recevoir le coup, & le ſupplia de lui apprendre ſon crime ou celui de ſon fils. Le Roy lui fit un détail des horreurs dont elle étoit accuſée. Elle jura qu'elle étoit innocen-

te, & demanda à se justifier avant que de mourir. Les deux Témoins qui avoient soutenu au Roi qu'elle avoit introduit un jeune homme dans son appartement, pendant tout le tems qu'elle avoit feint de donner à sa douleur, lui furent confrontés. C'étoit deux de ses Eunuques. Ils lui dirent à elle-même qu'ils avoient été témoins de son crime. Elle les écouta, les confondit & prouva si évidemment la fausseté de leur imputation, que le plus jaloux, le plus méchant & le plus furieux des hommes ne pût en douter. Il lui rendit sa confiance, & ne l'ôta point à Zidam

qui avoit conduit le tiſſu de cette calomnie. La fourbe démaſquée perſuada qu'elle avoit été trompée par des traitres; elle obtint ſa grace par le motif de ſa faute, ſon amour pour le Roy qui ne pouvoit ſouffrir qu'une Sultane adorée, manquât à ce qu'elle lui devoit. Ce crime inutile ne fut qu'un engagement à un crime plus heureux. Si ſes femmes ne l'euſſent pas retenue elle vouloit aller poignarder Selime juſques dans ſon appartement. L'innocence de ſa rivale fut un outrage pour elle, à qui elle voua toute ſa vengeance.

On épargne au Lecteur l'hor-

reur du ſupplice des Eunuques. On croit que des ſcélerats de cette eſpéce ne peuvent être aſſez punis : ils le furent trop par la cruauté lente & ingénieuſe de Mouley.

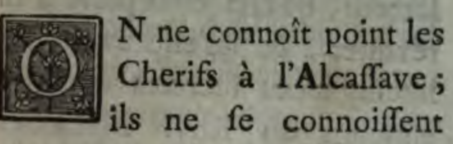
Mahamet heureux des plaiſirs de la tendreſſe & de l'amitié, les goutoit alors tranquillement avec Mouley Cherif un de ſes freres qui avoit voulu le ſuivre, & le jeune Abdulmen. C'étoit un Maure de ſon âge, actif, appliqué, ſage & brave, capable de connoître la gloire & la vertu.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE
DE
MOULEY MAHAMET.

LIVRE SECOND.



ON ne connoît point les Cherifs à l'Alcaſſave ; ils ne ſe connoiſſent point eux-mêmes. S'ils exercent dans leur Serrail un deſpotiſme abſolu, celui que le Roy exerce ſur eux avec un Empire plus étendu & plus rigoureux,

ne permet pas de pénétrer le motif de leur conduite. Elle eſt auſſi inviſible qu'ils le ſont eux-mêmes, à moins qu'ils ne reçoivent la liberté de ſortir de leur Serrail, ce qui leur eſt rarement accordé.

On ignore le nom de cette premiére Province qui fut confiée à Mahamet; on ſçait ſeulement, qu'elle étoit prête à ſe révolter, & qu'elle avoit des intelligences ſecretes avec les ennemis du Roy. Mahamet éteignit le feu prêt à s'allumer; contint les mutins, & n'ajouta point à la mort qu'il fit ſouffrir aux Chefs de la ſédition la barbarie des ſupplices. Quelques

Troupes des Rois voiſins parurent ſur la frontiere. Il les combattit, fit un grand nombre de Priſonniers, s'empara de tout ce qu'ils avoient, & le calme fut abſolument rétabli. Mahamet, auſſi eſclave à l'Alcaſſave qu'un Chrétien, étoit l'eſpérance de Maroc. Libre dans un Gouvernement, il pouvoit en devenir l'horreur. Il ne ſe démentit point : il ſe montra, tel qu'il étoit. Senſible, mais haut; généreux, mais inflexible, plutôt obſtiné que conſtant dans ſes réſolutions, il joignoit aux vices de ſon ſang plutôt que de ſon cœur, une inclination générale à toutes les vertus. Le peu de

lumieres qu'il avoit puisées dans les Ouvrages Espagnols, l'aveugloit plutôt qu'il ne l'éclairoit. Tout commerce & toute liaison particuliere avec les Esclaves ou les Négocians de cette Nation lui avoient été défendus par son pere. Il ne pouvoit cependant résister à sa passion de s'instruire sur les Arts, les Sciences & la Politique. Il gémissoit d'être né dans un Pays où l'on faisoit vanité de l'ignorance; parce qu'il est toujours rempli d'une foule d'Esclaves faits sur les Peuples qui se disent & se croyent éclairés. Il ne fut intimement connu que de quelques amis qu'il voulut avoir, &

qu'il eut malgré les préjugés de ſa naiſſance qui ne lui permettoit pas ce bonheur ; mais il en fut connu pour un génie ambitieux, qui ne ſe croyoit qu'élevé, pour un eſprit qui n'étoit avide de connoiſſance que pour ſoumettre plus ſûrement les hommes en les rendant heureux, pour le plus ſoumis des ſujets de ſon pere en apparence, & le plus impatient au fonds, & de l'être, & de le paroître.

Mouley Iſmaël qui craignoit toujours les révoltes, parce que ſa tyrannie les inſpiroit, laiſſoit peu de tems les Gouverneurs dans les Provinces où il les envoyoit : il rappella par cette rai-

ſon ſon fils au bout de ſix ans. Le Cherif s'y attendoit, en fut fâché & obéit. Il revint à Miquenez où il fit une eſpéce d'entrée. Il parut ſuivi d'un grand nombre de mules & de chameaux chargés des richeſſes de la Province qu'il quittoit. Jamais Gouverneur avant lui, n'avoit fait des préſens auſſi conſidérables à ſon pere, le plus intéreſſé de tous les hommes; on peut préſumer qu'ils n'étoient pas le fruit de l'exaction. Peut-être avoit-il établi dans cette Province un commencement de commerce, peut-être avoit-il fait fleurir l'agriculture en forçant ces Peuples féroces

&

& pareſſeux à s'enrichir par leur travail, & à renoncer au brigandage qu'ils exerçoient ſur tout ce qui n'avoit pas la force de leur réſiſter. Quoiqu'il en ſoit, cette Province confirma après ſon départ les éloges qu'elle lui avoit donnés pendant ſon ſéjour.

Mahamet avoit appris que ſa mere avoit eû quelque chagrin pendant ſon abſence. Il n'avoit pû en découvrir la ſource & les auteurs, ni par ſes amis, ni par ſa mere même. Elle lui refuſa long-tems les éclairciſſemens qu'il lui demanda à ce ſujet. Enfin après avoir exigé de lui qu'il ſe conduiroit toujours

comme s'il ne l'avoit jamais sçû ; elle lui apprit tout ce qu'avoit fait Zidana pour la perdre. De ce jour il renonça pour toute sa vie à voir cette femme abominable. Elle s'en plaignit au Roy, le Roy en parla au Cherif ; Selime fit tout ce qu'elle pouvoit faire sur son cœur & sur son esprit, rien ne put changer la résolution qu'il avoit prise. Son avancement, sa fortune & son bonheur, le toucherent bien moins que l'audace & l'infâmie de l'outrage que Zidana avoit osé faire à sa mere.

Tant de hauteur vis-à-vis la servitude des Courtisans fit estimer généralement Mahamet.

Zidana souhaitoit le voir, elle le fit assurer de son amitié, & lui promit toute sa protection auprès du Roy; il fut inébranlable.

Cette femme impérieuse étoit d'autant plus irritée contre une fierté opiniâtre qu'elle sembloit ne la pas appercevoir. Zidana haïssoit Mahamet par principe, parce qu'il nuisoit à l'élevation de son fils Mouley Zidan, & elle ne l'aimoit que par un foible qu'elle se reprochoit, à mesure qu'elle apprenoit par la voix publique qu'il étoit fait pour l'inspirer. Elle sçut que la Cour de son pere l'ennuyoit. Elle crut en découvrir le motif, l'ambi-

tion qu'elle lui suppoſa.

La violence du Gouvernement de Mouley tenoit toujours toutes les Provinces dans une fermentation à qui il ne falloit pour éclater qu'un Chef. Zidana gagna quelques-uns de ces Mutins, & les engagea à propoſer à Mahamet de ſe mettre à leur tête, en le flattant de l'eſpérance de s'affranchir de l'autorité de ſon pere. Des traîtres lui parlerent de mécontens, de projets & de parti. Il connoiſſoit la délicateſſe de la tyrannie de ſon pere; il étoit certain que la mort étoit auprès de l'attention qu'il auroit donnée à leurs inſinuations. Il entendit

tout & feignit conſtamment de ne rien entendre. Toujours maître par ce moyen de profiter des circonſtances, s'il le jugeoit à propos, toujours en ſureté contre la fureur des ſoupçons de ſon pere.

Tout réuſſiſſoit au Cherif, Zidana échouoit dans tout. Sa rivale vivoit, le Roy la voyoit toujours, il donnoit à Mahamet des marques de bonté & de préférence ſur ſes freres dans toutes les occaſions. La joye qu'en témoignoit tout l'Alcaſſave, ajoutoit encore aux chagrins qu'elle lui donnoient. Elle prit une ſeconde fois le parti d'éloigner le Cherif qu'elle ne pou-

voit perdre. Le Gouverneur de la Province de Montigara fut tué dans une émeute. Le Roy lui donna Mahamet pour succesſeur. Tout le monde le preſſa & le conjura de voir Zidana avant ſon départ, du moins par rapport à ſa mere; il s'en excuſa toujours ſur différens prétextes, & ſe rendit à Montigara ſans l'avoir vûe.

Pendant ſon ſéjour à Miquenez Mahamet s'y étoit appliqué à l'étude du Gouvernement beaucoup plus ſérieuſement qu'il n'avoit jamais fait. La groſſiereté de l'enfance des Maroquins ſur ce point eſſentiel, lui paroiſſoit toujours incroyable, lorſ-

qu'il les comparoit aux Peuples d'Europe. Il avoit fait venir secretement d'Espagne la plupart des meilleurs Ouvrages qu'elle eut sur cette matiere. Il en suivoit les principes sur les arts, le commerce & l'agriculture autant qu'il le pouvoit. Il avoit à combattre l'opposition de l'ignorance, aussi attachée à ses erreurs que la science à la vérité. Ce n'étoit que sur les établissemens & les innovations qu'il entreprenoit, que le Conseil de Miquenez recevoit des plaintes contre lui; mais il en recevoit souvent. Mahamet apprenoit inutilement aux Peuples, & leurs malheurs, & le remede qu'ils

étoient maîtres d'y apporter l'industrie ; ces Barbares s'aveugloient avec obstination jusques sur leurs propres besoins.

Toutes ces plaintes qu'excitoit un homme qui ne s'occupoit que de la gloire, & du bonheur de sa Nation étoient empoisonnées par Zidana & justifiées par Selime. L'une accusoit Mahamet de vûes ambitieuses trop étendues, pour n'avoir d'objet que la réformation des mœurs. L'autre prouvoit par des Mémoires raisonnés que lui envoyoit son fils, qu'il n'étoit occupé dans tout ce qu'il entreprenoit que de l'intérêt du Roy lié intimement avec celui de

ſes Sujets. Enfin Zidana ne ménagea plus rien, & réſolut de faire périr Mahamet. Pour cet effet elle ſe fit envoyer de Montigara un plan du ſoulevement que Mahamet ſembloit projetter. Elle le porta ſur le champ au Roy, en lui diſant qu'il alloit connoître par là, qui des deux étoit plus digne de ſa confiance ou d'elle ou de Selime.

Mouley Iſmael heureux & méchant ne craignoit rien tant que ce qui attaquoit ſon autorité. Lorſqu'il eut parcouru le Mémoire de Zidana, il courut en fureur à l'appartement de Selime, & la manqua en entrant d'un coup de lance qu'il avoit

par malheur à la main. Tu n'es qu'une Chrétienne, lui dit-il, parle, revele-moi les complots de ton fils ou je te fais mourir à l'instant? Selime protesta au Roy que son fils étoit incapable d'en former, & qu'elle en répondoit sur sa propre vie. Le Roy pour arracher son secret, lui fit mettre les pieds dans une espéce de chaussure de fer, que l'on fit rougir au feu devant elle. Les douleurs de cette torture firent tomber la Sultane sans connoissance, & la rappellerent à elle-même par leur violence; elle la soutint & n'avoua rien. Le Roy la quitta en la ménaçant d'un nouveau supplice, si elle s'obstinoit au silence.

Tandis que Selime étoit mourante des suites de la question qu'elle avoit soufferte, la vérité se découvrit. Mahamet instruit des accusations que l'on formoit contre lui, en dissipa jusqu'à l'impression. Selime se rétablit, & le Roy l'assura froidement qu'il oublioit tout. Pour Zidana son excuse se trouva dans son motif ordinaire, son attachement qui préferoit dans tout ce qui intéressoit le Roy, le danger de se tromper, à celui de l'exposer. Il fut toujours le même à son égard aussi foible & aussi crédule qu'il l'avoit été par le passé.

L'effet inévitable de la tyrannie, une révolution attira toute

l'attention du Roy. Celle-ci étoit réelle & publique. C'étoit un Alcayd de la premiere réputation qui étoit à la tête. L'oppreſſion générale fit voler avec empreſſement toute la Province de Taroudante auprès de celui qui promettoit de la venger & de la finir. Benſacatin qui en étoit Gouverneur, tenta d'affranchir des Peuples qu'il ne pouvoit ni contenir ni accabler malgré les cruautés de la Cour.

Mouley Iſmael trembla ſur la perte d'un Trône qu'il étoit indigne d'occuper. Il n'avoit point d'autre moyen de s'y maintenir que de punir ſans ceſſe des révoltes qu'il ordonnoit. Des def-

ſeins qu'il tenoit encore ſecrets, l'empêcherent de marcher lui-même contre Benſacatin. Ce fut ſur ſon fils Mahamet qu'il ſe repoſa du ſoin de diſſiper les troubles qu'il excitoit. Il le rappella de la Province de Montigara, & lui donna le Gouvernement de celle de Taroudante ; il falloit la ſoumettre & la conquerir ſur ſes propres Habitans, conduits par un homme qui avoit toute leur confiance. Le Roy en nommant Mahamet pour cette expédition, lui donna une preuve publique de la ſienne.

La Province de Taroudante eſt une des plus conſidérables du Royaume de Maroc. La Ville

qui lui donne son nom, est capitale du Royaume de Souz. Mahamet se rendit en diligence à la tête du petit nombre de Troupes qui étoit demeuré fidéle à son pere. La réputation du Cherif & les amis qu'il avoit dans l'armée ennemie, attirerent d'abord quelques transfuges dans son camp. Bensacatin arrêta la désertion, en disant: que des traîtres ne pouvoient être que des lâches. Il laissa une entiere liberté de les suivre à ceux qui leur ressembloient. Il fit seulement sentir le peu de fonds que les Rébelles pouvoient faire sur les graces du Roy, qui ne pardonnoit que pour punir en se rendant maî-

tre des coupables. Ses Officiers & ses Soldats le crurent, lui jurerent de nouveau de lui être fidéles, & il marcha aussi-tôt au-devant de l'Armée du Roy. Son expérience lui faisoit regarder avec mépris un jeune Cherif, qui ne sçavoit de la guerre que ce qu'il en avoit lû dans les Ouvrages Espagnols, ou ce qu'il en avoit entendu dire aux Généraux de son pere. Il promettoit à ses Soldats une victoire certaine & la dépouille des ennemis. Il les assuroit qu'il ne falloit que les rencontrer pour les vaincre; les apparences le favorisoient, son Armée étoit dix fois plus forte que celle du Roy.

Mahamet inſtruit de la ſupériorité de l'Armée de Benſacatin, & de la fidélité de ſes Troupes, en informa ſon pere, & lui demanda du ſecours. Il étoit encore à pluſieurs journées des Ennemis ; mais dans peu de jours il les pouvoit rencontrer & être vaincu ſans rendre de combat, parce qu'il étoit dans une plaine où il pouvoit aiſément être enveloppé. A toutes ces remontrances le Roy ne répondit que par un ordre de joindre l'ennemi & de le combattre, & n'envoya pas un homme de renfort. Mahamet crut qu'on avoit envie de le perdre : il réſolut de vendre du moins ſa vie

bien cher & obéit. Tout autre que lui feroit arrivé aux Ennemis fans un feul Soldat; il n'y en eut pas un qui ne voulut partager avec lu ile péril qu'ils connoiffoient comme lui, malgré fon attention & fon adreffe à le déguifer.

Après des marches très-vives de part & d'autre, les Armées fe trouverent en préfence, & le lendemain de leur jonction devoit être celui de la Bataille. Mahamet ne rendit pas dans cette occafion la juftice qui étoit dûe à la politique fombre & artificieufe du Confeil de Miquenez. Son pere combattoit la trahifon par les traitres, avant que

de l'attaquer par les armes. Il étoit sûr d'un évenément heureux, lorsque le Cherif croyoit marcher à une mort inévitable. Cette nuit même qui devoit précéder l'action on emmena Bensacatin pieds & mains liés à sa tente, & c'étoit deux Alcayds dont le Rebelle se croyoit aussi sûr que de lui-même qui le conduisoient ; tous les principaux Officiers avoient été corrompus par leurs soins & par leur exemple. L'Armée demanda grace, & passa toute entiere sous le commandement de Mahamet. L'objet innocent de leur haine & de leur terreur, devint dans un instant celui de leurs délices

& de leur confiance. Inconſtance ordinaire à la multitude, & ſurtout à l'Afrique. Les Chefs ſont le torrent qui l'entraîne & la conduit à ſon gré.

Benſacatin fut envoyé à Miquenez ; l'échaffaut étoit préparé pluſieurs jours avant ſon arrivée. Le Roy le condamna à avoir les jambes & les bras coupés à pluſieurs repriſes, la langue arrachée, & à être enſuite attaché au cadavre d'un Chrétien. L'Arrêt fut exécuté ; Supplice trop affreux pour ne pas faire horreur à ceux-même qui croyoient ſa punition juſte. Il ne fut peut-être point de jour du regne de ce Roy monſtre qui

ne fut marqué de ces traits qui font frémir l'humanité. Les Provinces, la Capitale, l'Alcassave, ses femmes, ses enfans, ses Sultanes, tout gémissoit sous le joug de sa Barbarie; tout passoit des gémissemens aux amertumes, & les murmures aussi infructueux que généraux ne produisoient aucun changement.

Le supplice de Bensacatin dissipa ou contint les Rebelles. Mahamet chargé par le Conseil de Miquenez de donner à Taroudante les exemples de séverité qu'il avoit reçu de la Cour, estima le sang des malheureux; il les prévint secretement du sort qui les ménaçoit, & en laissa

échapper un grand nombre. Sa rigueur ne tomba que ſur quelques ſcélerats connus, qui ne cherchoient dans les troubles que le droit de piller & d'exercer les violences les plus atroces.

Toute la Province étoit réſolue à combattre juſqu'à la mort, lorſque Mahamet en fut nommé Gouverneur. Un fils de Mouley Iſmael armé de la vengeance de ſon pere, ne lui annonçoit que des échaffauts & du ſang: une conduite ſi oppoſée aux préjugés lui gagna tous les cœurs. Le Roy l'avoit chargé en partant de doubler les impôts, afin de mettre les ſéditieux hors d'état de remuer. Mahamet repré-

ſenta que, ſi l'on exécutoit ſes ordres, ce ſeroit rallumer le feu qu'on venoit d'éteindre, qu'il falloit, avant tout, rappeller les Habitans des campagnes que la guerre & la crainte avoient diſperſés. Qu'il n'y avoit aucune eſpéce de commerce qui n'eût été ſuſpendu, tandis qu'elle duroit. Il ajouta que ſi le Roy vouloit conſentir à remettre ces impoſitions ſeulement quelques années, il ſeroit facile de les rendre beaucoup plus conſidérables que par le paſſé. L'eſprit d'intérêt obtint d'un Roy avare ce qu'il refuſoit à la juſtice & à la néceſſité. Mahamet profita de cette indulgence, pour rétablir

l'ordre. Les campagnes furent cultivées, & la sureté des Laboureurs fût établie contre les rapines des Brigands oisifs. Dans un Pays, où c'est être riche que d'avoir le nécessaire, un foible commerce avec Miquenez & les voisins répandit bientôt ses avantages : la bonne foi étoit assurée ; les chemins peuplés de caravannes de vagabonds furent libres. Mahamet fournissoit de ses deniers aux avances de toutes les entreprises utiles. Le brigand connut la société ; l'homme sans mœurs estima la probité, parce qu'inutile jusqu'alors, elle devint nécessaire à sa fortune ; les familles errantes se fixérent, dans

des portions de terre qui leur furent aſſignées. Dans l'eſpace de trois ans un Peuple de Barbares promit d'être bientôt un Peuple de Citoyens. La condition des Maroquins, le malheur de naître eſclaves de leurs Souverains, étoit le plus grand obſtacle que Mahamet eut à ſurmonter : il ne pouvoit leur donner la liberté ; il leur en procura du moins les douceurs & leur fit oublier qu'ils ne l'avoient pas.

Le Tréſor du Roy recevoit plus de la Province de Taroudante que des deux plus riches Provinces de ſon Royaume, & juſqu'alors elle avoit été la moindre avec une diſtance infinie.

Cet

Cet avantage engagea le Roy à accorder à Mahamet une grace qu'il n'avoit jamais faite, il le continua pour dix ans dans son Gouvernement. Cette récompense fut un nouvel encouragement pour les Habitans. Certains de travailler pour leur bonheur, ils s'appliquerent avec une nouvelle ardeur. Ces malheureux n'avoient encore que leur subsistance, vivoient dans des cabanes, marchoient presque nuds; mais la crainte de la férocité ne les obligeoit plus à être féroces. Ils s'attacherent à la culture des terres qui leur étoient échûes en partage; ils les regarderent comme le patri-

moine de leur famille; ils vécurent tranquilles avec leurs femmes & leurs enfans. Il faut connoître à fonds dans quelle barbarie ce Peuple vivoit avant ce changement pour l'estimer. Mouley Ismael exigeoit sans cesse. Les Habitans de Taroudante heureux de ce qu'on leur laissoit, donnoient sans murmure tout ce que Mahamet leur demandoit.

Tandis que Mahamet étoit l'amour d'une Province, Mouley Ismael étoit l'horreur des Souverains, de ses *Sujets* & de l'Univers. Sa cruauté toujours nourrie de sang & jamais désaltérée, prenoit de nouvelles for-

ces dans l'impunité. La soumission de la misere l'enhardissoit ; l'audace du désespoir la défioit ; pas un de ses Sujets n'étoit sûr de voir finir le jour qu'il ne voyoit commencer qu'en tremblant. Toute sa Politique s'étoit bornée d'abord à se faire craindre : il jugea qu'il falloit conserver la terreur qu'il avoit imprimée dans tous les cœurs. Arrivé au Trône, il essaya le despotisme sur des Esclaves ; il se disoit maître absolu de ses Sujets, & les croyoit nés uniquement pour satisfaire ses désirs. Un de ses plaisirs dès-lors fut de monter à cheval, de tirer son sabre, & de couper en même

tems la tête à l'Esclave qui lui tenoit l'étrié. Ces épreuves commencerent par des Chrétiens, à qui l'on ne pouvoit reprocher que le malheur d'être sous sa puissance. Elles finirent par les Alcayds ses propres Favoris, qu'il combloit un jour de caresses, & qu'il envoyoit le lendemain sur des échaffauts, qui étoient toujours préparés sur la place publique. Ce qui paroissoit prendre plus d'empire sur son cœur dans son Serrail, n'étoit pas plus heureux. L'amour même ne pouvoit tromper sa cruauté. Ses plus cheres Sultanes recevoient la mort en sortant de ses bras. Il n'eut d'atta-

chement que pour la femme la moins faite pour en inſpirer, la barbare Zidana; la conformité des plus horribles inclinations eſt donc un attrait qui fait aimer au cœur tout ce qui lui reſſemble?

Le Roy ayant rappellé dans ce tems un de ſes enfans du Gouvernement de Maroc, Mahamet partit en diligence de Taroudante pour aller le demander. Il trouva le Roy dans une cour de l'Alcaſſave, feignant de rendre juſtice à ſes ſujets, ce qu'il faiſoit réguliérement pluſieurs fois la ſemaine. Il étoit au milieu des Alcayds qui formoient ſon Conſeil, quelques Talbes (ce ſont

leurs Prêtres) étoient à ses côtés; on conduisoit devant lui ceux qui y étoient cités; il étoit libre à chaque particulier de s'en approcher. Le Roy écoutoit, prononçoit, exécutoit souvent lui-même ses Arrêts ; il se tournoit ensuite du côté de son Conseil: Tu dis bien, Seigneur; anama, Sidi, étoit sa réponse universelle. Ouvrir un avis opposé à l'injustice la plus atroce, c'eût été mériter la mort. Voilà ce que le Tyran appelloit un Conseil, un Tribunal & une Justice. Mahamet que le Roy avoit fait asseoir à côté de lui sur une natte, répondit à son pere qui lui demanda le sujet de son voyage, que c'étoit

le Gouvernement de Maroc. Le Roy fit voir en ſécouant la tête lentement & à pluſieurs reprises, que cette demande lui déplaiſoit ; il fut un moment ſans parler ; il avoit derriere lui deux filles de ſon Serrail. Elles n'avoient que quinze ans ; l'une portoit ſur ſes bras un enfant, & l'autre ſon ſabre nud. Il dit à celle qui tenoit l'enfant, de lui aller chercher un cafétan verd, dont il vouloit faire préſent à ſon fils. Lorſqu'elle fut de retour, il ordonna à Mahamet d'eſſayer cet habillement, & de marcher pour qu'il jugeât s'il lui faiſoit bien. Que penſes-tu de ce cafetan, lui dit-il, lorſqu'il eut fait

quelque pas ? Mahamet répondit qu'il étoit beau, bienfait; mais qu'il ne l'étoit pas pour lui, parce qu'il étoit trop grand. Maroc est de même, reprit le Roy, il n'est pas à ta mesure, il est trop grand. Ce fut ainsi qu'il lui refusa le Gouvernement de Maroc.

Quoique cette Ville ne fût plus la même depuis que Mouley Ismael avoit fixé son séjour à Miquenez, elle étoit encore la plus riche & la plus puissante du Royaume. Le Roy étoit dans un âge fort avancé. Il y avoit lieu de croire que celui, qui feroit Gouverneur de Maroc à sa mort, se rendroit maître de

de l'Etat. Par cette ſeule raiſon Mahamet avoit toujours douté du ſuccès de ſa démarche, parce qu'il dépendoit de Zidana autant que du Roy : mais il ne put refuſer de la faire à Selime qui ſouhaitoit qu'il fût plus près d'elle ; ce qui ne venoit que de la tendreſſe fut imputé à l'ambition.

Mahamet reſta peu de tems à la Cour, quoique ſon pere le laiſſât maître d'y paſſer quelque tems avec ſes femmes & ſes enfans. Ses yeux & ſon cœur n'étoient pas faits pour les ſpectacles que la cruauté y donnoit ſans interruption. Il revint à Taroudante, où il reprit l'occu-

pation d'enſeigner à des hommes, à l'être, de leur donner des mœurs, des vertus, une Patrie dont ils manquoient dans les lieux même où ils étoient nés. Toutes les Provinces du Royaume inſtruites du bonheur dont jouiſſoit celle de Taroudante, le demanderent pour Gouverneur.

Zidana obtint dans ce tems ce que ſon orgueil demandoit depuis long-tems au Roy. Elle lui avoit donné ſon premier enfant depuis qu'il étoit monté au Trône, & par cette raiſon reconnue Reine au Serrail, elle voulut l'être dans Miquenez. Cette cérémonie s'y fit avec

beaucoup d'éclat. Elle parcourut toute la Ville dans une calêche. Elle portoit un ſabre à la main en ſigne de la ſouveraine puiſſance. Une foule de Gardes, d'Eunuques & d'Eſclaves ſervoit d'eſcorte à la marche. Dans un détour étroit, l'affluence fut ſi grande, que le char de ſon triomphe fut obligé de s'arrêter. Elle donna ordre aux Gardes de faire un exemple ſur ce qui s'oppoſeroit à leur marche. Deux femmes & ſix hommes furent dans l'inſtant tués à coup de fuſil. Elle entra dans l'Alcaſſave, chargée de l'horreur de la Ville, & s'arrêta dans toutes les Cours, pour y recevoir les hommages des

Cherifs, des Alcayds & des Sultanes. Depuis ce jour elle ne ſortoit jamais de ſon appartement ſans qu'une de ſes Eſclaves portât le ſabre nud & levé devant elle juſques dans le Serrail des femmes qu'elle alloit viſiter. Elle n'exerça d'abord ſa nouvelle autorité que ſur les Eſclaves & ſurtout ſur les Chrétiens. Elle l'étendit dans la ſuite juſques ſur les Sultanes dont elle étoit jalouſe, en fit aſſaſſiner pluſieurs en ſa préſence; elle oſoit ſe comparer par ces abus de l'autorité à la Reine Eliſabeth dont l'Angleterre adoroit le Gouvernement, tandis que le ſien étoit déteſté juſqu'aux lieux où elle ne régnoit pas.

Toutes les démarches de Zidana n'avoient pour objet que l'élévation de ſon fils. Quoique l'aîneſſe lui promit la Couronne, pluſieurs Cherifs ſes freres paroiſſoient à la Sultane en état de la lui diſputer. Mouley Zidan leur pardonnoit une ambition qu'il croyoit inutile. Accoutumé à ſe plonger dans toutes ſortes de plaiſirs, leur paſſion étoit la premiere de ſon cœur. La Religion, dont ſon pere reſpecta toujours les dehors, ne fut point un frein pour lui. Il faiſoit publiquement des excès de vin, défendu rigoureuſement par l'Alcoran : d'autres excès plus abominables ſuivoient ceux de la table ; mé-

chant par goût, cruel de sang froid, furieux jusques dans ses plaisirs, femmes, esclaves, tout étoit exposé à ses infâmes débauches. Il n'estimoit la puissance que par le droit qu'elle lui donnoit de les assouvir. Un Arabe qui venoit présenter au Roy deux de ses filles, le rencontra lorsqu'il étoit dans les transports de l'ivresse. L'aînée avoit quinze ans, la seconde quatorze, & toutes deux donnoient de grandes espérances de beauté. Le Cherif les reçut des mains de leur pere, & lui promit de les présenter au Roy. Ce pere malheureux l'eût à peine quitté qu'il fut assassiné par l'ordre du

Cherif. Ses filles oserent résister aux sollicitations & aux emportemens d'un homme qu'elles prenoient pour un simple Officier de l'Alcassave. Elles ignoroient qu'elles étoient dans le Serrail de Zidan où il les avoit fait conduire. Leur résistance opiniâtre fut un attrait pour un cœur dont les desirs étoient ordinairement des ordres. Elle fut inutile. La violence obtint ce que les prieres & les ménaces n'avoient pû obtenir. Ces deux victimes de sa brutalité le furent un instant après de sa cruauté. Il les fit couper par morceaux qu'on jetta dans un puit. L'eau de ce puits teinte de sang d'abord, &

corrompue peu de jours après, découvrit un crime qu'il avoit espéré de tenir caché. Il craignoit qu'il ne vînt à la connoissance de son pere, qui punissoit rigoureusement dans ses enfans les cruautés qu'il se pardonnoit. Il fit combler le puits sous prétexte qu'il étoit mal placé, & son crime fut enterré dans ses ruines. On supprime les autres traits de la vie de ce Cherif. C'est déja trop de l'avoir fait connoître par celui qu'on n'a rapporté que pour cet effet. Tout ce qui le flattoit dans la Couronne, c'étoit la mollesse & le despotisme du Serrail. Si l'on excepte du pouvoir absolu le barbare

plaiſir de verſer le ſang ſans crainte comme ſans remords, toute ſon ambition noyée dans la groſſiereté des ſens, ſe bornoit à la ſatisfaction de ſes déſirs. Avec tant de vices il ne pouvoit accoutumer ſon cœur à l'unique que ſouhaitoit ſa mere, la haine pour Mahamet; il l'aima toujours malgré les ſujets de défiance & d'averſion qu'elle ne ceſſoit point de lui donner ſur lui.

Depuis que Zidana avoit été proclamée Reine, elle traita Selime avec beaucoup plus de douceur. Lorſqu'elle étoit prête à ſortir de l'appartement du Roy, elle l'envoyoit ſouvent chercher. Selime obtint alors par ſon cré-

dit qu'Abdulmen fût nommé Alcayd : attaché à Mahamet dès sa plus tendre jeunesse, il avoit suivi sa fortune. Lorsque ce Chérif avoit dans son Gouvernement quelqu'affaire importante à la Cour, il envoyoit Abdulmen à Selime. Ami du fils, il eut toute la protection de la mere. Zidan avoit demandé au Roy qu'il fût reçu dans l'appartement de la Sultane, afin qu'il pût l'entretenir plus librement de tout ce qui regardoit Mahamet. Elle lui témoignoit elle-même beaucoup d'amitié. Lorsqu'il retourna à Taroudante, elle lui donna une bague où étoit le portrait du Roy. C'étoit un

présent dangéreux. Zidana ne le cacha pas à Abdulmen. Il ne portoit cette bague que devant elle. Il l'avoit toujours sur lui, & n'apprit à personne, pas même à Mahamet, le sécret de sa faveur.

Le Roy paroissoit n'avoir plus que de l'amitié pour Selime. Quarante enfans (& il n'est pas possible de douter qu'il n'en fut le pere) que lui donnerent ses Concubines pendant l'espace de trois mois, lorsqu'un Voyageur François étoit à sa Cour, ne permettent pas de croire que son amour fut pour elle seule. Il en eut jusqu'à six cens qui vêcurent ensemble. On ne compte point

les filles dans ce nombre. Elles étoient étouffées en naissant par les Sages-femmes. Issu de Mahomet par sa fille Fatime, le Roy auroit cru profaner son sang s'il l'eût mêlé avec celui du plus grand Prince de l'Europe. L'Alcoran proscrit ses alliances. Il paroissoit le suivre à la rigueur dans tout ce qui regardoit son Serrail & sa famille. Avec cinq cens Concubines qu'il entretenoit à l'Alcassave, il n'avoit que quatre femmes, ce qui étoit le nombre permis par la Loy.

Une union parfaite avec Zidana faisoit chaque jour oublier à Selime toutes les peines que cette Sultane lui avoit causées.

L'incurſion que firent alors des Arabes dans la Province contigue à celle de Taroudante, lui fournit une occaſion d'en obtenir une nouvelle grace. L'Alcayd qui étoit à la tête de cette Province y avoit amaſſé de grandes richeſſes. Son premier ſoin fut de les mettre à couvert. Au lieu de marcher d'abord à l'ennemi, il ſe retira avec une partie de ſes Troupes à une eſpéce de Château extrêmement fort où il mit ſes tréſors ; toute la Province livrée en proye à l'Ennemi implora le ſecours de Mahamet. Il y envoya Abdulmen, qui joignit avec ſon ſecours le peu de monde que l'Alcayd avoit

laissé pour faire tête aux Arabes.

Ces brigands comptoient sur le soulevement d'une habitation d'Arabes, beaucoup plus puissante qu'eux. Leurs premiers succès ne leur permirent pas de douter qu'ils ne fussent jaloux de partager avec eux un butin considérable; & leur espérance & leurs sollicitations furent inutiles. Le Chef de cette habitation, celui-là même dont on parlera dans peu de tems, leur répondit constamment, qu'infracteurs de l'alliance qu'ils avoient faite avec le Roy de Maroc, ce seroit contre eux-mêmes qu'il prendroit les armes, s'ils lui parloient encore de les prendre.

Ils étoient avancés dans la Province, l'Alcayd & Abdulmen les pourſuivirent ſans relâche, en détruiſirent un grand nombre & diſſiperent ou chaſſerent le reſte. L'Alcayd ne jouit pas du fruit de ſa précaution; il eut le bonheur d'éviter le ſupplice que le Roy lui deſtinoit; mais il fut tué à côté d'Abdulmen, qui eut tout l'honneur de cette expédition, parce qu'il en eut tout le mérite.

Mahamet inſtruiſit le Roy des ſuccès d'Abdulmen, & lui demanda le premier le Gouvernement de la Province qu'il méritoit de commander puiſqu'il l'avoit délivrée. Il fit plus pour

ſon ami. Il alla lui-même
remplacer juſqu'à ce que la tr
quillité fût rétablie, & l'e
voya à Miquenez ſolliciter u
grace, dont il le croyoit
gne. Le Roy le reçut avec
grands témoignages de ſati
ction & lui accorda ce qu'il
demandoit. Redevable de ſa
tune au fils, le nouveau G
verneur en témoignoit ſa
connoiſſance à ſa mere ave
nouvelles aſſiduités. L'un
ſe laſſoit point de parler de
hamet, & l'autre de l'ente
Il étoit avec Selime, lo
le Roy entra dans l'apparte
de la Sultane. Maîtreſſe d
tretenir ſans témoins, c

ſoit toujours aſſiſter à leurs converſations un Eſclave & un Eunuque.

Le Roy agité malgré ſa diſſimulation, dit à Abdulmen de ſortir & de l'attendre à la porte de l'appartement. Il regarde Selime avec fureur ; c'étoit les regards de la mort qui tomboient ſur elle. Il tira le poignard qu'il portoit à ſa ceinture, & lui dit que c'étoit de ſon ſang, ou de celui de Zidana, qu'il alloit être teint. Donne-moi mon portrait, dit-il, ou tu vas mourir. Selime l'aſſura qu'elle le lui donneroit dans le jour même, & ajouta qu'elle s'étoit apperçûe depuis peu qu'il étoit égaré. Le Roy

plus furieux lui ordonna de le trouver dans l'inſtant ou de ſe réſoudre à mourir. Elle le chercha, elle trembla, elle gémit, ne ſoupçonna point Zidana, & ne pût le trouver. Le Roy fit entrer un de ſes Gardes lui parla à l'oreille, & ordonna qu'on le poignardât. Selime n'entendit que ces mots & le nom d'Abdulmen. Elle ſe jetta aux pieds du Roy. Elle implora ſa clemence avec les inſtances que méritoit l'ami de ſon fils. Ses ſoupirs, ſes larmes, ſes gémiſſemens auroient décidé la rigueur du Tyran s'il avoit été incertain. Un Garde qui revint rendre réponſe au Roy, lui apprit que ſon

ordre étoit exécuté, & lui remit son portrait qu'il avoit trouvé sur Abdulmen. Selime se troubla & perdit connoissance. Mouley regretta qu'elle ne sentit pas la mort qu'il lui fit donner; mais il étoit trop outré, pour différer sa vengeance. Voilà le dernier coup que Zidana porta à la Sultane. Elle l'avoit accusée d'aimer Abdulmen. Les apparences confirmoient son accusation. L'innocence de l'amitié & de la vertu fut sacrifiée à la noirceur de la calomnie. Zidana l'avoua, & elle fut impunie. Elle-même avoit fait prendre en sécret le portrait dans l'appartement de Selime & l'avoit donné à Abdulmen.

Mahamet enrichi des libéralités de son pere & des revenus de la Province de Taroudante, avoit amassé de grands trésors dans son Gouvernement. Occupé jusqu'alors des avantages publics, il crut pouvoir accorder quelque chose à la douceur de sa vie. Le Château où logeoient les Gouverneurs, étoit si vieux qu'il ménaçoit ruine de tous côtés. Le peu de séjour que ses prédécesseurs y avoient fait par l'inquiétude du Roy qui les rappelloit au bout de quelques années, joint à leur avarice, les avoit empêchés non-seulement de l'embellir, mais d'y faire les réparations nécessaires. Mahamet le fit dé-

molir, & en fit bâtir un tout neuf dans une ſituation agréable. Mouley Cherif ſon frere, qui avoit refuſé pluſieurs Gouvernemens pour vivre avec lui, ſe chargea de la conduite de cette entrepriſe. Mahamet le quitta au printems comme à ſon ordinaire, pour encourager par ſa préſence les Arts, les mœurs & les vertus dans toutes les parties de ſa Province. Il viſitoit lui-même tous les ans tous les Adouars*, diſtribuoit des récompenſes, accordoit des exemptions à ceux qui réuſſiſſoient mieux que les autres dans leur travail; il chargeoit au contraire

* Ce ſont les habitations des Maures.

de nouvelles impoſitions qu'il faiſoit exiger avec ſévérité, ceux qui croupiſſoient dans l'oiſiveté, & qui regrettoient leur premier brigandage. Les malheureux que les accidens des ſaiſons privoient du fruit de leurs travaux, trouvoient toujours un ſecours certain dans ſa bonté. Le Négociant dont le commerce s'étendoit, recevoit de lui des fonds pour le ſoutenir & des éloges, dont il avoit appris aux Maures à connoître le prix. L'émulation eſt dans tous les cœurs, il ne s'agit que de la développer. Qu'on ceſſe d'abrutir les hommes par la miſere, qu'on les police par leur propre bonheur,

il n'y aura plus de barbares.

Mahamet de retour, trouva le nouveau Château fini, sur les plans dont il étoit convenu avec Mouley Cherif. On ne sçait de particulier sur cet édifice, que ce qu'on en lit dans une Relation imprimée à Rouen en 1714. Elle dit que ce séjour plaisoit beaucoup aux deux freres. Une belle riviere qui passe au pied du Château, rend les environs fertils & agréables. De vastes jardins en embelissent encore les bords. On y voit des plantations de palmiers, faites avec un dessein exact & suivi. On a ménagé quelques endroits pour les plaisirs de la pêche. Les deux freres

inséparables, continue cette Relation, goutent dans ce séjour les douceurs de leur amitié & de leur Gouvernement paisible. Sans autre ambition que celle de faire des heureux & de l'être, loin des révolutions de la Cour, ils bornent leur bonheur à être chéris des Peuples. Cet Ouvrage ne dit rien de plus.

La mort de Selime étoit encore secrette à l'Alçassave. Zidana craignit l'affection des Alcayds pour Mahamet, les reprimandes des Talbes & les regrets des Sultanes. Ce n'étoit que pour arriver plus surement à la perte du fils qu'elle cachoit celle de la mere. Objet de sa crainte par

rapport à son fils Mouley Zidan, il l'étoit de sa haine. Mais le coup étoit plus difficile à porter. Aimé de son pere, adoré de toute la Nation, irréprochable à tous égards malgré tout l'art qu'elle employoit sans cesse pour l'engager dans une révolte, Mahamet ne lui donnoit aucune prise sur lui.

Le projet pour lequel le Roy se préparoit depuis quelque tems devint public. Il partit de Miquenez pour aller faire le siége d'Oran. Zidana, maîtresse en son absence avec un Conseil d'Alcayds & de Talbes gouvernoit aussi absolument que le Roy. Peu de tems après son départ,

Mahamet reçut un ordre de ce Tribunal de sang. Il étoit écrit de la main d'un des principaux Talbes ; le Sceau du Roy y étoit.

La Province de Taroudante est bornée d'un côté par plusieurs habitations d'Arabes. L'éloignement de la Cour, la situation de leur Pays, coupé partout de montagnes, & plus que le reste, leur caractére indocile & inconstant les rendent fort difficiles à contenir. La soumission n'avoit long-tems été pour eux que le délai forcé d'un nouveau soulevement : accoutumés à vivre des courses qu'ils faisoient dans la Province de Taroudante, le butin qu'ils en

emportoient, avoit fourni jusqu'alors à leur subsistance. Les Princes d'Afrique les ménacent & les châtient quand ils sont en paix avec leurs voisins; lorsqu'ils y sont en guerre, ils les flattent & font des Traités avec eux.

Lorsque Mouley Ismaël arriva au Trône, ils avoient à leur tête un Chek * qui étoit connu de lui. Ce Barbare ignoroit les Loix, la Politique & la Cour; il ne connoissoit que la justice & la probité, mais il les connoissoit au point de les persuader à son Peuple. Le Roy de Maroc fit alliance avec lui. Les Arabes ses voisins voulurent l'en déta-

* Chef sous le Titre de Juge.

cher. Il avoit juré d'être fidele, il le fut & força son Peuple à l'être, souvent au péril de sa vie. Il étoit prêt à la donner à l'exemple des vertus qu'il pratiquoit, sans les avoir apprises que de son cœur. Il étoit alors dans une grande vieillesse, mais sain, robuste, frugal par goût, son tempérament étoit plein de vigueur. Soit par cette justice que le vice rend nécessairement à la vertu, soit par son intérêt particulier, le Roy de Maroc lui donna dans toutes les occasions des preuves de son estime & de son amitié. C'étoit la tête de ce vieillard, l'honneur des hommes & l'exemple des Nations policées au mi-

lieu d'un Peuple barbare que demandoit l'ordre du Roy. Mahamet n'avoit pas le droit d'examiner, de réfléchir ni de remontrer. Sujet d'un Tyran il ne lui étoit pas permis de songer qu'il étoit son fils. Il gémit de répandre un sang qu'il auroit racheté du sien. Mais son Conseil & son frere lui persuaderent qu'il ne pouvoit se dispenser de le répandre. Il instruisit la Cour de l'exécution de l Arrêt.

Les enfans du Chek allerent à Miquenez demander justice de la mort de leur pere. Mahamet y arriva peu de tems après eux. Le Roy étoit de retour de l'expédition d'Oran.

Mahamet attendoit ſon pere dans une cour, par où il devoit paſſer pour aller ſe baigner. Les enfans du Chek en pleurs, imploroient ſa juſtice. Le Roy remarqua ſon fils qui le ſaluoit, & ne lui parla point; au ſortir du bain il le regarda avec indignation : Es-tu Cherif, lui dit-il? Tu ſçais ſi je le ſuis, répondit Mahamet. J'aimois le Chek que j'eſtimois, j'ai exécuté tes ordres. Voilà ta Lettre : j'ai dû obéir.

Le Roy s'étant fait lire la Lettre, ne fit aucune réponſe ni à ſon fils, ni à ceux du Chek. La pâleur qui annonce ſa plus grande fureur couvrit ſon viſage; ſes yeux s'allumerent; il prononça quel-

ques mots mal articulés, se jetta sur un cheval qui étoit auprès de lui, & courut à toute bride à l'appartement de Zidana. Elle avoit l'art de charmer jusqu'à la fureur qu'elle inspiroit. Tout le Serrail, tout l'Alcassave s'attendoient, qu'elle alloit recevoir la mort qu'elle méritoit. Elle parla, elle fut non-seulement innocente, mais sage & juste. Elle accusa le Chek d'intelligence avec Mahamet. Elle en fournit des preuves qu'elle avoit sçû fabriquer: Le Roy renvoya les enfans du Chek sans leur rendre aucune justice. Il leur fit seulement quelques présens, considérables par la seule pauvreté dont ils fai-

ſoient gloire. Ils rougirent de les accepter. Mais la crainte d'irriter le Roy ne leur permit pas de les refuſer. On perſuada à Mahamet que Selime étoit morte de maladie. Il pleura ſa mere, déteſta la Cour, partit mécontent de ſon pere qui le ſoupçonnoit, & revint à Taroudante plein de douleur, d'indignation & de projets de vengeance.

Peu de tems après le départ de Mahamet, ſon pere effraya ſes Peuples par de nouveaux ſpectacles de ſa cruauté. Une Angloiſe de dix-huit ans dont il vouloit faire une de ſes concubines, refuſa conſtamment d'abandon-

ner sa Religion ; elle avoit souffert courageusement les premieres épreuves par où passoient les Chrétiennes. Le Roy indigné de son obstination, la condamna à mourir dans un bain d'huile bouillante.

Des Noirs chargés de la levée des Garames * revinrent peu de jours après de leurs courses, & ne rapporterent au Roy des Adouars de Mellouis & d'Oulai-Zara, dont ils étoient Receveurs, que la moitié des sommes ordinaires. Ils étoient suivis des femmes, des enfans & des troupeaux de ces Pays ruinés par des exactions qui les avoient mis

* Espéce de Tailles.

hors d'état d'en payer de nouvelles : le Roy fit vendre les troupeaux à son profit, & condamna à la mort les femmes & les enfans. Les Habitans de ces Pays malheureux ne désiroient plus que la liberté de pleurer leurs familles & leur Patrie dans quelque Royaume voisin. Le Roy envoya dans ces Adouars deux cens de ses Négres accoutumés à faire couler leurs larmes par leurs vexations ; & les fit tous massacrer.

Tout le Royaume gémissoit sous le poids de ces cruautés. Personne n'osoit en remontrer les horreurs au Roy. Tranquille au milieu des flots du sang de

ses Sujets, il assembloit une armée pour faire la guerre au Roy d'Alger. Quatre Talbes touchés de la misere publique, oserent venir des extrêmités du Royaume de Fez pour en faire entendre la voix. Leur pays les avoit appellés Saints ; s'il en pouvoit être hors du Christianisme, ils auroient mérité ce nom. Le Roy qui les connoissoit, leur donna audience aussi-tôt qu'ils la demanderent. Il étoit Talbe lui-même, parce qu'il avoit voulu l'être, & en faisoit souvent les fonctions. Ce monstre montoit quelquefois en chaire, & profanoit sa Religion jusqu'à la prê-

cher. On aſſure même que ſes diſcours étoient profonds & touchans, & qu'il parloit mieux de la Loy de Mahomet que ceux qui en parloient par état.

L'accueil qu'il fit aux Talbes fut d'abord plein de bonté. Il s'attendoit qu'avant de parler, ils lui feroient les préſens qu'il en recevoit ordinairement dans ces occaſions. Il ſe plaignit, en ménaçant, à un Alcayd qui étoit à côté de lui, de la hardieſſe qu'ils avoient de manquer à ce devoir. Nous t'apportons le plus précieux que l'on puiſſe te faire, lui dit un de ces Talbes, la vérité ſi tu peux

l'entendre, notre ſang ſi elle t'offenſe. * Le Roy indigné ſe leva, mit la main ſur ſon ſabre, & voulut ſe retirer; le Talbe l'arrêta par ſon Cafetan en lui diſant : De la part de Dieu, je t'ordonne de m'écouter, c'eſt au nom de ce ſaint Prophéte que je te parle; le ſang de ton Peuple éleve de toutes parts la voix contre toi. Le Dieu puiſſant, le Dieu juſte eſt prêt à l'écouter. Le Roy s'avança ſur lui à ces mots, & fut prêt à donner ordre qu'on le poignardât. Tu peux ordonner ma mort, ajouta cet

* Toute cette Harangue des Talbes ſe trouve dans les Relations des R. P. Mathurins, qui vont en Afrique racheter les Captifs.

homme intrépide, je la souhaite pour aller rendre compte à Dieu des horreurs de ton regne abominable. Mais il faut me la donner ou m'entendre : Si tu ne change pas de vie, ou si tu ne cesse pas d'être le bourreau d'un Peuple dont tu devois être le pére, horreur des hommes, tu le seras de Dieu & de son Prophéte. Ces tourmens que tu fais souffrir à tant d'innocentes victimes, la justice du Ciel te les destine, tu ne peux éviter de tomber entre les mains de sa vengeance. ... Le Talbe continuoit ainsi, lorsque le Roy le quitta brusquement. Il sçavoit plonger ses Sujets dans les plus dures ca-

amitiés, il ne pouvoit souffrir qu'ils eussent la hardiesse de s'en plaindre. Cette noble fermeté d'un désespoir courageux, lui paroissoit un attentat à sa puissance. Il dissimula & renvoya les Talbes dans leur pays. Ils y périrent tous bientôt après par ses ordres sécrets. Sa conduite ne changea point. Il fut toujours le même.

L'inutilité d'une démarche qui étoit la derniere ressource de la misere, engagea les Talbes à prendre un parti plus dangereux, mais plus sûr. Leur Corps fit une députation sécrete à Mahamet pour lui offrir de la part de Dieu, du Prophéte &

de la Nation le Trône de Maroc. Plusieurs Alcayds qui connoissoient ses sentimens, s'étoient déja rendus à Taroudante pour le même sujet.

Mouley Ismael étoit éloigné du centre de ses Etats; il marchoit à la tête de soixante mille hommes contre les Algériens. Leur Roy qui se croyoit en paix avec celui de Maroc, parce qu'il se reposoit sur les Traités, étoit alors occupé à faire la guerre au Roy de Tunis. Toutes les forces de son Royaume, ses Troupes, étoient éloignées des Frontieres de Maroc : Mouley ne pût résister à l'espérance que lui donnerent ces circonstances de s'emparer

s'emparer ſans peine du Royaume d'Alger. Il ne ſongeoit pas qu'en marchant à cette expédition, il ſe mettoit dans la même ſituation que le Roy d'Alger, plus dangereuſe même pour lui, parce que ſes Sujets étoient ſes premiers ennemis, à qui il ne falloit qu'un prétexte & un Chef pour ſe ſoulever. Peut-être auſſi ſe crut-il trop affermi ſur le Trône pour qu'on osât rien entreprendre contre lui.

Les ſollicitations des Alcayds & les offres des Talbes ne produiſirent aucun effet ſur Mahamet. On s'expliqua, on lui fournit des moyens, les Peuples lui promirent leurs ſecours, les Al-

cayds leurs bras & leur ſang, les Talbes leur autorité & leur crédit, il ne ſe rendit point; on oſa l'accuſer de lâcheté, s'il refuſoit de délivrer une Nation qui ſe jettoit entre ſes bras, & dont il étoit le ſeul eſpoir. Le Cherif ſe laiſſa perſuader: il crut lui-même qu'il n'aſpiroit qu'à être le Libérateur de ſon Pays, & il ne deſiroit au fond que d'en être le Maître. S'il ſe trompoit dans l'objet, il étoit au moins certain de ſes vûes. Il ne vouloit qu'éclairer, enrichir, policer & rendre heureux un Peuple de miſérables qui ne connoiſſoit pas même tout ſon malheur. Un deſir plus ſenſible pour ſon

cœur, celui de punir Zidana & de venger sa mere acheva de le déterminer. Il avoit appris le sécret de sa mort. Elle étoit pour lui un outrage qu'il ne pouvoit pardonner.

Mahamet décidé dans sa révolte, l'annonça avec éclat. Il écrivit au Roy, aux Alcayds & aux Talbes du Conseil, à Zidana & à ses freres, pour les informer qu'il prenoit les armes, non point contre son pere, mais contre la tyrannie. Les motifs de sa révolte, le sang le plus beau de l'Univers qui couloit dans le Serrail, le plus généreux dont les échaffauts dégouttoient par la mort des Alcayds, le plus in-

fortuné & le plus digne de compassion, celui des peuples sacrifiés dans les Villes & les Adouars à l'avarice de son pere, le plus respectable, celui des Talbes égorgés jusques dans les Mosquées, ces motifs si pressans & si sensibles étoient exposés dans ses Lettres avec toute leur force. Elles devinrent si publiques par la multitude des copies qu'on en distribua, qu'elles pouvoient tenir lieu de Manifeste. Miquenez, le Peuple, l'Armée, l'Alcassave, les Serrails, espérerent en secret, & condamnerent en public. Le Royaume de Maroc n'avoit pas un Sujet qui ne fît des voeux pour le succès de la ré-

volte. Il n'en avoit pas encore un ſeul, ſi l'on en excepte la Province de Taroudante, qui osât les faire connoître. Mais ce n'étoit que pour le Roy que ces diſpoſitions étoient ſécretes ; ſon fils en étoit trop certain pour pouvoir en douter.

Le Roy de Maroc apprit le ſoulevement & ne s'en allarma point ; il comptoit ſur ſes artifices, ſur ſa cruauté, s'ils ne réuſſiſſoient pas, & plus que ſur tout le reſte ſur le bonheur qui ne l'avoit jamais abandonné. Il continua ſa marche & feignit de mépriſer un jeune téméraire dont il ſe croyoit ſûr de réprimer l'audace.

Mahamet n'ignoroit pas que le ſuccès de ſon entrepriſe dépendoit uniquement de deux points, la diligence & les premiers ſuccès. Auſſi prompt à profiter de l'ardeur publique, qu'habile à l'inſpirer, il ſurpaſſoit chaque jour les eſpérances qu'il avoit données. Il diſtribua en troupes réglées tous les Soldats qui venoient en foule s'enrôler, les forma par l'exercice & les fortifia par une eſpéce de diſcipline. La plûpart des Maures faiſoient la guerre ſans autres armes que des bâtons ou ferrés ou même brûlés par le bout. Il fit donner à toutes ſes troupes des ſabres, des épées ou des fuſils. Preſ-

que nuds & même ſans chauſſure, ſans autres proviſions que celles qu'ils comptoient trouver dans le Pays qu'ils alloient attaquer, ils marchoient ſans habillement & ſans ſubſiſtance. Le Cherif fit faire des magaſins dans les endroits par où il vouloit paſſer, & fit habiller le plus grand nombre de ſes Soldats. Des Alçayds qui avoient paſſé leur vie à la guerre, étoient venus lui offrir leur expérience: ils furent bien ſurpris lorſqu'ils connurent par ſa conduite qu'ils avoient fait la guerre dans une profonde ignorance des points eſſentiels. Mahamet ne faiſoit rien ſans leur conſeil. La réforme des abus,

les nouvelles inſtitutions, tout ce qu'il entreprenoit pour ſe former une armée de Soldats, & non point de brigands & de vagabonds, il le leur propoſoit avec tant de ménagement qu'ils ſembloient imaginer eux-mêmes ce qu'ils ne faiſoient qu'avouer. Ce qu'on n'avoit point vû dans l'Afrique depuis la décadence de l'Empire Romain, dont elle étoit une Province, on le vit alors avec étonnement. Une armée de Soldats ſoumis à la diſcipline, inſtruite aux mouvemens de la guerre, & vivant dans l'émulation, l'ordre & l'union. La Patrie d'Annibal ſembla reprendre ſes vertus.

Mouley Ismaël instruit de la conduite de son fils, crut devoir prendre des mesures pour arrêter les progrès de sa révolte. Elle avoit pénétré jusques dans son Camp où la désertion augmentoit chaque jour. Ce malheur même lui fournit le moyen de tendre au Cherif un piége dans lequel il se flatta de l'engager. Il avoit toujours à sa suite plusieurs bandes de Maures qu'il chargeoit de commissions sécretes. Elles étoient commandées par des Chefs actifs, insinuans, adroits, fourbes, accoutumés à jouer tous les rôles qu'il leur donnoit. C'étoit par leur moyen qu'il se rendoit maître des Al-

cayds rebelles jusques dans le sein de leurs Serrails & au milieu de leurs armées.

Quatre de ces hommes pernicieux vinrent offrir leurs services à Mahamet : le plus connu étoit Abdrehaman Grenite, à qui une longue expérience avoit enseigné l'art de séduire, de corrompre & de trahir. Le Roy qui l'avoit employé avec succès dans plusieurs circonstances pareilles, lui avoit fait une injustice. Abdrehaman s'en plaignit ; Mouley y avoit ajouté la cruauté, & lui avoit fait donner deux cens coups de bâton en présence de toute l'armée. Mahamet les reçut tous avec des marques de bonté, &

leur donna de l'emploi. Ils lui promirent de débaucher leurs camarades & de les engager à venir les joindre dans peu de tems. Ils lui tinrent parole, & il en vint bientôt après jusqu'au nombre de quatre cens. Mahamet les dispersa dans différens corps, & leur promit de les récompenser aussi-tôt qu'il le pourroit. Ils l'assurerent de leur côté de le servir avec tout le zele & toute la fidélité dont ils étoient capables. Ils étoient en effet dans tout, l'exemple de l'armée., & ils furent admis dans le commerce particulier des principaux Alcayds.

Tout étoit concerté entre les

Roy & ces miférables jufqu'au deshonneur des châtimens dont ils feignoient de rougir. Mais par une intelligence cachée ils fe voyoient fouvent & paroiffoient fe rencontrer, ils raffembloient quelquefois tous leurs gens fous prétexte de leur ancienne liaïfon, & donnoient une efpece d'ordre au moins une fois par femaine; par cet ordre qui n'étoit entendu que d'eux feuls, ils fe trouvoient à des lieux convenus pour fe rendre compte de ce qui fe paffoit. Toutes ces entrevûes étoient fi bien ménagées qu'on les auroit encore prifes pour les effets du hazard, quand on auroit été pré-

venu qu'elles l'étoient de la fourberie.

Le Roy impatient envoya un Corps de Troupes dans la Province de Taroudante, avec ordre d'arrêter son fils & de le conduire à Miquenez. Sur le bruit de la marche de ses Troupes, Abdrehaman & deux de ses Compagnons, allerent proposer à Mahamet de garder des défilés par où elles devoient nécessairement prendre leur route. Ils étoient déja garnis d'Alcayds sûrs; mais Mahamet pour leur donner une preuve de sa confiance, leur permit de s'y rendre aussi. Ils y allerent en effet, & tomberent malades si dange-

reuſement qu'ils furent contraints de quitter le camp, pour aller ſe rétablir dans les Adouars les plus voiſins. On en informa Mahamet qui ne l'ignoroit pas : il donna ordre qu'on s'en ſaiſit. Ces fourbes qui paſſoient pour mourans, ſe croyoient à la veille du ſuccès. Des traîtres comme eux qu'ils avoient inſtruits, & réellement malades avoient pris leur place & leur nom, & ne voyoient perſonne; ils écrivoient ſeulement de tems en tems aux Alcayds, pour qui leurs Camarades leur avoient laiſſé des Lettres. Pendant ce tems-là marchant la nuit & déguiſés par des chemins détournés, ils étoient

arrivés auprès de Mahamet, & avec eux une centaine de malheureux qu'ils commandoient toujours.

Tous leurs artifices, tous leurs ſécrets étoient connus de Mahamet qui les faiſoit obſerver partout. Ils devoient tenter de le prendre, de poignarder tout ce qui entreprendroit de le défendre, & de le poignarder lui-même, s'ils ne pouvoient le prendre. Ils avoient marqué pour cet effet la nuit qui précédoit une marche que devoit faire l'armée. Mahamet étoit bien ſûr qu'ils avoient ſur eux l'ordre que le Roy donnoit à ceux qu'il chargeoit de ces commiſſions. Il ſça-

voit & leur dessein, & le lieu où ils étoient. Il fit coucher un Esclave dans sa tente, & en sortit sécretement, sans informer de ce qui devoit arriver que les deux Alcayds qui commandoient sa Garde.

Les traîtres parurent en corps à l'heure dont ils étoient convenus. Leurs Chefs crierent à haute voix, que c'étoit l'ordre du Roy qu'ils exécutoient, & ménacerent de la mort ou des supplices quiconque oseroit leur résister. Les Gardes de Mahamet les chargerent malgré leurs Officiers qui ne purent les contenir qu'après qu'ils en eurent tués plusieurs. Ils laisserent les

perfides pénétrer jufqu'à la tente de Mahamet. Ils fe faifirent de l'Efclave qui étoit à fa place, & reconnurent en le voyant qu'ils avoient été découverts. Abdrehaman au défefpoir le poignarda, & voulut fe punir lui-même de fon malheur en fe donnant la mort. On l'arrêta avec les principaux de fa troupe, on le faifit, & on trouva l'ordre par lequel le Roy le chargeoit d'arrêter ou de tuer fon fils.

Ces miférables dignes des derniers fupplices, les attendoient lorfqu'ils furent conduits à Mahamet; le Cherif les raffura en leur difant: Qu'il les méprifoit

trop pour les craindre. Il leur dit combien ils étoient, quel jour ils étoient partis du Camp de son pere, quel jour ils s'étoient vûs & rassemblés depuis qu'ils étoient dans le sien, jusqu'au lieu où les attendoit dans le moment le reste de leur troupe dispersée en plusieurs endroits. Il ordonna à plusieurs de ses Officiers de les conduire dans tout son Camp, de leur faire remarquer l'ordre & la discipline qui y regnoient, de leur laisser la liberté d'emmener avec eux tous ceux qui voudroient les suivre, d'empêcher qu'ils ne fussent insultés par ses Soldats, & de les escorter jusqu'au de-là des défi-

lés où ils devoient le remettre entre les mains du détachement que ſon pere y avoit envoyé. Il prit ſeulement leurs armes, parce qu'elles étoient très-bonnes, & qu'il avoit beaucoup de peine à en avoir. Tous ſaiſis d'étonnement & d'admiration ſe jetterent à ſes pieds, & le ſupplierent de leur laiſſer la liberté de verſer juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour lui. Mahamet ne les écouta point & ſes ordres furent exécutés. Il y en eut peu qui retournerent à l'armée du Roy. La plupart aimerent mieux errer dans leur patrie ou l'abandonner, que de ſervir un Roy

cruel contre un Prince dont la seule générosité leur avoit laissé la vie.

Le détachement qui fit quelques mouvemens pour s'avancer, ne fut pas traité avec tant de douceur. Il étoit composé de l'élite de sa garnison de Maroc, dont l'Alcayd Melec étoit Gouverneur. Mahamet qui en étoit informé avoit chargé l'Alcayd qu'il envoya contre lui de lui offrir de le recevoir dans son armée. Ce n'étoient point des lâches sans foi ; c'étoit de vieux Soldats de troupes régulieres accoutumés aux combats & à la fidélité. Ils ne répondirent à

la propoſition qui leur fut faite que par la ménace de charger ceux qui la faiſoient, s'ils ne ſe retiroient pas. Ils étoient à peine douze cens environnés ſans le ſçavoir, par plus de ſix mille hommes. La ſituation des défilés gardés partout, ne leur laiſſoit aucune eſpérance. Ils ſe battirent en furieux, à qui il ne reſte que l'eſpérance de vaincre, périrent tous ou furent faits priſonniers.

Ce fut par cette double victoire ſur les armes & ſur les artifices du Roy qu'éclata la révolte de Mahamet. Sa ſageſſe & ſa généroſité ne firent trem-

bler que son pere & Zidana. Elles furent l'espérance d'une Nation accoutumée au despotisme de la tyrannie, à qui il promit un maître qui ne vouloit être que son Roy. La justice & la douceur de son Gouvernement étoient connues de tout le Royaume ; tout s'intéressoit pour le fils, tout faisoit des vœux contre le pere dont on craignoit d'autant plus les artifices & les forces qu'il les avoit inutilement employés. La prudence & la valeur du Cherif, l'attachement des peuples pour lui rassuroient la crainte & ne la dissipoient pas. Rebelle déclaré, heureux & re-

doutable, l'inflexibilité de son pere dans ces occasions ne laissoit aucune espérance de grace. La ressource de la médiation si souvent, si heureusement, &, par la fausseté de la politique, si inutilement employée en Europe, ne pouvoit avoir lieu entre un pere & un fils. Peut-être n'étoit-elle pas même connue d'un Peuple qui ne sçavoit pas assez estimer la gloire, pour sentir que les vrais sages préférent celle de ses succès à l'éclat toujours funeste de la Victoire. Parler d'accommodement à Mouley, c'eût été pour le Talbe & l'Alcayd le plus accrédité pro-

noncer son Arrêt. Il n'étoit plus de milieu dans le sort qui étoit reservé à son fils, l'échafaut, ou le Trône où tous les voeux le plaçoient.

Fin du second Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE DE MOULEY MAHAMET.

LIVRE TROISIÉME.

L'ESPRIT d'intérêt avoit 1700.
formé l'entreprise du Roy de Maroc contre celui d'Alger; l'esprit d'avarice la fit échouer. Soixante mille hommes dont étoit composée son armée furent arrêtés, battus & mis en fuite par douze

1700. mille Algériens. Mouley Ismael présumoit trop de la supériorité du nombre. Il avoit fatigué ses troupes par des marches forcées; les subsistances leur avoient manqué plusieurs fois ; elles étoient remplies de jeunes gens sans vigueur, sans discipline, sans expérience, & la plupart sans autres armes que des bâtons. Elles attaquerent en désordre des soldats frais, disciplinés, aguerris & réguliérement armés. La déroute suivit bientôt l'attaque ; la bataille se donna dans les gorges de Trémezen que le Roy de Maroc vouloit forcer. La plus grande partie de son armée fut taillée en piéces ; la fuite

fut la ressource du reste. Mouley ne remporta de cette expédition que la honte d'être connu pour un voisin sans prudence & sans foy : il auroit dû le prévoir avec une armée plutôt faite pour piller que pour vaincre. 1700.

Sitôt que Mahamet eut appris la défaite de son pere, il marcha pour en profiter à Maroc dont il forma le siége. Des intelligences qu'il avoit dans cette place lui faisoient espérer, qu'elle lui seroit livrée sitôt qu'il paroîtroit. Cette Ville foible pour l'Europe est une des plus fortes d'Afrique. C'étoit avant Mouley le séjour de ses Rois, & elle étoit encore la Capitale du Royaume. Il n'y

1700. avoit qu'une garnison de cinq mille hommes, peu capable de suffire au seul service journalier d'une Ville fort grande. L'armée de Mahamet au-contraire étoit de quarante mille hommes. Les habitans de Maroc & les troupes qui le défendoient, détestoient également le Gouvernement de Mouley. Mahamet n'avoit pas un seul Soldat qui ne lui fût attaché par son propre bonheur. Il lui avoit été impossible d'avoir d'artillerie si essentielle dans un siége; il comptoit pour réparer ce défaut sur l'ardeur de ses troupes, & sur les promesses qu'on lui avoit faites de lui ouvrir les portes.

C'étoit Melec, cet Alcayd 1700.
qui passoit pour le premier Militaire de l'Afrique, & qui n'étoit qu'un intrépide heureux, qui commandoit dans Maroc : soit que le parti de Mahamet dans cette Ville eût été découvert par ses soins, soit que le Gouverneur eût sçû s'en faire craindre, rien n'agit en faveur de l'armée ennemie. On faisoit un feu continuel de la Place, qui incommodoit beaucoup Mahamet, parce qu'il s'étoit avancé jusques sous les murs.

Tandis que sa Capitale étoit assiégée, Mouley Ismael, tranquille à Miquenez, faisoit des bâtimens, donnoit des audien-

1700. ces aux Etrangers, & goûtoit les plaisirs de son Serrail. Il se croyoit si sûr de sa fortune, de son Général & de la fidélité de ses Sujets dont il étoit l'horreur, qu'il vivoit dans son Alcassave, comme s'il eût été adoré & en pleine paix. Le grand Prophéte sous la protection duquel il se mettoit sans cesse, le rassuroit contre la fermentation des troubles qui annonçoient une révolution générale. Melec pressé lui demanda du secours; à peine daigna-t-il lui envoyer douze mille hommes. Le trait suivant fera voir à quel point il étoit maître du Peuple dont il étoit le Tyran.

Mouley Zidan son fils aîné, 1700.
fut chargé du commandement de ce renfort. L'amitié qu'il avoit pour son frere, autant que son goût pour toutes les débauches oisives & despotiques du Serrail, le fit combattre long-tems avant que de l'accepter. Contraint par les ménaces de son pere, il se rendit enfin, mais il engagea en sécret les Officiers à demander une paye. Le Roy les manda tous à l'Alcassave, & se fit apporter plusieurs sacs remplis de petite monnoye; il les fit compter en leur présence, en leur disant qu'il ne pouvoit leur donner davantage; à peine leur revenoit-il par cette distribution

1700. chacun dix sols de nôtre monnoye une fois payés. Les Officiers indignés s'en plaignirent hautement. Le Roy dissimula & leur reprocha avec douceur d'avoir l'ame plus basse que ses chevaux, ses mules & ses chameaux, qui passoient leur vie à le servir sans lui demander d'argent. Couvrant ensuite son avarice du voile de la Religion, il leva les mains au Ciel, & parla ainsi : Que feriez-vous d'un si petit secours, le seul que je puisse vous donner ; c'est à la magnificence du grand Dieu, c'est à la bonté & à la justice de son saint Prophéte à vous donner votre récompense. Allez, ajouta-t-il,

en les renvoyant avec cette pieu- 1700.
se raillerie; soyez sûrs que je les implorerai pour vous, & qu'ils m'exauceront. Il les congédia à ces mots, & fit emporter avec lui les sacs qu'il leur avoit offerts. La nuit suivante il fit saisir les plus mutins, c'est-à-dire, les plus sages & les plus fermes: ils furent étranglés dans les places publiques. Ces malheureux osoient mourir, & n'avoient pas le courage de rompre leurs fers. Mouley-Zidan partit le lendemain à la tête de ces douze mille hommes. A peine avoit-il pû obtenir de quoi fournir à la subsistance de l'armée pour un seul jour. On ne lui laissoit pour tou-

1700. te ressource des dépenses de la campagne, que le pillage. Il y condamna tous les lieux par où il passa. Effet nécessaire d'une conduite aussi inconséquente que barbare. Ce Roy avare ne sentoit pas, qu'en ruinant une partie de ses Sujets par l'autre, il n'étoit plus Souverain que de la misere & de la pauvreté.

Mahamet instruit par les Talbes & les Alcayds de son parti de tout ce qui se passoit au Conseil de Miquenez, apprit le départ de son frere aussi-tôt qu'il fut décidé. Il n'étoit point de jour qu'il ne perdît beaucoup de monde par l'artillerie de Maroc. La sagesse ou la sévérité de Me-

lec empêcha les intelligences 1700.
qu'il avoit dans la Ville de réussir. Une armée fraîche s'avançoit à son secours. Il prit le parti de lever le siége, & parut ne s'occuper que du soin d'assurer sa retraite. Il fit part de son dessein à ses Officiers, leur donna ses ordres & décampa brusquement. Il étoit déja à plus d'une lieue de Maroc, lorsqu'il apperçut Melec à la tête de la Garnison qui venoit charger son arriere-garde; il ne s'agissoit pas de combattre, il ne vouloit que se retirer. Mahamet continua sa retraite en faisant face à l'ennemi. Une partie de son armée avoit déja passé des montagnes

1700. coupées de défilés difficiles, où Melec comptoit l'arrêter. Le passage étoit libre par les mesures que le Cherif avoit prises. Melec les poursuivoit toujours, espérant que l'armée embarrassée dans quelqu'un de ces défilés, lui fourniroit l'occasion qu'il cherchoit. Il ne doutoit pas qu'elle ne marchât toute entiere devant lui.

Toutes les conjectures de Mahamet se vérifierent, toutes ses mesures réussirent. Melec enveloppé par une partie de l'armée de Mahamet qui avoit tourné une montagne, se trouva enfermé lui-même : il ne lui restoit plus que sa férocité, irritée par la

honte d'avoir donné dans l'em- 1700.
bufcade d'un jeune homme. Elle lui fut inutile ; toute la garnifon ou périt ou fe rendit prifonniere. Il fut pris lui-même, & avec lui l'Alcayd Bouchafra, un des parens & des favoris de Zidana. Tous deux furent envoyés à Taroudante, & Mahamet reprit le chemin de Maroc qui lui ouvrit fes portes fans aucune réfiftance. Il avoit promis à fon armée le pillage de cette grande Ville, la plus riche du Royaume ; il gémit de l'accorder, mais il ne pouvoit le refufer à l'ufage. Cette Ville infortunée paffa des malheurs inévitables d'un fiége aux horreurs de la cruauté, de l'avarice

1700. & de la brutalité d'un Soldat effréné.

Le Cherif laissa généreusement à ses troupes toutes les richesses dont elles s'étoient emparées; il ne se réserva que les trésors de Melec qui étoient immenses. Cet Alcayd les avoit fait enterrer dans un lieu sécret par plusieurs Esclaves Chrétiens. Il craignit qu'ils n'en informassent le vainqueur, si Maroc étoit pris, & résolut de faire périr tous ceux dont il s'étoit servi. Un de ces Esclaves entendit l'Arrêt qui étoit porté contre lui & ses camarades & les en informa ; tous prirent la fuite : Plusieurs qui furent reconnus en se sauvant fu-

rent tués à coup de fusil. Un Pro- 1700.
vençal * qui étoit de ce nombre, se retira dans des jardins du voisinage ; il y étoit depuis deux jours sans oser en sortir, lorsque le bruit & le tumulte lui apprirent que la Ville étoit prise : il alla se jetter aux pieds de Mahamet, lui demanda grace, lui parla & lui enseigna les trésors de Melec. Mahamet en distribua une partie à ceux de ses Soldats qui n'avoient point eû de part au butin ; il réserva le reste pour subvenir aux dépenses de la guerre, & aux gratifications qu'il faisoit à tous ceux qui se distin-

* Il s'appelloit Jean Broquier, & a été racheté.

1700. guoient. Son armée avoit besoin de ces preuves de bonté. Elle n'avoit point de paye réguliere suivant l'usage de l'Afrique. Les Rois y disposent souverainement de la liberté, des biens & du sang de leurs Sujets, Esclaves nés de ces maîtres cruels. Dans les marches pénibles qu'ils font faire à leurs armées par des déserts stériles & inhabités, ils ne leur fournissent pas même la subsistance, & forcent le Soldat qui la rencontre, à la défendre au péril de sa vie contre son propre camarade qui veut la disputer. Mahamet connoissoit tous les mauvais effets de ces abus, mais il n'étoit pas en état de les réformer.

Mouley Zidan s'avançoit ce- 1702.
pendant; les premiers jours de sa marche il ne faisoit que deux ou trois de nos lieues de France; il prenoit sur sa route différens corps de troupes, la plupart échappées à la journée de Tremezen, & en fortifioit son armée. Elle fut au bout de peu de tems de plus de cinquante mille hommes, & elle n'étoit que de douze mille à son départ de Miquenez. C'étoit l'armée de la Couronne, commandée par l'héritier présomptif. Cet héritier étoit le fils de Zidana. Un grand nombre de Cherifs, tous les Alcayds connus par quelque talent, avoient demandé avec empres-

1702. ſement de faire cette campagne ; leur expérience ſuppléoit à l'incapacité du Général qui abhorroit la fatigue & la guerre. Il regrettoit ſans ceſſe ſon Serrail, & ſur-tout la liberté de boire des vins d'Europe qu'il aimoit au point de paſſer ſa vie dans une yvreſſe perpétuelle. Les Alcayds, les Talbes même ne pouvoient le contenir ſur ce point. Heureux d'obtenir de lui qu'il ne parut point en public, lorſqu'il ſe mettoit dans ces états déplorables.

Il ne reſtoit à Mahamet qu'environ trente mille hommes, tous remplis de bonne volonté, mais dont le plus grand nombre n'a-

voit jamais fait la guerre. La 1702.
Province de Maroc étoit encore ſoumiſe à ſon pere. Maroc même baigné du ſang de ſes Citoyens par le pillage qu'il avoit ſouffert, ne reconnoiſſoit qu'avec peine ſon nouveau maître dans l'auteur de ſa miſere. Mouley Zidan n'étoit plus qu'à quelques journées de cette Ville. Mahamet ne voulut point riſquer le ſort d'une bataille inégale, qu'il auroit été obligé de donner pour s'y maintenir : il y laiſſa une bonne garniſon ſous le commandement d'un Alcayd ſûr, & partit avec ſes troupes pour retourner à Taroudante.

Melec & Bouchafra furent

1703. conduits devant Mahamet sitôt qu'il fut de retour. Tous deux s'attendoient au sort ordinaire des prisonniers de leur espéce, la mort. Mahamet leur fit ôter les chaînes dont ils étoient chargés, & les laissa maîtres de décider eux-mêmes. Il leur montra de la main un cordon & un sabre, & leur dit qu'ils pouvoient choisir. Il ajouta qu'il croiroit manquer à l'estime qu'il leur devoit en ne comptant pas sur eux comme sur lui-même s'ils embrassoient son parti ; mais que s'ils réfusoient de le faire, il falloit se préparer à mourir. Bouchafra pénétré, se jetta à ses génoux qu'il embrassa, en lui faisant les

protestations les plus fortes de lui 1703.
consacrer la vie qu'il lui laissoit. Melec prit avec ardeur le sabre & jura de ne le point quitter qu'il n'eût détrôné Mouley Ismael. Mahamet sur le champ leur donna de l'emploi dans ses troupes & dans son Conseil. C'étoit surtout par ces exemples de vertu qu'il avoit entrepris d'apprendre à son Pays à la connoître. De ce jour il compta les deux Alcayds au nombre de ses amis.

Lorsque Mahamet étoit sorti de son Gouvernement, il avoit compté que tout le Royaume se déclareroit en sa faveur. Il comprit que la terreur peut autant sur les hommes que l'espé-

1703. rance. La févérité inouie de fon pere fe préfenta à tous les efprits dans toute fon horreur. On préfera de vivre fous la tyrannie à la crainte de mourir des mains des bourreaux par des fupplices cruels. On a vû que plufieurs Alcayds vinrent joindre Mahamet dès le commencement de fa révolte. Aucun de ceux qui avoient des Gouvernemens ne fuivit leur exemple. Prefque tous ceux qui commandoient dans les environs de Maroc, avoient promis de fe déclarer à la prife de cette Ville : prefque tous le défiroient; foit par crainte, foit par inconftance, tous demeurerent fidéles au Roy. Ce fut cette raifon plus

que la crainte de l'armée de 1703.
Mouley Zidan, qui engagea Mahamet à se retirer dans la Province de Taroudante. Elle étoit séparée de celle de Maroc par le Mont Atlas. Avec peu de monde dans les défilés de cette montagne, il étoit possible d'arrêter une armée. Ainsi Mahamet s'y crut aussi en sureté que son pere même à Miquenez. Il congédia vingt mille hommes sitôt qu'il y fut arrivé, sous la promesse qu'ils lui firent de leur propre mouvement de revenir à leur troupe au premier ordre. Il n'en réserva qu'un fond de dix mille, qui s'occupa même pendant la paix de l'étude de la guerre, &

1703. qui vivoit dans une diſcipline exacte. Ce fond changeoit tous les trois mois. Par ce moyen il rendit les Laboureurs aux campagnes en ſe conſervant des Soldats. Les dépouilles de Maroc furent employées à défricher les forêts, à cultiver les terres, à élever des troupeaux, à établir un commerce réglé avec les voiſins, à faire ſuccéder partout l'abondance & l'humanité à la miſere & au brigandage. Chaque particulier ſe trouva enfin dans l'heureuſe néceſſité d'avoir un état, une profeſſion, une demeure. A peine ces malheureux eurent éprouvé qu'ils jouiſſoient en ſureté de leur travail & de leur

leur induſtrie, qu'ils s'attacherent à en tirer les avantages; vrais principes, peut-être, de la premiere émulation des hommes. Tout ſe confond dans la miſere, noms, talens, juſqu'aux vertus. La diſtinction des richeſſes, peu importe dans quoi on les faſſe conſiſter, a peut-être marqué les rangs parmi les hommes, dans le tems même que leur ſimplicité ne les connoiſſoit pas. 1704.

Tandis que la Province de Taroudante béniſſoit le gouvernement du fils, toutes les parties du Royaume déteſtoient celui du pere. Pluſieurs Chrétiens fugitifs furent ramenés à Miquenez des extrêmités du

1704. Royaume où ils avoient été pris. Le Roy les traita avec d'autant plus de rigueur que sa cruauté s'exerçoit sur eux à l'ombre de la Religion. L'Alcoran se fait un devoir de persécuter le Christianisme qu'il méprise: ces infortunés furent coupés par morceaux qu'on grilloit devant eux sur des charbons ardens, & qu'on leur mettoit ensuite dans la bouche tous brûlans. Est-il concevable qu'un Ecrivain Anglois * qui a sçû ces détails, & qui peut-être a vû ces exécutions, dise

* Brait-Walte, il étoit Anglois Protestant. Des Catholiques François reprochoient à Mouley Ismaël sa cruauté. La Patrie & la Religion ont peut-être été le principe de ces contradictions.

que ce monſtre n'étoit méchant 1704.
que parce que les Chrétiens le forçoient de l'être.

Deux Sultanes du Serrail, convaincues de s'être viſitées ſans permiſſion, furent attachées à de grands coffres ouverts, le ſein poſé ſur les bords inférieurs de ces coffres. On en laiſſa tomber le deſſus qui le coupa par ſa chûte.

Voilà la barbarie que les amis de Mahamet au Conſeil de Miquenez craignoient pour lui. Ils l'informoient de tout ce qui s'y paſſoit. Son pere ne prononçoit jamais ſon nom qu'avec fureur. On voyoit bien qu'elle étoit excitée par des nouvelles qu'il re-

1704. cevoit de ſon côté régulierement de la Province de Taroudante ; mais il ne les communiquoit à perſonne, & ménaçoit ſans explication. Il étoit ſûr que ſon fils avoit des intelligences à Miquenez. Il vouloit avant tout les découvrir.

Deux ans s'étoient écoulés depuis le retour de Mahamet. Mouley Zidan avoit repris Maroc, qu'il traita avec tant de rigueur & de cruauté que cette Ville, la plus puiſſante de l'Afrique avant ces malheurs, n'a jamais pû ſe rélever depuis. * Il y vivoit tran-

* Pluſieurs années auparavant ces troubles Mouley Iſmaël ayant gagné une bataille conſidérable, y envoya dix mille têtes des vaincus qu'il fit expoſer ſur les murs. MOUETTE.

quille au milieu des débauches 1704.
& des excès qui faisoient ses plaisirs. Les ordres réiterés du Roy ne pouvoient ranimer son indolence voluptueuse, quoique Mouley le ménaçât de livrer le Royaume à Mahamet, s'il persistoit à refuser de le défendre. Le Cherif avoit une si grande aversion pour la guerre qu'il ne pouvoit la vaincre.

Mahamet profita de cette tran- 1705.
quillité pour fortifier son parti par de nouvelles alliances. Connu des enfans du Chek, dont il avoit fait mourir le pere, s'il ne pût les faire entrer dans la révolte, il les détermina du moins à la neutralité.

1705. Une autre habitation d'Arabes plus nombreuse, plus policée & plus riche, refusa de prendre parti. Le Cherif souhaitoit ardemment qu'elle se déclarât en sa faveur. Ces Arabes établis sur les montagnes & dans les vallées du Mont-Atlas étoient l'exemple de tout le pays. Ils menent la vie des premiers hommes dont ils ont les mœurs. Les fruits & les grains sont leur nourriture, les troupeaux leurs richesses, leur Chek est leur pere. Sans demeure fixe, ils suivent le cours des Rivieres en Eté dont ils font dépouiller les pâturages par leurs troupeaux; D'autres sement les campagnes

des environs dont ils portent les 1705.
moissons & les fruits dans les montagnes. L'égalité fait leur gouvernement, l'abondance leur fortune, la vertu leur rang. Ils pouvoient être d'un grand secours à Mahamet, en se chargeant de la défense des Cantons du Mont-Atlas qu'ils habitent. Bouchafra étoit chargé de cette négociation qui étoit traitée avec beaucoup de sécret. Comme c'étoit l'intérêt de ces Arabes de faire cette alliance, Mahamet s'étonnoit de l'opposition qu'il trouvoit à la conclusion du Traité.

Bouchafra lui rendant un jour compte de l'état de cette affaire,

1705. Mahamet apprit par une Lettre de Miquenez, que le Roy étoit informé de tous ses projets, & même de la négociation qu'il avoit entamée avec les Arabes. L'Alcayd qui lui donnoit cet avis, lui promit de ne rien négliger pour découvrir celui qui le trahissoit. Il réussit & envoya peu de tems après à Mahamet une Lettre qu'il avoit interceptée. Elle étoit adressée à Zidana, signée de celui qui l'écrivoit, & apprenoit à cette Sultane tous les sécrets de la conduite de Mahamet.

Le Cherif indigné assembla aussi-tôt son Conseil, & se plaignit avec amertume de ne trou-

ver qu'un traître dans un des Al- 1705.
cayds dont il avoit cru faire son ami. Il ajouta qu'il avoit la preuve de ce qu'il avançoit, & ordonna à son Conseil de juger le coupable sans le connoître. Bouchafra plus sensible que les autres, décida en fureur qu'il étoit honteux de délibérer sur un pareil crime, qu'il méritoit la mort. Tu vas donc la recevoir, lui dit Mahamet, en lui montrant sa Lettre qu'il lut tout haut, & qu'il fit voir à tout son Conseil. Le fourbe démasqué implora la clémence sur laquelle il comptoit. Mahamet inflexible ordonna à Melec de lui couper la tête dans le moment même,

1705. ce qui fut exécuté. Peut-être Melec n'obéit que parce qu'il étoit complice. Il étoit d'une foi incertaine, comme on l'a dit ; Mahamet en le forçant à donner la mort au plus proche parent de Zidana, crut se l'attacher sans retour. Il estimoit la valeur de cet Alcayd, mais jusqu'alors il avoit peu compté sur sa fidélité. Peu de jours après la mort de Bouchafra, les Arabes vinrent à Miquenez, apprirent à Mahamet qu'ils souhaitoient de s'allier avec lui, & que Bouchafra seul les avoit empêché de le faire. Le Traité fut conclu.

Mouley faisoit de son côté de grands préparatifs. Il envoyoit

continuellement des renforts à 1705.
Zidan, toujours accompagnés d'ordres de marcher contre son frere. Les reproches de Zidana qui sçavoit prendre l'empire sur tous les esprits qu'elle vouloit gouverner, arracherent son fils à la honte de son inaction. Il assembla son armée, & résolut d'aller attaquer jusques dans Taroudante un frere qu'il craignoit, qu'il estimoit, & qu'il ne pouvoit haïr.

Mahamet informé de la résolution de son frere, prit aussi-tôt celle de le prévenir. Il y avoit une grande différence dans les deux armées. Celle du Roy n'étoit composée pour la plûpart

1705. que de gens aſſemblés par l'autorité & retenus par la crainte. Si l'on excepte trois ou quatre mille chevaux, & environ quinze cens noirs de la garde du Roy, le reſte ſans diſcipline, ſans armes, ſans expérience paſſoit ſa vie dans le brigandage, incapable de ſervir l'Etat ni dans la guerre ni dans la paix. Ils étoient plus de ſoixante mille, partagés en deux corps par la différence de leur couleur, les uns blancs & les autres noirs. Zidan commandoit les premiers, Abdalla Boccard, Alcayd qui avoit plus de quarante ans de ſervice, commandoit les autres.

Mahamet n'avoit que quaran-

te mille hommes ; mais c'étoit 1705.
quarante mille Soldats, tous Citoyens du Pays, qu'ils alloient défendre, tous accoutumés à la subordination, tous formés à la guerre au-delà de ce que l'on pouvoit espérer. Il divisa comme son frere l'armée en deux corps, les noirs qu'il confia à Melec, & les blancs dont il prit le commandement. Il passa dans cet ordre la partie de l'Atlas qui s'appelle Itata & Guilaoa, Melec faisant toujours l'avant-garde.

Zidan à son approche sortit de Maroc pour aller à sa rencontre. Les deux armées se trouverent en présence à quinze lieues de cette Ville. Sitôt qu'elles y furent,

1705. les Généraux des deux partis annoncerent la bataille pour le
8. Octobre. lendemain. Melec parut se surpasser dans tout ce qu'il fit pour s'assurer la victoire. Cet homme d'un courage impétueux jusqu'à la férocité, avoit l'ardeur de la jeunesse & la prudence de l'âge consommé. Conduit par Mahamet il fit des dispositions capables de forcer la fortune la plus rebelle.

Le signal du combat s'étant donné aux cris des deux armées, Melec qui étoit à la tête de l'avant-garde marcha avec intrépidité jusqu'à la portée de pistolet de l'ennemi, qui sembloit n'oser marcher à lui. Tous les rangs s'ouvrirent en effet à son

approche. Tout le corps qu'il 1705.
conduisoit composé de dix-huit mille hommes, pénétra jusqu'à la derniere ligne de l'ennemi. Le traître alors ne donna qu'un seul ordre à ses troupes, celui d'abandonner, sous peine de la vie, le parti de Mahamet. Il étoit au centre des ennemis, une moitié en face & l'autre derriere lui. Il avoit concerté sa défection avec Zidan. Que pouvoient faire dix-huit mille hommes entourés de soixante mille qui leur offroient la vie ou la mort suivant leur résistance ou leur soumission. Tous mirent bas les armes & furent faits prisonniers. Melec lui-même le fut aussi; mais après avoir rendu un service si

1705. essentiel à Mouley & au fils de Zidana, il ne douta pas qu'il n'obtint la grace de la mort qu'il avoit été contraint de donner à Bouchafra. Zidan qui l'aimoit depuis son enfance la lui promit le premier, & lui jura de ne l'envoyer à Miquenez que lorsque le Roy l'auroit accordée.

Mahamet qui observoit ce qui se passoit, comprit qu'il étoit trahi, & ne pouvoit se le persuader: il n'ignoroit pas le caractere de Melec; mais quelque légéreté dont un homme soit susceptible, il croyoit qu'elle devoit être fixée par la vie qu'il lui avoit donnée, par les bienfaits dont il l'avoit comblé, par les honneurs & la confiance qu'il lui

avoit prodigués; la véritable ver- 1705.
tu succombera toujours à la noirceur des trahisons. Comment pourroit-elle les prévenir, elle ne sçauroit les concevoir?

Le Cherif frappé d'un coup si terrible, n'en fut point abbatu. Il ne lui restoit qu'un parti, celui de la retraite. Il changea de mesures sur le champ, donna des ordres convenables à sa situation, passa le jour à fuir en combattant, & échappa du moins à la partie de son malheur, que le courage & les ressources pouvoient lui faire éviter. Soit que Zidan comptât sur d'autres traitres, soit qu'il craignît de prendre son frere, il ne marcha point

1705. d'abord à sa poursuite & lui laissa tout le tems de s'éloigner. Mahamet perdit tant de monde dans sa déroute & dans sa retraite, qu'il se trouva hors d'état de tenir la campagne devant son frere. Il repassa les monts & se rendit à Taroudante, consolé par tout par les regrets des Peuples qui chargeoient Melec d'imprécations.

Le Chek des Arabes ses Alliés vint le trouver, lorsqu'il repassoit les monts, & lui jura de nouveau de le secourir de toutes ses forces. Tu ne trouveras point en nous, lui dit-il, la réputation du traître qui t'a abandonné; tu peux être sûr du moins d'y trou-

ver une fidélité inviolable à nos engagemens. Je n'atteste ni le Dieu du Ciel, ni son favori son Prophéte sur la terre ; je te promets de t'aider de tout ce qui dépendra de moi. Tu fais une guerre juste. La bonté de ta cause, tes vertus, & sur tout ton malheur m'attachent plus étroitement à toi. Tu nous connoîtras à l'épreuve. Ce généreux Arabe n'attendit pas pour donner à Mahamet des marques de son attachement. Il sçavoit que le Cherif manquoit de vivres & qu'une partie de sa Cavalerie avoit péri dans la retraite. Il avoit fait apporter des provisions suffisantes pour nourrir son armée jusqu'à 1705.

1705. ce qu'elle fût arrivée à la plaine. Il lui donna de plus trois cens chameaux & cinq cens chevaux. C'eût été l'offenser que de balancer à accepter ce secours; il ne l'offroit que parce qu'il croyoit le devoir à la vertu malheureuse, & que son Peuple étoit en état de le donner. Mahamet l'accepta.

Lorsque l'on apprit à Miquenez la honteuse victoire de Zidan, le Roy seul & Zidana en ressentirent une véritable joye. L'Alcassave & toute la Ville furent consternés. Mahamet avoit un parti puissant parmi les Alcayds & les Talbes du Conseil. Il en étoit peu qui ne lui eussent

donné des preuves d'attache- 1705.
ment. Mélec entre les mains du Roy, & sur-tout Melec perfide, les faisoit tous trembler; maître du sécret de leur intelligence avec le fils, il l'étoit d'ordonner leur supplice à la Cour du pere. Ils prirent l'unique parti qu'ils pouvoient prendre dans cette occasion, celui d'empoisonner l'esprit du Roy contre Melec. Ils sçavoient que la vengeance étoit une des vertus de Zidana. Ils lui tenoient les mêmes discours qu'à Mouley, & lui retraçoient sans cesse l'exécution de Bouchafra.

Le Roy persuadé, ordonna à Zidan d'envoyer Melec à Mi-

1705. quenez. Tous les prisonniers de marque y étoient déja arrivés. Zidan n'avoit gardé que Melec, pour qui il craignoit la colere de sa mere. Il représenta au Roy qu'on ne devoit point imputer à Melec la mort de Bouchafra, parce qu'il n'avoit pas été libre d'obéir; que quand il auroit refusé de le faire, ce malheureux Alcayd auroit péri par un autre main; que Melec méditoit dès-lors le projet qu'il avoit heureusement exécuté en gagnant la confiance de Mahamet, & que sans cela il l'avoit assuré qu'il auroit souffert mille morts plutôt que de souiller sa main dans le sang de son ami. Il finissoit en

demandant au Roy sa grace & 1705.
en le priant de trouver bon qu'il différât de l'envoyer à Miquenez jusqu'à ce qu'il l'eût obtenue. Il ne put cependant se dispenser de le mettre sous la garde d'Abdrehaman Grenite, que le Roy avoit chargé de le conduire à Miquenez, celui-là même qui avoit quitté le Roy à l'expédition d'Alger pour surprendre Mahamet. Cet homme rassura un peu les allarmes du parti de Mahamet à Miquenez. Il étoit inexorable observateur des ordres du Roy, ne parloit jamais aux prisonniers, les punissoit rigoureusement s'ils osoient parler à ceux à qui il en confioit la

1705. garde, auroit fait expirer à coups de bâton le Garde qui auroit eû la hardiesse de leur dire un seul mot, ou la foiblesse de les écouter. Homme aussi dur que son Maître étoit cruel, la nature sembloit avoir formé l'un exprès pour servir l'autre.

Sur le refus que Zidan fit de livrer Melec, Abdrehaman le ménaça du courroux du Roy & balança s'il ne l'arrêteroit pas lui-même. Il vouloit retourner à Miquenez, sans attendre la réponse. Zidan ne le retint qu'avec beaucoup de peine. Il est certain que cet homme exposa sa vie par le séjour qu'il fit auprès du Cherif. Mouley envoya enfin

enfin la grace qu'on lui deman- 1705.
doit : elle étoit accompagnée d'une réprimande févére à fon fils. Abdrehaman le quitta, & partit pour Miquenez avec Melec chargé de chaînes, & traité fur toute la route avec la rigueur ufitée envers les coupables de leze-Majefté.

Abdrehaman fuivant fes ordres, fe rendit à Miquenez avec la plus grande diligence. Les enfans, les amis & la famille de Melec informés qu'il étoit prêt d'arriver, allerent fe jetter aux pieds du Roy pour lui demander fa grace. Pour moi je lui pardonne, leur dit-il, mais Zidan & fa famille ne lui pardonneront

1705. certainement pas. En effet Zidana accompagnée de toute la famille de Bouchafra alla à son tour implorer la justice, ou plutôt la cruauté du Roy. Ils le Supplierent de leur accorder la permission de sortir pour jamais de Miquenez, s'il avoit résolu de les condamner à voir le meurtrier de leur pere, de leur époux, de leur parent, impuni & triomphant. Il ne falloit leur accorder que du sang pour les satisfaire. Le Roy leur dit de ne point sortir de la Ville, & qu'ils seroient contens. Qu'on me pardonne les horreurs qu'on va voir. Je n'aurois point la force d'en composer le récit. Elles sont copiées

à la lettre dans l'Ouvrage que 1705.
je cite. * Historien, je ne suis pas maître de les supprimer. Le Lecteur plus heureux peut les passer. Les personnes qui suivront ce conseil pourront en apprendre la sagesse de celles qui ne le suivront pas.

» L'infortuné Melec avoit de » trop fortes parties pour pou- » voir éviter son malheur. Ou- » tre la famille de Bouchafra » qui avoit Zidana à sa tête, » il avoit encore les Talbes, » qui craignoient que Melec » ne montrât au Roy quelqu'- » une de leurs Lettres, ou ne

* Hist. du Regne de Mouley Ismaël depuis la page 92. jusqu'à la page 96.

1705. » découvrit leur trahiſon, ce
» qui les auroit perdus en lui
» procurant ſa grace. Ils perſua-
» derent à Mouley de ne le point
» voir, diſant que toutes les loix
» défendoient à un Roy de voir
» le viſage d'un traître & d'un
» rebelle.

» Melec demeura donc entre
» ſix grands Noirs qui appuyoient
» continuellement le bout du fu-
» ſil bandé ſur lui. Ils le conduiſi-
» rent juſqu'à une Moſquée qui
» s'appelle la Gemma Cadra; là
» ils le firent aſſeoir ſur une pier-
» re, attendant l'ordre du Roy.
» Il vit alors qu'il étoit per-
» du. Que ne puis-je parler au
» Roy mon maître, s'écrioit-il

» désespéré ; vous dites que je 1705.
» suis un traître ; c'est vous,
» chiens, qui l'êtes. Si j'ai cou-
» pé la tête de Bouchafra, je
» ne l'ai fait que par force, &
» à mon grand regret. Ces pa-
» roles firent trembler les Talbes
» & les Grands. Ils apprehende-
» rent qu'elles ne vinssent aux
» oreilles du Roy. Ils coururent
» le presser de ne pas différer
» d'ordonner le supplice.

» Mouley animé par la Reine
» & par la famille de Boucha-
» fra, poussé par les grands, pres-
» sé par les Talbes, décidé par
» son propre caractére, crût ne
» devoir pas faire mourir Melec
» d'un supplice ordinaire : il fit

1705. » appeller le maître des ſcieurs
» de long, & lui demanda s'il
» pouvoit ſcier un homme par
» la moitié du Corps. Le ſcieur
» ayant répondu qu'il le pouvoit,
» hé-bien, ajouta le Roi, prends
» huit hommes avec toi & deux
» ſcies des meilleures, & vas
» ſcier le traître Melec. Le ſcieur
» ayant demandé au Roy de
» quelle maniere il déſiroit qu'il
» fût ſcié, ſi c'étoit de travers
» ou de long; le Roy répondit
» de long, depuis la tête juſ-
» qu'à la moitié du corps. Allez,
» dit-il aux enfans de Boucha-
» fra, le faire ſcier comme vous
» voudrez, & vengez la mort de
» votre pere. Le ſcieur prend les

» huit hommes, & deux ſcies 1705.
» enveloppées afin de les cacher
» à Melec. Si-tôt qu'ils l'eurent
» joint avec les coupe-têtes du
» Roy & cinquante Noirs de la
» Garde pour les eſcorter, ils le
» mirent ſur une mule garroté
» d'une groſſe chaîne, & le me-
» nerent au marché lieu de ſon
» ſupplice. Ils étoient ſuivis de
» plus de quatre mille perſonnes,
» hommes, enfans, qui étoient
» tous ſes parens ou ſes amis,
» & qui ſe déchirant le viſage
» pouſſoient des hurlemens hor-
» ribles.

» Melec d'un air intrépide, la
» pipe à la bouche, ſembloit
» braver la mort. Si-tôt que ce

1705. » misérable fut descendu de la » mule, on le dépouilla, & les » lettres qu'on trouva sur lui fu- » rent promptement brûlées. On » le mit le dos sur une planche » que l'on posa sur la piece de » bois qui sert à scier. Les scieurs » lui ayant lié les deux bras & » les deux pieds, commencerent » à lui appliquer la scie sur le » crâne. Mais les enfans de Bou- » chafra usant du pouvoir absolu » qu'ils avoient reçû, la firent » mettre entre les cuisses, parce » qu'ils disoient ; il mourroit » trop-tot si l'on commençoit par » la tête.

» On fit donc ainsi cette af- » freuse exécution aux cris hor-

» ribles du patient & des aſſiſ- 1705.
» tans. Lorſqu'il fut ſcié juſqu'au
» deſſus du nombril, on retira
» la ſcie pour recommencer par
» la tête. Alors il demanda un
» peu d'eau pour boire, mais
» elle lui fut refuſée, parce que
» les Talbes preſſoient ſa mort.
» On ſcia depuis la tête juſqu'au
» nombril, où la ſcie étant arri-
» vée ſon corps ſe ſépara en
» deux parts qui tomberent de
» côté & d'autre. Jamais ſuppli-
» ce ne fut plus affreux. Les cris
» lamentables que pouſſoient
» les femmes & les enfans cau-
» ſoient autant de frayeur, que
» ce tourment inſpiroit d'hor-
» reur. Les ſcieurs tout en ſang

1705. » demeuroient quelquefois im-
» mobiles & interdits.

» Après cette cruelle exé-
» cution, ils furent se présenter
» au Roy, leurs scies envelop-
» pées, mais leurs mains & leurs
» habits tout couverts de sang.
» Il les fit approcher, & comme
» il affecte de ne rien faire que
» par raison: sçavez-vous, dit-
» il, pourquoi je l'ai fait scier
» de cette maniere, c'est qu'il a
» été traître à moi & à mon fils.
» Ainsi la moitié de son corps a
« été pour moi & l'autre pour
» mon fils. Il fit ensuite donner
» deux ducats à chacun des Exé-
» cuteurs, & quatre au maître.

» Les autres prisonniers éprou-

» verent plusieurs cruels suppli- 1705.
» ces. La plûpart furent empalés
» avec des broches de fer, où
» plusieurs demeurerent trois
» jours avant que d'expirer. De
» trois cens qu'ils étoient, on ne
» pût obtenir grace que pour un
» Renégat Espagnol, & pour un
» Alcayd nommé Boulaga. «

Ainsi finit un des plus célébres Alcayds du Royaume de Maroc. Il avoit passé toute sa vie au service du Roy, & avoit fait avec lui une partie de ses conquêtes. Plus coupable envers Mahamet qu'envers le Roy, qui ne méritoit pas un sujet tel que lui, les enfans de Bouchafra le furent envers l'humanité, plus

1705. qu'il ne l'avoit été à l'égard de leur pére.

Le supplice de Melec produisit le même effet dans le parti du Roy & dans celui de Mahamet. Fideles par terreur, les Troupes de Zidan craignirent le seul soupçon de trahison autant que la mort même. Celles de Mahamet consternées d'abord devinrent ensuite furieuses lorsqu'il s'agit d'éviter le sort qui les attendoit si elles étoient vaincues. Ce ne fut plus pour l'intérêt ni pour la gloire que combattirent les deux armées; spectacle digne de celui qui le donnoit, ce n'étoit que pour éviter les supplices; ceux qui

échapoient au carnage des ac- 1704
tions, envioient le sort de ceux qui y avoient péri.

Il étoit encore un moyen de sortir de cette situation. Les deux freres réunis auroient pû joindre leurs forces, sinon pour attaquer leur pere, du moins pour se maintenir contre lui. Mais Zidan joignoit aux vices de son pere une foiblesse qui ne permettoit pas de compter sur lui. La confiance qu'on avoit sçu lui donner dans la parole du Roy qu'il connoissoit, venoit de couter la vie à Melec; la faute qu'il avoit faite au sujet de cet Alcayd, il étoit capable de la faire une seconde fois, s'ils

1705. se fussent réunis. Mahamet se trouva donc dans la nécessité de soutenir une guerre que la perte d'une moitié de son armée rendoit inégale. Que l'on joigne à ce malheur le préjugé que laissent toujours dans l'esprit de la multitude les disgraces mêmes qu'on n'a pû ni prévoir ni empêcher, on jugera aisément que sa situation étoit bien différente de ce qu'on l'a vûe, lorsqu'il alla le premier chercher l'ennemi.

Zidan animé par les sollicitations de sa mere, effrayé peut-être par la rigueur de son pere, prit le parti d'obéïr aux ordres du Roy. Il passa l'Atlas & entra

dans la Province de Taroudante. 1705.
Les Arabes alliés de Mahamet gemirent de manquer aux engagemens qu'ils avoient pris avec Mahamet. Toutes leurs forces ne consistoient que dans un corps de cinq ou six mille hommes ; Mahamet étoit trop éloigné pour les secourir. Une armée de plus de soixante mille hommes s'avançoit contre lui. Ils fuirent & se dispersérent dans les montagnes écartées & inaccessibles. Tout ce qu'ils purent faire pour leur allié, fut de ruiner toutes les campagnes par où passoit l'armée, afin de lui rendre les subsistances plus difficiles.

1705. L'armée du Roy qui connoissoit l'ardeur de Mahamet avoit compté le trouver en bataille aussi-tôt qu'elle auroit passé les Monts. Elle s'attendoit si peu à faire des siéges qu'elle n'avoit apporté de Maroc qu'une seule piéce d'artillerie. Mahamet n'étant plus en état de faire tête à l'ennemi avoit pris le parti de se tenir sur la défensive. Il avoit fortifié Taroudante, & n'avoit laissé sur le chemin de cette Ville que quelques petits corps pour harceler l'ennemi plutôt que pour l'arrêter. Son armée étoit en partie dans cette Place; le reste étoit derriere, en sureté tant qu'elle tiendroit. Tous les

vivres de la Province y avoient 1705.
été mis en magasin ; elle étoit abondamment pourvue de munitions de guerre ; tous les lieux par où l'ennemi devoit prendre sa route étoient ruinés ; Mahamet se promit non-seulement de s'y maintenir, mais de faire périr en détail l'armée de son frere.

Zidan qui ne rencontra sur son chemin que la désolation & la faim, résolut d'assiéger Taroudante où il arriva presque sans obstacle. Sitôt qu'il fut sous les murs, il ordonna l'assaut. Tout ce qui y monta fuit ou périt. Il perdit beaucoup de monde à cette attaque & Mahamet très-peu;

1705. Cette action anima les vainqueurs & irrita les vaincus. Quelques jours après on fit une attaque plus malheureuse encore du côté du Zidan & plus meurtriere, parce qu'elle embrassoit un plus grand terrein. On ne prit pas un poste, & les assiégés repousserent l'ennemi jusques dans son camp. L'opiniâtreté de cette résistance auroit rebuté Zidan ; mais il étoit pressé par son Conseil à qui le Roy avoit ordonné de soumettre son fils à quel prix que ce pût être. On résolut donc d'attaquer une troisiéme fois. On choisit pour cet effet un corps de dix mille hommes. C'étoit l'élite de l'armée. Il étoit prote-

gé d'un côté par la piéce d'artil- 1703.
lerie qui fit tout le mal qu'elle pouvoit faire, parce qu'elle étoit conduite par un Canonier Anglois, qui avoit été pris sur un Vaisseau de sa Nation. Ce corps avoit en face l'ennemi accoutumé à le tailler en piéces; derriere lui des échaffauts préparés pour les fuyards; partout la crainte de la mort ou pour suite de la valeur ou pour châtiment de la lâcheté. L'ame de ces malheureux, glacée de terreur, n'étoit plus susceptible que de deux sentimens, celui de la stupidité ou celui du désespoir.

Les troupes de Mahamet au contraire n'envisageoient que les

1705. récompenses, la gloire & leur salut. Le Cherif sembloit se multiplier dans la chaleur de l'action. On le voyoit en même tems partout où la résistance rendoit le danger plus grand, toujours ordonnant le courage par son exemple, toujours adoré par sa douceur dans le commandement, de ceux qu'il envoyoit à la mort. Tout ce qui parut sur les murs fut rompu, renversé, massacré, presque sans défense. Mahamet jugea alors qu'il pouvoit attaquer à son tour. Il fit une sortie à la tête de dix mille hommes. Il battit tout ce qui osa l'attendre, tua quatre mille hommes, fit plus de mille prisonniers, &

se rendit maître de l'unique ca- 1705.
non qu'eut son frere. Sa plus grande peine fut de contenir les Noirs de son armée, à qui les Blancs reprochoient la défection de leurs compagnons lorsqu'ils avoient suivi l'exemple de Melec. Le succès joint à la sensibilité des reproches qu'ils avoient essuyés, changea leur valeur en férocité. Ils effacerent jusqu'au souvenir de la tache, dont on avoit flétri leur fidélité.

Les succès même nécessaires, affoiblissent le vainqueur; Mahamet ne l'ignoroit pas, & sentoit toute l'extrêmité de sa situation s'il se trouvoit long-tems obligé d'en avoir de nouveaux. Tout

1705. souffroit dans Taroudante. Les vivres commençoient à manquer; les fatigues étoient continuelles, le Bourgeois qui avoit voulu être soldat, les partageoit. Dans cet état violent il n'échappa pas un murmure, pas une seule plainte. Le danger général qu'on courroit, en tombant entre les mains de Zîdan, rendoit insensibles sur les miseres particulieres. Il n'en étoit aucune que Mahamet n'adoucît, parce qu'il n'étoit exempt d'aucune. Sa table, sa nourriture étoit celle du dernier Soldat; lui-même visitoit les postes le jour & la nuit : il passoit l'une à former ses desseins, & l'autre à les exécu-

ter, toujours le premier & le 1705.
dernier aux Conſeils & à la tranchée. On avoit pour lui un reſpect ſi profond, un attachement ſi tendre, une confiance ſi aveugle, qu'il diſpoſoit des cœurs de ſes Soldats, & tout l'étoit devenu pendant le ſiége, plus ſouverainement que de leurs bras. Il les auroit menés à une mort certaine, & ils l'auroient encore ſuivi, perſuadés qu'il ne leur reſtoit plus qu'à mourir. Voilà les hommes que forma le Cherif dans le ſein de la barbarie. Voilà l'empire, quelquefois tardif & toujours certain que donnent ſur les hommes, le génie, les talens & les vertus. Il

1705. étonne, mais il ſoumet.

L'Armée de Zidan bien différente, étoit tombée dans un abattement abſolu. Lui-même languiſſant & conſterné en donnoit l'exemple. Tant de diſgraces & de pertes l'engagerent à lever le ſiége. Ennemi de la guerre qu'il ne faiſoit en perſonne qu'à regret, il n'en falloit pas tant pour redoubler l'averſion qu'il avoit pour elle. Son goût pour l'oiſiveté & la débauche avoit trop à ſouffrir dans un camp. Il remit le commandement à l'Alcayd Ablebocari & retourna à Maroc. Ce Cherif qui ſe croyoit voluptueux, & qui ne connoiſſoit que la brutalité fai-

ſoit conſiſter toute la gloire dans 1705.
la ſatisfaction des deſirs, ſouvent auſſi barbare dans le plaiſir que ſon pere l'étoit dans la cruauté.

Ablebocari s'éloigna de Taroudante en ſi bon ordre, que Mahamet ne jugea pas à propos de le pourſuivre. L'Alcayd s'arrêta à trois lieues de la Ville où il prit ſon camp, coupant autant qu'il le pouvoit toute ſorte de ſubſiſtances à la place. Il avoit lui-même grand beſoin de celles qu'il reçut de Zidan par des convois qui furent établis de Maroc à l'armée. Le Cherif y joignoit de nouveaux renforts qui lui venoient de toutes parts. Mouley

1705. Ifmaël étoit inflexible : il renouvella à fes Généraux l'ordre d'attaquer Mahamet fans relâche & de l'emmener mort ou vif à Miquenez.

Ici finiffent les Mémoires de Scherfield pour fervir à l'Hiftoire de Mahamet : la mort l'empêcha de les achever ; il ne me refte pour reffource que les Relations Françoifes de l'Hiftoire de Maroc. Il paroît furprenant que les Ecrivains Anglois & François ayent négligé les détails de la conduite de Mahamet pendant les trois derniers mois de cette campagne. S'il n'étoit pas un Ordre confacré à la rédemption des Chrétiens Cap-

tifs, on ignoreroit jusqu'à l'évé- 1705.
nement d'une révolution si intéressante.

On n'a point dit au commencement de cet Ouvrage que la rapidité des progrès de Mahamet dans l'étude de l'Alcoran, avoit engagé son pere à le faire recevoir Talbe. Faveur distinguée dont Mouley ne prévit pas le danger. Elle réunissoit dans son fils les deux puissances, celle du Trône & celle de la Religion. On n'est pas certain qu'il ne fut pas Chrétien en sécret; on sçait seulement que lorsque son pere étoit irrité contre lui, il lui en donnoit le nom; c'est l'injure la plus odieuse qu'on puisse dire

1705. à un Musulman. Au reste il professoit à l'extérieur la Religion de son Pays, & remplissoit jusqu'aux devoirs les plus pénibles qu'elle impose aux Talbes, ceux de la prêcher. Il parloit souvent au Peuple. Tantôt il lui faisoit voir un Dieu terrible, dont la vengeance irritée précipite les hommes dans l'abîme des Enfers. Ils y croyent comme nous. D'autres fois il lui peignoit ces prairies enchantées coupées par des ruisseaux de miel & de lait, destinés pour leurs purifications, peintes par l'émail des fleurs dont elles exhalent les parfums. Ces Palais que l'œil de l'homme ne pourroit voir, & que la magni-

ficence d'un Dieu Remunera- 1705.
teur a conſtruits. Ces ſoixante
& dix beautés céleſtes deſtinées
à leurs félicités , toujours fem-
mes & toujours vierges, toutes
ſi charmantes & ſi ſenſibles que
ſi on les voyoit un ſeul inſtant,
on ſe donneroit la mort par le
déſeſpoir de ne les plus voir.
Tous ces diſcours ornés de fi-
gures & d'allégories offroient
avec la baſſeſſe des idées des
hommes tout le ſublime du lan-
gage de Dieu. L'art & les or-
nemens étoient inutiles à ces
images. La ſeule éloquence des
ſens en portoit l'expreſſion dans
des cœurs à qui on les traçoit, par
religion, & qui s'en repaiſſoient

1705. par le même motif. Il est aisé de juger de leur effet.

On peut présumer que Mahamet ne négligeoit pas un point plus utile à ses desseins. La mort soufferte pour le bien public suffit, selon l'Alcoran, pour transporter dans ces Régions de bonheur. Il avoit plus de besoin du courage de ses troupes que de leur foi. Il se servoit sans doute de l'une pour inspirer l'autre. Dans tous les Gouvernemens la plus solide vertu est celle qui naît de la Religion.

Mahamet qui avoit pris son camp entre Taroudante & l'armée ennemie ayant appris qu'Ablebocari s'avançoit, décampa

& rentra dans la Ville. Trop foi- 1705.
ble pour diviſer ſes troupes, il ne voulut point les expoſer à périr par pelotons. Peut-être comptoit-t'il donner une bataille décisive, ſi les Arabes, ſes alliés, pouvoient couper ſa communication de Maroc aux ennemis. Peut-être avoit-il des intelligences dans leur camp. On ne peut raiſonner ſur ſes projets que par conjecture. Il eſt ſeulement certain qu'Ablebocari demeura tranquille ſans rien entreprendre. Son objet, celui de prendre Taroudante par famine, paroiſſoit ſenſible. Ce n'étoit cependant pas une raiſon pour croire que ce fût en effet celui qu'il ſe pro-

1705. posoit : les coups les plus dangereux de Mouley Ismaël, qui de son Conseil de Miquenez présidoit à tout, étoient ceux qu'on pouvoit craindre, parce qu'on ne pouvoit les prévoir.

La guerre la plus vive & la plus animée ne suspend point les exercices de la Religion chez les Mahométans. Leur jour saint, leur jour de l'Eternel est célebré dans les Camps comme dans les Mosquées des Villes où regne une tranquillité profonde. Tout travail cesse, toute entreprise est suspendue. S'il se rencontre une Mosquée dans l'enceinte du Camp, les Talbes montent au haut de ses tours, & appellent

le peuple par leurs cris : s'il ne 1705.
s'en rencontre pas, on en conſtruit une ſur une éminence & tout le monde s'y rend à l'oraiſon qu'ils appellent Sala. La priere du Vendredy eſt pour eux d'une obligation indiſpenſable.

Un de ces jours ſolemnels, 1706.
Mahamet après avoir rempli les 28. May.
devoirs de ſa Religion, ſortit de la Ville pour aller viſiter quelques ouvrages extérieurs qu'il avoit ordonnés. Il étoit à cheval ſeul avec une lance à la main, & les parcouroit ſucceſſivement dans cet état. Il connoiſſoit le génie de ſon pere, on s'étonne qu'il ait pû croire que la Religion fût un frein pour ſes tra-

1706. hiſons, ſa reſſource ordinaire; lorſque le reſte lui manquoit. Comme il reprenoit le chemin de la Ville, une troupe de Dragons de la Garde de ſon pere, qui s'étoit cachée dans un embuſcade vint à lui. Il les prit pour des transfuges & leur fit ſigne qu'ils pouvoient approcher en ſureté. Bientôt il les ſoupçonna en les voyant marcher à lui en ordre de bataille. Il les connut enfin lorſqu'ayant mis le ſabre à la main ils s'avancerent pour l'envelopper. Ablebocari lui-même étoit à leur tête. Mahamet crut ſortir de ce danger en ſe nommant. Ablebocari lui répondit qu'il le connoiſſoit, &

que c'étoit lui-même qu'il cher- 1706.
choit par ordre du Roy. Il re-
ftoit une efpérance au Cherif;
iffu du fang de Mahomet le
fien étoit facré pour tous ceux
qui l'attaquoient. C'eft un article
de foi pour les Mahométans que
celui qui répand celui d'un Che-
rif, commet un crime irrémiffible
dans ce monde & dans l'autre.
Mahamet embraffe cette reffour-
ce, met la bride de fon cheval à
fa bouche, frappe d'une main de
fa lance, de l'autre de fon fa-
bre, & veut fe faire jour pour
gagner les portes de la Ville. Il
perce la troupe & y arrive. El-
les étoient fermées. Il fe nom-
me, il appelle les Officiers

1706. par leur nom ; tout eſt ſourd ; on n'ouvre point. Le détachement qui l'avoit ſuivi veut le ſaiſir. Le combat recommence : il fait en ſe défendant un carnage affreux de tout ce qui l'approche ſans oſer lui porter un ſeul coup. Tandis qu'il fait tête à tout, un dragon coupe les jambes de ſon cheval qui tombe. Mahamet couvert de ſang, s'embarraſſe dans la chûte. Il réſiſte toujours, ne veut rien entendre, ne veut que combattre, & peut-être mourir pour éviter la rigueur de ſon pere. Toujours ménaçant & terrible, il céde ſans ſuccomber, & fait encore trembler ceux qui le déſarment & le ſaiſiſſent.

Mouley Ismaël avoit corrompu 1706.
jusqu'aux Alcayds de sa plus intime confiance.

Une Relation * postérieure à celles que je suis généralement, nomme parmi les traîtres Mouley Bensar & Mouley Cherif,

* Cette Relation est imprimée à Paris en 1724. Elle dit aussi que ce ne fut point un Vendredy, mais un jour ordinaire que Mahamet fut pris, qu'il courut à la défense d'un poste attaqué avec beaucoup de chaleur, & qu'il repoussa les assiégeans. Cette Relation ajoute qu'emporté par le succès il les poursuivit en s'éloignant de la Ville, dont les portes lui furent fermées. Sa conduite permet-elle qu'on le soupçonne d'une imprudence si essentielle? Il faudroit donc supposer que l'Auteur de l'autre Relation a imaginé tous les détails qu'il a racontés à ce sujet. Au reste l'Histoire de France de ces mêmes années a des difficultés pour des François mêmes. Faut-il être surpris qu'ils en trouvent dans celle de Maroc.

1706. deux de ses freres ; on ne sçauroit croire qu'elle soit juste : tant de perfidie dans un frere si constamment & si tendrement aimé seroit un crime trop atroce; quand l'esprit seroit convaincu de sa vérité , le cœur en douteroit encore. Quoiqu'il en soit, on ne fit pas un mouvement dans Taroudante , ni pour sécourir , ni pour délivrer Mahamet. Traîtres inexcusables , vis-à-vis de la terreur même que leur imprimoient les ménaces du Roy, à moins qu'on ne suppose qu'elles égaroient leurs esprits.

Mahamet abandonné généralement de toute une Province dont il comptoit le nombre des

heureux par celui des habitans, 1706.
fut conduit à Maroc & livré à son frere. La tendresse que Mouley Zidan avoit toujours eue pour lui étoit peut-être la seule vertu de son cœur. Il l'avoit estimé triomphant, il l'aima vaincu & prisonnier. Lorsque les deux Cherifs se virent pour la premiere fois leurs larmes suivirent leurs embrassemens. Zidan pénétré jusqu'au fond du cœur, plaignit le sort de son frere & déplora son malheur. Le Ciel te livre entre mes mains, lui dit-il, dans son premier mouvement, sois sûr que tu n'as rien à craindre de moi. Tu sçais que je ne puis m'empêcher de t'envoyer

1706. au Roi. Il eſt irrité contre toi ; mais il eſt pere. Je te jure de te garder juſqu'à ce qu'il m'ait accordé ta grace. Zidan fut toujours le même avec Mahamet : il le traita en vainqueur généreux & en frere.

Le cœur de Mouley Iſmaël sembla s'ouvrir une fois à la voix de la nature. Lorſque Zidan lui apprenant que Mahamet étoit en ſon pouvoir, lui demanda ſon intention à ſon ſujet, il lui ordonna d'avoir pour lui toutes ſortes d'attentions & d'égards. A la demande de ſa grace que Zidan avoit faite, il répondit non-ſeulement qu'il l'accordoit ; mais qu'il deſtinoit à Ma-

hamet une entrée à Miquenez 1706.
digne de l'estime que tout le Royaume avoit pour lui ; qu'il oublioit sa révolte, & que son dessein étoit de resserrer l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre en mariant leurs enfans ensemble. Zidan avoit deux filles & Mahamet deux fils. Le Roi leur déclara que son intention étoit de les marier aussi-tôt que Mahamet seroit arrivé à Miquenez. Il ordonna à Zidan de le faire partir aussi-tôt qu'il auroit reçû ses ordres, & de lui donner non point la garde d'un Captif, mais l'escorte d'un Cherif vainqueur avec laquelle il souhaitoit qu'il entrât à Miquenez.

1706. La grace de Mahamet que le Roi accompagnoit de nouvelles marques de bonté, causa la plus grande joye aux deux freres. Ils confirmerent les desseins de leur pere & se quitterent avec les plus sinceres protestations d'amitié. Mahamet partit pour Miquenez suivi de cinq cens chevaux, & Zidan pour Taroudante qu'il alloit achever de réduire.

Le Royaume ne se flatta pas long-tems du changement que la conduite de Mouley lui avoit fait esperer. A peine Mahamet fut-il à quelques lieues de Maroc, qu'il fut chargé de chaînes, garotté sur son cheval & traité en criminel. Il reconnut

ſon pere, & ſe prépara à tout ce 1706.
que le Ciel ordonneroit de lui. Il arriva à ſix lieues de Miquenez & ſa garde attendit les ordres du Roi ſur les bords de la riviere de Beth.

Toute la Ville à qui le Roi avoit annoncé la réception & l'entrée qu'il deſtinoit à ſon fils, ſe livroit à ſa joye à meſure que Mahamet approchoit. Une généroſité ſi grande & ſi ineſpérée faiſoit oublier tout le paſſé. On croyoit que le Roi rendant juſtice à ſon fils, à ſes peuples & à ſoi même, alloit déſormais ſe conduire par l'eſprit de ce fils chéri dont tout le crime étoit d'avoir fait le bonheur de la Pro-

1706. vince qu'il avoit ſoulevée, & d'avoir promis le même ſort à tout le Royaume.

Le Roi diſſipa l'erreur en donnant ordre à la garde de ſon fils de ne point avancer & de l'attendre à Beth. Sa diſſimulation avoit couvert ſes deſſeins. Il ne voulut point les expoſer aux prieres des Alcayds, aux ſollicitations des Sultanes & aux larmes de la famille de Mahamet, dont une partie étoit dans le Serrail qu'il avoit toujours conſervé à Miquenez. Il craignoit ſur tout les réprimandes des Talbes. Il dit qu'il avoit changé d'avis, & qu'il iroit lui-même le lendemain au-devant de ſon fils. Il

partit en effet, & avec lui une 1706.
suite digne de toute sa barbarie.

Quarante Esclaves Chrétiens chargés d'une chaudiere * de cuivre très-grande, d'un quintal de gaudron, d'autant de suif & d'huile, étoient partis avant lui. Ils étoient accompagnés de six bourreaux & de plusieurs bouchers qui conduisoient des charrettes pleines de bois.

Tout l'Alcassave trembla à ces préparatifs. Toute la Ville en larmes se ressouvint avec horreur de la mort de Melec. Zidana même parut regretter son

* Elle étoit destinée pour les sucreries de l'Amérique, & avoit été prise par un Corsaire de Maroc sur un vaisseau d'Europe.

1706. triomphe. Elle alla à la tête des Sultanes les plus chéres implorer la clémence du Roi, & demander la grace de son fils. Mouley leur dit qu'elles n'avoient rien à craindre, qu'il vouloit seulement faire jetter sur son fils un peu d'huile bouillante pour le punir. Il partit pour se dérober aux allarmes, à la douleur & aux cris de désespoir de tout ce qui l'approchoit. Il n'avoit marqué le lieu de la scéne qu'il préparoit à Beth, que dans la crainte d'exciter une révolte à Miquenez. Il sçavoit que son fils y étoit adoré, & il n'y crut pas sa cruauté en sureté. Il arriva enfin à Beth avec une escorte de deux mille

chevaux, & de mille hommes 1706
de pied.

Mahamet qui attendoit ſon pere avec impatience, craignoit avec raiſon ſon arrivée. Le Roi paſſa un jour entier & la nuit ſuivante ſans vouloir lui accorder la grace de paroître devant lui. Il le fit ſeulement inſulter par ſes gardes, qui lui firent les outrages les plus ignominieux. Le Cherif étoit enchaîné. Sa ſituation étoit ſi affreuſe qu'il ignora peut-être juſqu'aux indignités que ces malheureux lui firent ſouffrir. Il ne voyoit plus dans la nature que deux ſeuls objets, un pere qui n'en avoit jamais eu les ſentimens, un Tyran qui pou-

1706. voit ſentir qu'il étoit pere. Que de ſujets de terreur d'un côté, quelle foible raiſon d'eſpérance de l'autre? un grand homme regrette d'être vaincu, mais il ſent qu'il peut l'être. La préſence de la mort l'étonne, mais il la brave, lorſqu'étant inévitable elle lui fait honneur. Ces malheurs qui ne terniſſent point la gloire, ne flêtriſſent point l'ame. L'aſpect d'un ſupplice, voilà l'écueil de la fermeté. Qu'on en ſépare la cruauté de l'ignominie, peut-être elle la ſupporteroit.

Le Roi ſe rendit le lendemain de ſon arrivée au lieu où l'attendoit ſon fils. Mahamet du plus loin qu'il le reconnoît, ſupplie

ſes

ſes gardes de le détacher, & de 1706.
lui laiſſer la liberté d'aller au-devant de lui. La voix de la vertu malheureuſe commanda à des barbares qui riſquoient leur vie à l'écouter. Il court au Roi, ſe proſterne à ſes pieds, & baiſe pluſieurs fois la terre en lui demandant grace. Le Roi qui avoit une lance à la main, l'écoutoit, le regardoit, & ne répondoit point ; il lui appuye ſeulement quelque-tems le bout de ſa lance ſur la poitrine, incertain ſans doute de quel genre de mort il le fera mourir. Il ſe décide, & dit qu'on exécute les ordres qu'il a donnés. Mahamet apperçoit une chaudiére ſur un braſier ar-

1706. dent, des bourreaux armés de couteaux, une charrette sur laquelle une partie de ces misérables l'attend déja. Cet apareil le fait fremir. Il se jette encore par terre, leve les mains au Ciel & les yeux sur Mouley. O mon pere, lui dit-il, pardonne moi ? Mouley inflexible ne voit & n'entend rien. Pour l'amour de Dieu, s'écrie encore Mahamet, pour l'amour de son saint Prophéte, ô mon pere, pardonne moi! Le Roi sans dire un seul mot fait signe qu'on le saisisse & qu'on le mette sur la charrette.

Tout étoit prêt : Mahamet touchoit à l'instant d'un supplice affreux. Les Cherifs, les Al-

cayds & les Talbes font un dernier effort pour toucher le Roi. Tout pleure, tout gémit, tous les cœurs déchirés menacent le barbare de leur désespoir. Les Talbes plus hardis lui remontrent * que tant de cruauté ne lui est pas permis contre un Cherif; que les enfans de Mahomet peuvent être punis de mort, mais non pas de l'horreur des tourmens réservés aux scélerats. 1706.

Le Roi effrayé trembla peut-être, mais il ne changea point. Mahamet étoit sur l'échafaut auprès de la chaudiére. Le Roy

* La Rélation de 1724. assure positivement que le dessein du Roi étoit de faire jetter son fils dans la chaudiere bouillante.

1706. ordonna à un bourreau de plonger la main droite de son fils dans l'huile bouillante, & de la couper après. Deux bourreaux le saisissent &, se disposent à obéir. L'un d'eux interdit, effrayé, se jette en bas, en disant qu'il ne commettra jamais le crime de verser le sang de son maître, qu'il consent plûtôt à perdre la tête lui-même. Il la perdit en effet dans l'instant. Un de ses camarades exécuta en tremblant l'arrêt, & coupa la main droite du Cherif qui ne donna pas un signe de foiblesse. Le Roi ordonne qu'on lui coupe le pied gauche, on le coupe. La douleur ayant arraché à Maha-

met un cri perçant & pitoyable. 1706.
Hé bien, Caran, * lui dit alors Mouley, connois-tu ton pere à présent ? Tu ne le connoissois pas auparavant. Avez-vous été témoins de l'exécution, ajouta-t'il, en adressant la parole aux enfans de Bouchafra, êtes-vous satisfaits ? Oui, Seigneur, répondirent-ils. Ils n'avoient sans doute assisté au supplice de Mahamet que pour dédommager Zidana, en lui en faisant le récit, du chagrin de n'avoir pû en être témoin. Sa haine fut contrainte par les larmes des Sultanes à jouer la compassion ; elle étoit

* On ignore le sens de cette expression. C'est peut-être Chrétien, mais on ne le dit que par conjecture.

1706. incapable d'en reſſentir pour le ſang de Selime.

Mahamet attendoit le coup de la mort, lorſque ſon pere demanda un fuſil, dont il tua le bourreau qui avoit exécuté ſes ordres. Quel eſt donc cet homme, dit le Cherif, qui ne riſquoit plus qu'un reſte de vie à faire parler la vérité. Il tue celui qui lui obéit, il tue celui qui ne lui obéit pas... Dieu eſt tout-puiſſant, Dieu eſt juſte.

Soit que le Roi craignît un ſoulevement, ſoit que par un de ces retours forcés que les remords font faire aux plus grands criminels ſur eux-mêmes, il ſe fit horreur, il ne jugea pas à

propos de pousser plus loin sa 1706.
cruauté. Il ordonna qu'on plongeât la jambe & le bras de son fils dans l'huile bouillante pour arrêter le sang, & partit tout d'un coup au bruit d'une décharge générale de son escorte. Il avoit appellé auparavant quatre Alcayds qu'il avoit chargés sous peine de la vie de conduire son fils vivant à Miquenez. Ainsi il se menageoit jusques dans ses plus grandes cruautés, le prétexte d'en exercer de nouvelles.

Mouley de retour à Miquenez s'arrêta devant la maison où devoit loger son fils. Il leva les mains au Ciel, comme s'il lui eût demandé raison du crime

1706. qu'il venoit de commettre. Il descendit de cheval, se mit à genoux, & baisa plusieurs fois la terre par où Mahamet devoit passer. Des larmes coulérent de ses yeux. On eût dit qu'il se plaignoit à son grand Prophéte d'avoir exigé de lui ce sacrifice. Hypocrite & Tyran, il employoit jusqu'à l'autorité du Ciel pour justifier ses atrocités. Par la douleur qu'il jouoit, il avoit l'art de persuader à la crédulité grossiere qu'il étoit à regret le Ministre des volontés célestes.

Jamais menace de mort ne fut plus inutile que celle que fit Mouley aux Alcayds, à qui il remit Mahamet. Il n'y en avoit

pas un qui n'eût racheté les jours 1706.
du Cherif de ſon propre ſang. Ils prirent des précautions ſi ſages qu'ils le conduiſirent heureuſement à Miquenez. Des Chirurgiens Chrétiens qu'il demanda traiterent ſes playes. La douleur générale reſpira. Elles ne parurent pas ſans eſpérance. Tout ce que Miquenez avoit de conſidérable dans tous les Etats, voulut voir le Cherif. Il vit tout le monde avec bonté, autant que ſa ſituation le permit. Les Chirurgiens ne le quittoient point. Ils furent logés dans ſa maiſon, & il n'en voulut point voir d'autres. On dit qu'il s'entretenoit avec eux des guerres, & des Princes d'Europe.

1706. L'Alcaſſave n'étoit que dans l'agitation de la crainte, lorſque Mouley y rentra. A peine y fut-on informé du traitement qu'il avoit fait à ſon fils, que celle de la douleur & du déſeſpoir le remplît de cris pitoyables. Mouley s'indigna de les entendre. C'étoit autant d'accuſateurs qui lui reprochoient ſa conduite. Eſclaves, Domeſtiques, Alcayds, Talbes, Cherifs, Sultanes tout étoit en larmes, ſitôt qu'il paroiſſoit, tout gémiſſoit. La contrainte que l'on faiſoit à la douleur pour la cacher, ne ſervoit qu'à la faire éclater avec plus de violence. Un fils de Mahamet ſe précipita du haut d'une terraſſe

lorſqu'il apprit le ſort de ſon 1706.
pere. Une de ſes filles demandoit à tout ce qu'elle rencontroit, qu'on lui laiſſât du moins la liberté d'aller rendre les derniers devoirs à ſon pere, & d'expirer avec lui. Les Sultanes déteſtant juſqu'à la beauté qui les expoſoit au commerce du Tyran, s'arrachoient les cheveux & ſe déchiroient le viſage. Mahamet étoit en danger de mourir, tout vouloit mourir avec lui.

Mouley défendit les larmes & les gémiſſemens, ſous peine de mort. La ſeule fille de Mahamet eut le privilége de ſe livrer à ſa douleur. C'étoit-là les graces du cruel. Le Roi l'évi-

1706. toit pour ne la pas entendre. Quatre Sultanes convaincuës du crime d'avoir versé des pleurs qu'elles ne pouvoient retenir, furent étranglées dans le Serrail même, sous les yeux de leurs compagnes. L'impression de la terreur si souvent répétée sur des esprits déja affoiblis, les fit tomber dans une insensibilité stupide, plus déplorable que la mort qu'elles envioient.

Le Roi s'informoit exactement de l'état de Mahamet. L'Alcayd Abdalla Roussy l'alloit voir tous les jours de sa part, & l'assuroit de l'intérêt qu'il prenoit à son rétablissement. Mahamet lui répondit une fois pour

tout, que le Ciel devoit à ſon 1706.
pere une mort plus cruelle que celle qu'il lui avoit fait ſouffrir. Tranquille ſur tout le reſte, il ne pouvoit entendre le nom de Mouley Iſmaël, ſans le charger d'imprécations.

Une épreuve encore plus rude lui étoit réſervée. Zidana vint le viſiter elle-même. Elle parut pénétrée de triſteſſe & de douleur. Elle étoit accompagnée d'une Sultane Angloiſe, qu'on peut préſumer avoir été des amies particulieres de Sélime. Mahamet prit la main de cette derniere, de celle qui lui reſtoit, la ſerra & lui témoigna la reconnoiſſance la plus tendre.

1706. Pour Zidana, c'étoit déja trop de la voir ; il ne lui parla point. Tous ses sens, toute son ame se révoltoient lorsqu'elle approchoit de lui.

Il étoit au treiziéme jour depuis l'exécution, & sa santé alloit aussi bien qu'on pouvoit l'espérer. Un accident auquel on ne s'attendoit point, parce qu'on ne devoit point s'y attendre ; changea tout-à-coup sa situation. La gangrene se mit à ses playes, lorsqu'elles promettoient une
27. Juin. guérison prochaine ; il ne fût pas possible d'en arrêter le progrès. Il mourut implorant la justice Divine sur sa Patrie & sur son bourreau.

Son corps qui enfla beaucoup 1706
sitôt qu'il fut mort, fit soupçonner qu'il avoit été empoisonné. Ce fut là, sans doute, l'effet des visites de sa mortelle ennemie.

Pourquoi s'arrêter à la conjecture dans une circonstance si claire? Zidana avoit vû le Cherif se rétablir; elle avoit été témoin de l'amour de tout le Royaume pour lui; elle avoit fait périr sa mere; n'est-on pas en droit de prononcer & sur le poison & sur la main qui l'a donné? Etoit-elle femme à s'arrêter au milieu d'un crime le plus utile sur tout à son ambition, qu'elle eût commis de sa vie?

Ainsi mourut le Cherif Mou-

1706. ley Mahamet. Ce que l'on sçait de son Histoire, fait regretter ce que l'on en ignore. Il attira sur lui tous les yeux de l'Afrique par le spectacle des plus grands talens, & des plus heureuses qualités. Il y joignit celui des vertus, plus rare & plus nécessaire dans ce Pays. Fait pour commander pendant la guerre, il y fut le plus grand Capitaine de son tems; né pour gouverner dans la paix, il fut dans la Province de Taroudante le pere des Arts, le créateur de l'industrie & de l'émulation. Ce qui fait le plus grand crime des enfans des Souverains, l'attentat à l'autorité du Trône, ne fut en lui que

le dernier effort d'une vertu con- 1706.
sommée. La Nation entiere exigea de lui qu'il acceptât la Couronne: l'éclat de ses offres le décida; mais il connoissoit son pere, il n'en ignora pas le danger. Il s'exposa courageusement à tout, non point pour être le Conquerant de sa Patrie, mais pour en être le Législateur. Il n'aspiroit au premier titre que pour parvenir à l'autre: un des plus grands Princes qui ait été s'il eût réussi; grand dans tous les tems & dans tous les Pays par sa conduite & par ses vûes. Voilà le modele que la nature a proposé de nos jours aux Princes de l'Europe même, dans un

1706. Pays, le plus voisin du nôtre, que nous ne connoissons que sous le nom de Barbarie. Sûr d'inspirer de l'admiration aux ames même qui n'en ressentent qu'une stérile, qui se borne à la seule considération. Digne de faire naître celle qui ne se croit réelle qu'autant qu'elle ressemble en imitant.

Mahamet fut enterré selon son intention sans aucune cérémonie. Il dit que son pere l'ayant traité en scélérat plutôt qu'en Cherif pendant sa vie, il ne vouloit point être traité différemment après sa mort. Mouley fut cependant obligé d'accorder à sa réputation & aux re-

grets publics une eſpece de monument. Il fit élever ſur ſa tombe un petit Dôme peint, ſoutenu par quatre colonnes de marbre. Le repentir n'eut aucune part à cette action. Son cœur n'en étoit pas digne. 1706.

Les reproches ſécrets que la vue des femmes & des enfans du Cherif faiſoit au Roy dans l'Alcaſſave, de la mort déplorable de leur époux & de leur pere, le révolterent bientôt. Il donna le Gouvernement de la Province de Montigara à Mouley Cherif, & lui ordonna d'emmener avec lui toute la famille de ſon frere.

Il eſt inutile de s'arrêter aux détails des ſupplices des Rebel-

1706. les. Tout ce qui tomba au pouvoir de Mouley ou de Zidan dans la Province de Taroudante, fut traité avec la sévérité ordinaire; mais la plupart de ceux qui avoient pris les armes périrent à Taroudante ou dans les environs plutôt que de se rendre. C'étoit des désespérés bornés à éviter une mort honteuse & cruelle, en mourant les armes à la main. Une des Relations que je suis, assure qu'il ne fut pas possible d'en prendre un seul.

La Ville de Sainte-Croix située dans la Province de Taroudante sur le bord de la Mer, étoit devenue la demeure des Négocians & des Artisans d'Europe

ſous le Gouvernement de Ma- 1706.
hamet. Lorſqu'ils eurent appris ſa mort, tous s'enfuirent ſur des vaiſſeaux Anglois qu'ils trouverent par bonheur dans le Port. Zidan commençoit ſes horribles exécutions dans cette Province. Elles furent portées à un tel excès que les Adouars, les Villes & les Moſquées devinrent déſertes.

Zidan ouvrit les yeux ſur la fauſſeté de la politique qu'il ſuivit d'abord. Outré de la mort de ſon frere, il renonça pour jamais à Miquenez, à la Cour & à ſon pere. La ſituation de la Province de Taroudante lui parut favorable au deſſein qu'il forma

1706. de vivre dans l'indépendance. Il cessa de verser du sang, rassura les habitans, invita par des Privileges les Naturels du Pays & les Etrangers à s'établir à Sainte Croix. Ces restes des principes du Gouvernement de Mahamet, répeuplerent la Province. Mouley allarmé de ce changement donna ordre au Cherif de revenir à Miquenez. Le Cherif lui répondit que les enfans du Chek qui avoit péri par son ordre quelques années auparavant, joints aux mécontens, ne le permettoient pas. Mouley lui redemanda une partie des troupes qu'il lui avoit confiées; Zidan lui répondit qu'elles étoient nécessai-

tres pour maintenir la paix & n'en 1706.
rendit point. Le Roy feignant de le croire le manda quelque tems après pour un Conseil extraordinaire : il lui disoit que la présence de l'héritier présomptif de la Couronne y étoit nécessaire. Zidan répéta toujours que la situation des affaires de son Gouvernement ne lui permettoit pas de le quitter. Le Roy employa encore inutilement plusieurs autres artifices.

Enfin Zidana écrivit à son fils que son pere étoit à l'extrêmité, & qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour venir recevoir de ses mains la Couronne qui l'attendoit. Zidan s'informa de ses

1706. amis à la Cour, si la nouvelle étoit vraye; ils lui répondirent, qu'il y avoit tout lieu de le croire, parce que le Roy ne paroissoit plus. Il y avoit en effet six semaines qu'on ne le voyoit nulle part. Miquenez n'attendoit plus que sa pompe funébre, dont on faisoit les apprêts. Les Ouvriers eurent ordre de faire son cercueil.

Fatigué d'un Rôle plus ennuyeux qu'inutile, le Roy reparut tout-à-coup à l'Alcassave. Tous les Etats gémirent de le revoir, & tous les Etats rendirent au Ciel de solemnelles actions de grace de sa conservation. Ce monstre, dont on détestoit déja la

la mémoire, pût croire aux té- 1707.
moignages de joye qui éclaterent, qu'il étoit cher à son Peuple.

Tant de ressorts employés sans succès ne rebuterent point Mouley. Il ne feignit de l'être que par un rafinement qui couvroit de nouveaux artifices. Zidan, à la tête de l'armée de la Couronne, regnoit dans la Province de Taroudante. Las d'employer les ménagemens, il en garda tous les revenus sans en rendre compte. Le Roy ordonna sécretement aux femmes, dont il s'étoit composé un Serrail, de l'étrangler, sous peine de la vie. Zidan qui se croyoit en sureté dans

1707. leurs bras, vivoit avec elles dans la plus grande confiance. Il n'étoit point de jour qu'il ne fit ses excès ordinaires des vins d'Europe. Peu fait pour être aimé, il se contentoit d'être craint, & cessa de l'être, lorsque son pere menaça. Il se livra lui-même & périt de la mort que son pere avoit imaginée. Ses femmes l'étranglerent pendant qu'il étoit plongé dans le sommeil profond de la débauche. Elles étoient sept qui avoient formé le complot qu'elles exécuterent. Le Roy les fit venir à Miquenez aussi-tôt qu'il en eût reçu la nouvelle, & les livra à Zidana. Elles éprouverent le sort de Zidan,

après avoir mangé leur propre 1707.
ſein, qu'on leur mit par morceaux dans la bouche. Punition d'autant plus injuſte, qu'elles n'avoient été que l'inſtrument forcé du crime qu'elles n'avoient peut-être commis qu'à regret.

Zidana après avoir aſſouvi ſa vengeance, demanda des honneurs pour le corps & pour le tombeau de ſon fils. Le Roy lui accorda tout ce qu'elle voulut. Le corps de Zidan fut tranſporté de Taroudante à Miquenez avec beaucoup de pompe, où il fut enterré de même. Son tombeau décoré magnifiquement, devint un azile. La vanité conſola l'ambition de Zidana, fem-

1707. me trop vicieuse & trop méchante pour inspirer ou pour ressentir une véritable tendresse. Elle perdit par la mort de son fils jusqu'à l'espérance de jouir du fruit de tant de crimes qui n'avoient eû pour objet que de lui assurer le Trône. On ne sçait rien du reste de sa vie ni de sa mort ; si elle fut un exemple de la Justice divine, on regrette de l'ignorer ; si elle en fut un de sa patience, le jour de la vengeance du Ciel a été dérobé aux yeux des hommes, mais il n'en est pas moins arrivé. Elle seule dût être le terme d'une vie si criminelle & si abominable.

Pour Mouley on sçait qu'il re-

gnoit depuis quarante ans lorſ- 1707.
qu'il fit mourir Zidan. Il regna
encore vingt ans après, toujours
abſolu, toujours Tyran & toujours
impuni. Prêt à mourir, il eut
la cruelle ambition des méchans
Rois, celle d'être regretté. Il
nomma dans cette vûe ſon ſucceſſeur,
un des plus jeunes de ſes
enfans, qui promettoit d'être encore
plus méchant que lui. Il ne
* vêcut que peu de jours après 1727.
avoir fait ces horribles diſpoſitions.
Son corps jetta dans les derniers
jours de ſa vie une ſi grande
infection, qu'il fut abandonné
de toute ſa maiſon. Il mourut
peut-être de rage de ne pouvoir

* Brait-Walte.

ſe venger, peut-être de faim : s'il n'eſt pas permis de l'aſſurer, il l'eſt du moins de le ſouhaiter.

Cet homme ſi extraordinaire, porta au plus haut degré tous les vices de la tyrannie. Il en eut auſſi la plupart des vertus : inépuiſable en reſſources, profond dans la diſſimulation, inexorable dans la haine, tranquille dans le danger, fourbe, perfide, hypocrite, contradictoire, cruel par deſpotiſme & par crainte, la nature avoit réuni en lui le génie de Tibère au cœur de Neron. Plus artificieux encore & plus bizare que le premier, s'il ne ſurpaſſa pas l'inhumanité de l'autre, c'eſt qu'elle ne ſçauroit

l'être. Son premier malheur fut celui de l'éducation de son Pays, une ignorance profonde des connoissances les plus communes. Il ne sçavoit ni lire ni écrire.

Voilà, dit l'Ecrivain Anglois, la véritable source de l'extinction des Sciences & de l'humanité même dans ces contrées malheureuses. Les principes de conduite & de gouvernement des Princes, deviennent les principes des Grands. Ces derniers égarés avec douleur, égarent par nécessité les Peuples dont ils deviennent les modeles. La servitude & l'intérêt de l'adulation changent les défauts en

vices & les crimes en vertus. Les Rois Tyrans font les malheurs des Peuples ; mais la tyrannie fut toujours l'ouvrage de la fausseté, de la bassesse & de la lâcheté des flatteurs. Un des plus * profonds génies de l'Europe, dont la France se fera toujours honneur d'avoir été la patrie, s'explique ainsi sur cette matiere. Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle qui s'exerce à l'ombre des Loix & de la Religion ; elle perd les malheureux sur la planche même qu'elle leur présente pour les sauver. Voilà celle que le Cour-

* Causes de la grandeur & de la décadence des Romains, Ch. 16.

tisan sçait justifier lorsque son Maître veut l'établir. C'est sous son poids que Mouley Ismaël fit gémir ses Etats pendant soixante ans. Il n'étoit point de jour qu'il n'en proposât les résolutions à son Conseil, & comme on l'a dit, la réponse de ce lâche Conseil fut toujours anama, Sidi, tu dis bien Seigneur.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 1. n'est donné qu'aux seuls enfans, *lisez*, est donné à tous les enfans.

Pag. 34. *ligne derniere*, suivoit, *lis*. suivit.

Pag. 102. *lig*. 13. s'y étoit, *lis*. s'étoit.

Pag. 107. *lig*. 5. du, *lis*. de.

La même, *lig*. 15. eut parcouru le *lis*. eut entendu la lecture du.

